

Bibliothèque numérique

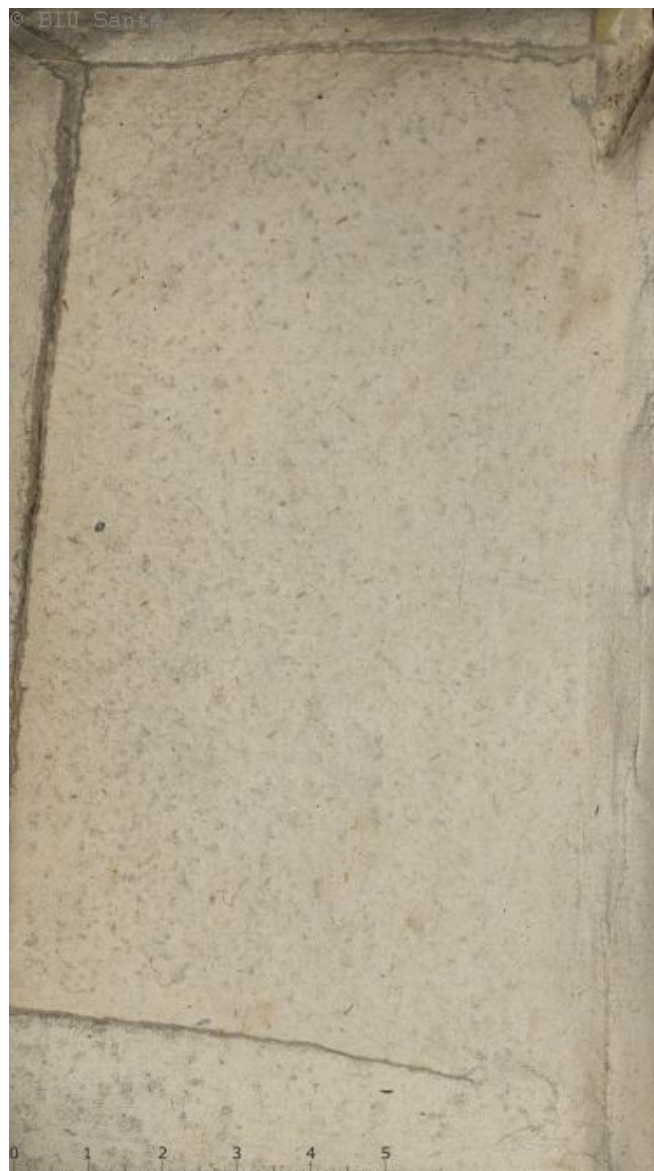
medic@

**Cattier, Isaac. Divers traictez, à
sçavoir de la nature des bains de
Bourbon...de la Macreuse. de la
poudre de sympathie/ Response à
Monsieur Papin...**

A Paris : chez Pierre David, 1651.

Cote : 40005 (1)(2)(4)(5)





2632
L'Amour de la Patrie



9 510 Sante 40095
DIVERS
TRAICTEZ,

A SCAVOIR,
DE LA NATVRE DES BAINS
de Bourbon, & des abus qui se commet-
tent à present en la boisson de ces eaux;
Avec vne instruction pour s'en servir
vtilement.

De la Macreufe.

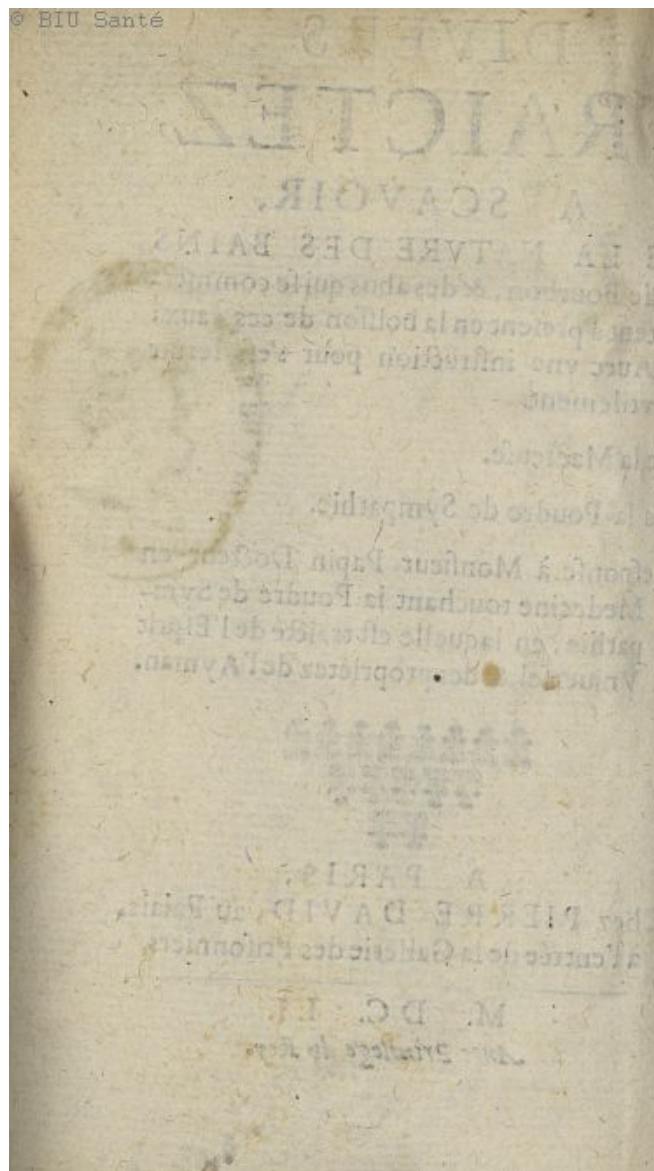
De la Poudre de Sympathie.

Response à Monsieur Papin Docteur en
Medecine touchant la Poudre de Sym-
pathie, en laquelle est traité de l'Esprit
Vniuersel, & des proprietéz de l'Ayman.



A PARIS,
Chez PIERRE DAVID, au Palais,
à l'entrée de la Gallerie des Prisonniers.

M. D C. L I.
Avec Privilège du Roy.





A

M E S S I R E

BALTAZAR DV
MONT, CHEVALIER,
Seigneur de Fonteny, la Lan-
de, le Moudurier, & Baron de
Neufuy S. Sepulchre.



M O N S I E U R,

*De tous les écrits que les
hommes donnent iournellement
au public, à peine s'en trouue-
ra-il aucun qui recoine une
approbation générale, & qui*

ne soit en danger de courir une
mauvaise fortune ; tant les
oreilles sont delicates, & les es-
prits de ce siecle difficiles à con-
tenter. Ce qui fait que plusieurs
aiment mieux se tenir dans le
silence , que de mettre au iour
les productions de leur esprit,
& s'exposer par ce moyen à
la censure de tout le monde:
considerans que comme dans la
Politique, la prudence defend de
risquer le tout pour peu de cho-
se ; aussi la raison ne permet pas
en ce rencontre , que pour une
vaine esperance de gloire , ils
hazardent leur reputation , la
sousmettant au iugement d'un
chacun. Pour moy qui n'ay pas
eu dessein de tirer vanité de ce

petit ouvrage, ie ne suis point
tombé en ces appréhensions, &
n'ay eu autre intention, que de
desabuser plusieurs personnes,
qui croyent que les Eaux Miné-
rales des Bains de Bourbon, ou
autres de pareille nature, peu-
uent servir à la guerison de plu-
sieurs maladies accompagnées
de chaleur, & qui ne deman-
dent que des remedes rafraî-
chissans & humectans. Que si
ce discours ne semble pas avoir
toute la grace & politesse qu'il
seroit à désirer, il en faut accu-
ser en partie le sujet duquel il
traite, qui oblige d'employer
bien souvent des termes & fa-
çons de parler ordinaires de
l'art, qui ne s'accroissent pas

si facilement à nostre langue.

*Ornari res ipsa negat, conten-
ta doceri.*

*Il me suffira, MONSIEVR,
si une personne de qualité &
d'esprit, comme vous estes, luy
donne les mains, & le juge pro-
fitable au public. C'est dans cette
esperance que ie vous l'ay adressé,
& luy ay fait porter vostre
Illustre nom sur le front, esti-
mant que si vous m'avez fait
l'honneur de me choisir pour vo-
stre Medecin en une facheuse
maladie, dont vous fûtes tra-
uillé il y a quelque temps, en
tout le cours de laquelle vous
eustes telle creance en moy, que
veu mesme le danger qui s'y
rencontroit, vous refusastes de*

prendre d'autres Médecins, qui
vous furent proposez de plu-
sieurs personnes de condition,
lesquelles s'intéressoient au re-
couurement de vostre santé;
vous ne manquerez pas encor
de favoriser ce petit écrit de
vostre approbation. Ce n'est pas
que ie présume de remporter cét
avantage, pour aucune beauté,
ou ornement qui s'y trouue;
mais bien pour la vérité que j'y
defends, & que i'ay reconnüe
par les effets que ces eaux ont
produit en moy mesme, & en
beaucoup d'autres qui s'en sont
seruis à une fin bien éloignée de
celle à laquelle elles doivent
estre employées. Recevez donc,
MONSIEUR, ce témoi-

gnage de mon affection, &
croyez que ma plus grande pas-
sion est de faire paroistre que ie
suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble
& tres-obcëssant
seruiteur ISAAC
CATTIER.



AVANT-PROPOS.

 E n'est pas d'aujourd'huy que plusieurs abus se sont insensiblement glissez dans les Arts & dans les Sciences, par l'ignorance & la malice de ceux qui en faisoient professiō. Mais comme elles ne sont pas toutes également nécessaires, aussi les abus n'en sont pas également dangereux. Dans les Sciences humaines, les erreurs sont plus excusables, & de moindre consequence en celles qui s'arrestent à la contemplation, qu'en celles qui passent à l'action, & qui travaillent sur quelque sujet excel-

A

2 AVANT-PROPOS.

lent tel qu'est celuy de la Medecine, en laquelle les fautes ne peuvent estre que tres-importantes, puis qu'elle n'entreprend rien qui ne se doive rapporter à l'utilité du corps humain, le chef-d'œuvre & l'abregé de tout le monde, & qu'il arriue bien souuent en l'exercice de cet art, comme dans la guerre, où il n'est pas permis de faillir deux fois. Ce qui a fait dire à vn Ancien, que les medicamens employez à propos estoient les mains secourables des Dieux; & qu'au contraire, lors qu'ils sont mal administrez, on les pouoit appeler des veritables poisons. Le seul exemple des Eaux Minerales de Bourbon, nous suffira à present pour faire voir cette verité; plusieurs malades n'ayans trouué aucun soulagement, mais plustost vn

AVANT-PROPOS. 3

surcroist d'incommoditez, & quelques vns la mort apres auoir beu de ces eaux, & suiuy le conseil de quelques personnes qui en ignorent les qualitez : ou, qui n'ayans autre but que de faire venir à ces eaux vne affluence de personnes, avec ie ne sçay quelle opiniastrété, & sans aucune raison apparente, assurent qu'elles sont propres à toute sorte de maladies, tant chaudes que froides, les ordonnans à tous indifferemment, leur attribuans vne vertu rafraichissante, plus capable d'éteindre les embrasemens & les chaleurs habituelles de nos entrailles, que pas vn autre remede qui soit en la nature. Comme aussi la puissance d'oster les plus opiniastrés obstructions, causées de quelque humeur que ce soit, de fondre & de dissoudre celles qui sont les plus grossières

A ij

4 AVANT-PROPOS.

res, emporter & entraîner celles qui sont les plus rebelles, penetrer iusques dans les parties les plus reculées de nostre corps, nettoyer & fortifier l'estomach, le foye, la rate, les reins, les poulmons, le cerueau & autres parties : bien qu'à vray dire, il y ait beaucoup de distinction à apporter sur ce sujet, soit à raison du temperament, du sexe & de l'âge, qui ne sont pas semblables en toutes personnes, soit à raison des diuerfes maladies & indispositions de differente nature, auxquelles vn mesme remede ne scauroit également conuenir. Ce que neantmoins ceux qui auourd'huy eleuent & multiplient tant les vertus de ces eaux, taschent d'establir contre la veritable doctrine de la Medecine, qui veut que le temperament, le sexe, l'âge,

AVANT-PROPOS. 5

les forces , l'accoustumance , le temps , & sur tout la qualité de la maladie , changent entiere-ment la methode de guerir. Ce que voyant , i'auois resolu dès mon retour de Bourbon de combattre les abus qui se commettent en la boisson & en l'vsage ordinaire de ces eaux, & principalemēt de faire voir qu'elles n'ont pas vne qualité rafraichissante, ny si aperitiue quel'on pretend. Mais comme ie considerois que celuy qui nage contre le cours de l'eau , ne s'auance qu'avec grand' peine , & beaucoup de temps; & que de mesme choquant vne opinion desja renduë commune, & qui auoit gagné l'esprit de plusieurs, ie ne ferois pas grand progrès, & trouuerois beaucoup de resistance : aussi m'estois- ie rallenty en ce dessein , & iugeois qu'il valoit

A iij

6 AVANT-PROPOS.

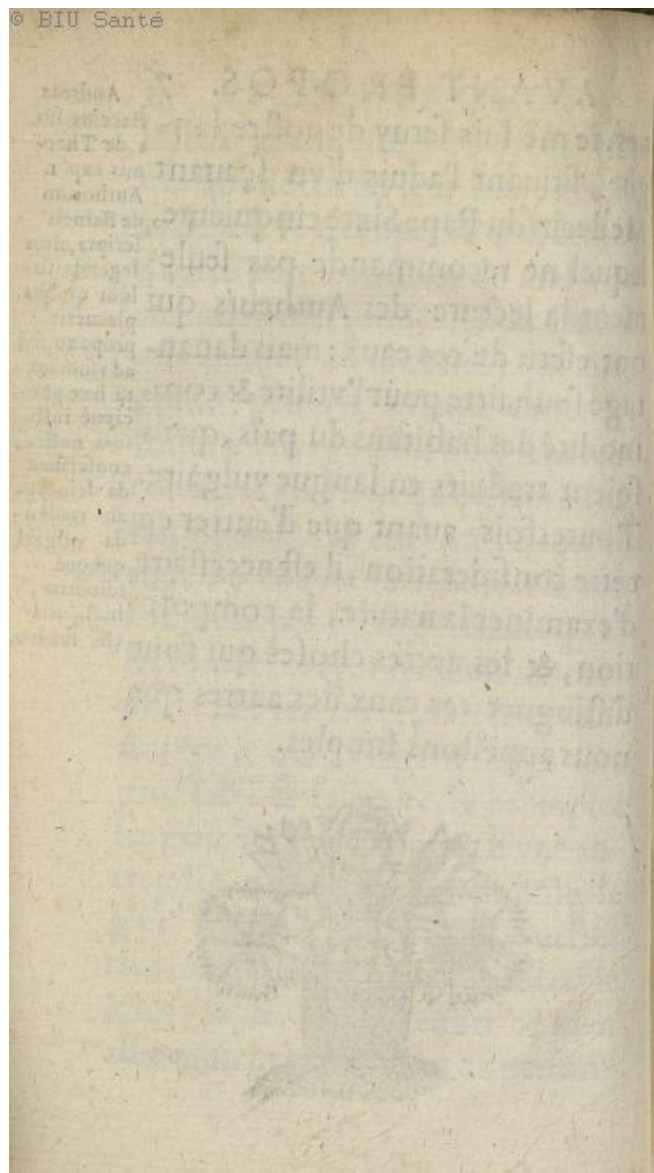
micux abandonner à l'erreur ceux qui abondent en leur sens, & qui aydent à se tromper. Considerant d'autre part combien de mal vne créance si mal fondée, auoit causé à vne infinité de malades, qui avec grand' peine & grande dépense, font vn voyage assez long sans rencontrer la guerison qu'on leur auoit fait esperer, i'ay creû qu'il estoit du tout necessaire de rendre vn bon seruice au public, en declarant qu'elles sont les vrayes qualitez & proprieté de ces eaux, pour faire connoistre à qui l'usage d'icelles sera profitable & salutaire, & exempter les malades par ce moyen d'une entreprise, non seulement inutile le plus souuent, mais quelquefois tres-contraire & tres-prejudiciable à leur santé. Pour rendre ce bien commun à toutes sortes de person-

AVANT-PROPOS. 7

nes, ie me suis seruy de nostre lan-
gue, suiuant l'aduis d'un sçauant
Medecin du Pape Sixte cinquième,
lequel ne recommande pas seule-
ment la lecture des Autheurs qui
ont escrit de ces eaux : mais dauan-
tage souhaitte pour l'vtilité & com-
modité des habitans du païs, qu'ils
soient traduits en langue vulgaire.
Toutesfois auant que d'entrer en
cette consideration, il est necessaire
d'examiner la nature, la compo-
sition, & les autres choses qui font
distinguer ces eaux des autres que
nous appellons simples.

Andreas
Baccius lib.
2. de Ther-
mis cap. 1.
Authorum
de Balneis
scripta, non
legenda so-
lùm quibus
placuerit
propono, sed
ad vsum iux-
ta hæc præ-
cipuè insti-
tuta nostra,
conscriben-
da deinceps
ac traden-
da vulgari
quoque
idiomate,
indigenis
esse iuadeo.







DES FEUX ET DE LA
chaleur, qui naturellement se rencon-
trent en plusieurs lieux dans les
eaux.

CHAPITRE I.



A nature a renfermé
tant de merucilles de-
dans les eaux, que nous
ne sçaurions lire ce que
les Autheurs en ont laissé par escrit
qu'auec vn extrême estonnement:
mais sur tout nous ne pouuons as-
sez admirer comment la nature a
pû joindre des elemens si contrai-
res & si diametralement opposez
tels que sont le feu & l'eau, & leur
ait fait donner la main d'associa-
tion. Les Philosophes disent que

Theodori-
cus rex de

balneis A-
 pon. Aloisio
 architecto
 apud Cas-
 siodorum
 epist. 39. li. 2.
Merito dicunt
Philosophi e-
lementa sibi
mutuis com-
plexionibus
illigari, &
mirabili con-
iungi fæde-
ratione que
inter se con-
traria intelli-
guntur va-
rietate pu-
gnare: ecce
madentem
substantiam
vapores pro-
ducere con-
stat ignitos.
 Atque initio
 ciuld. ep.
 Caruleum
 fontem vidi-
 mus in for-
 mam dolij
 concauis hia-
 sibus astuan-
 tem, & for-
 naces anhe-
 lantium a-
 quarum, &c.

les elements, quoy que contraires
 entr'eux, ne laissent pas d'entrer en
 vne vnion & parfait accord dans la
 composition des mixtes, & de con-
 tracter par ce moyen vne alliance
 de plusieurs années: mais icy nous
 rencontrons des fournaises de feu
 qui depuis plusieurs siecles durent
 au milieu des eaux, & voyons des
 vapeurs toutes de feu sortir du
 sein de cét humide element. Il est
 difficile de concevoir comment
 l'eau qui esteint ordinairement le
 feu, ait icy la puissance de le con-
 server, & comment le feu lequel
 consume & deuore toutes choses, &
 qui n'espargne pas mesme le sujet
 qui l'entretient & le nourrit, agît
 neantmoins avec tant de vigueur
 sur ces eaux, & leur communique
 tant de chaleur sans les tarir. Cassio-
 dore trouue estrange qu'yne mon-

des Eaux de Bourbon.

11

tagne environnée & comme cachée dans les flots de la mer, ne lais-
se pas neantmoins de brusler conti-
nuellement, & de conferuer vn feu
qu'une si grande quantité d'eau
sembloit deuoir étouffer. Plaine
d'autre costé considerant le grand
nombre de feux qui éclatent de
toutes parts dans le monde, s'eston-
ne comment la nature nourrit au
milieu de l'univers, l'element le
plus goulü & le plus dangereux de
tous, sans craindre qu'il luy porte
aucun dommage. Dans les pierres
& dans le bois, dit-il, il y a vn feu ca-
ché qui se manifeste les frottant
l'un contre l'autre: les foudres & é-
clairs se produisent des nuës, & le
plus grand miracle de la nature, &
qui surpasse tous les autres, est d'a-
voir seulement garenty vn iour cet
univers de l'embrasement qu'un

Epist. 47.

eiufd. lib.

Plus inde

mirabile ut

mons tantâ

flammarum

congrega-

tione luc-

centus, ma-

rinis flucti-

bus habere-

tur abscon-

ditus, & ar-

dor ibi in-

definenter

viueret quæ

tanta vnda

videbatur

obruere.

miroir creux exposé aux rayons du Soleil pouuoit exciter plus facilement qu'aucun autre feu. Comme s'il eust voulu dire que si nous voyons le feu s'insinuer iusques dedans les eaux que l'on pouroit s'imaginer qu'il n'y auroit plus rien dans le monde qui peust resister à son actiuité.

Les Geographes & Historiens nous font mention de plusieurs eaux & fontaines chaudes qui se trouuent en diuers endroits de la terre, & disent qu'elles ont esté en si grande veneration dans l'antiquité, qu'elle a creû que dans icelles estoit caché quelque chose de sacré & de diuin. Le souphre mesme dont elles participent, a esté appellé des Grecs *θεῖον* c'est à dire Diuin, & plusieurs villes ont esté si honorées de leur voisinage, qu'elles en ont

mesme porté le nom de Thermes, que les Grecs attribuent à toutes les eaux chaudes generally. Il y a, au rapport d'Apollodorus, vne ville en Macedoine de ce nom, & pour cette mesme raison vn Port en l'Isle de Rhodes est appelé Thermydra. A l'entrée de la Grece il y a vn endroit nommé Thermopyles, comme qui diroit portes-chaudes, à cause des eaux chaudes qui y estoient consacrées à Hercules. Vne ville es pays bas esloignée de trois lieues de Limbourg, & de six du Liege, au rapport de Bertius, est appelée en cette consideration *Aquisgranum*, & en François Aix, laquelle quelques-vns disent auoir esté bastie par vn certain Granus, sous l'Empereur Adrian, & depuis réedifiée par Charlemagne. La ville d'Aix en Prouence fut nommée

Aqua Sextia, à cause des eaux chaudes qui se rencontrerent en ce lieu, lesquelles furent si estimées de *Cajus Sextius*, Consul Romain, qu'il y fit bastir cette ville. Ainsi d'autres ont emprunté leur nom des bains qui leur estoient voisins, comme la ville de Bades en Suisse à dix lieues de Zurich, & vne autre en Autriche dite Vildebade, à cause des bains que les Allemands appellent *Bad*.

Cap. 6. lib.
31. nat. hist.

Ces fontaines & bains chauds estans en si grande recommandation chez les Anciens, Pline s'estonne qu'*Homere* le coryphée de tous les Poètes Grecs, & comme en parle *Denys d'Halicarnasse* la source de toute science & eloquence, n'ait cependant fait aucune mention des bains & fontaines chaudes en ses œuvres: peut-estre

des Eaux de Bourbon. 15

à cause, dit-il, qu'elles n'estoient pas de ce temps-là employées en l'usage de la Medecine. Mais à vray dire, il en a insinué quelque chose en quelques endroits, comme au 22. liure de l'Iliade, où il rapporte que le fleuve Scamander a deux sources, l'une desquelles est chaude, & jette vne fumée, comme d'un feu ardent, & l'autre est si froide l'esté qu'elle ressemble à de la neige ou du crystal congelé par le froid.

Κεραυνὸς δ' ἰχθυὸν καλὶρ' ῥέω, ἐνθα δὲ
 πηγαί
 Δοιαὶ αἰαΐσονται Ἐκαμανδρὸς διήει-
 πος
 Ἡ μὲν γὰρ ὕδατι λιανῷ ῥέει, ἀμ-
 φὶ δὲ καπνὸς
 Γίνεται δὲ αὐτῆς ὡσπερ πρὸς αἰθρομήοιο

Η ἡ' ἐτέρῃ θέρει παρ' ἑσέ' εἰκυῖα χα-
λάζει,

Η χροὶ ψυχρῇ, ἢ δὲ ὕδατος χρυ-
σάλλω.

Quoy que Strabon en cecy ne de-
meure pas d'accord avec Homere,
disant que le fleuve Scamander n'a
qu'une source seulement, & l'excus-
ant sur ce qu'il se peut faire que la
source chaude qui estoit du temps
du Poëte soit tarie. Eustathe Ar-
chevesque de Thessalonique, qui a
commenté sur Homere, remarque
en cet endroit que vers la Panno-
nie ou region des Bulgares, il y a
deux sources, l'une desquelles,
quoy que brûlante, ne laisse pas
de produire des vers, qui sortans
de cette eau bouillante, & demeu-
rans en l'air, meurent incontinent.
Herodote escrit vne chose bien
estrange

ἀπὸ αἰ δὲ καὶ
νῦν παρ' ἐπὶ τῷ
Γαλλοπονικῷ
γλῶσσει ἔστιν
τὸ αὐτὸ Βουλ-
γαρίων, ἀπὸ αἰ-
σῶσις δὲ οὗ
Γαλλοπονικῶν πη-
γῶν. ὧν ἡ
μία καὶ ὁρῶσα,
ζωογονεῖ ὅ-
μως σκώλη-
κας. οἱ ἔξ αὐ-
ρῆθ' ἵπτοι, καὶ
αἰεὶ ὁμιλῶ-
σιν αὐτοῖς, ὅτε
λαίπυσιν.

estrange du fleuve Teare qui est en Scythie, lequel a trente-huit sources sortantes d'une mesme roche, desquelles les vnes sont froides & les autres chaudes, & que les eaux sont propres à guerir plusieurs maladies, & entr'autres la mauuaise gale, tant des hommes que des cheuaux: ce qu'aussi rapporte Eustathe au lieu sus-allegué.

Plin sur la fin du second liure de son Histoire naturelle, allegue plusieurs exemples miraculeux de ces eaux, & dit qu'autresfois on a veu le lac de Perouse tout en feu, qui est vn lac dans la Toscane de forme ronde, contenant trente milles de tour, nomme anciennement Trasymene. Il dit semblablement que l'isle de Vulcan, dite Hiera ou Therasia en la mer Thirrene ou Toscane autour de la Sicile,

Cap. 107.
lib. 2.

Cap. 106.
eiusd. lib.

B

a esté avec la mer toute en feu. Au lieu dit Nymphæum, vn roc jette vne flamme qui est allumée par la pluie, & à Scantia, il y a des eaux couuertes de flammes, vne fontaine en Sclauonie brusle les habits que l'on estend par dessus. Toure l'Italie est si abondante en ces eaux, que l'on ne conte pas moins de soixante endroits qui en produisent. Vne des plus celebres est la fontaine d'Apone dans le territoire de Padouë, pour les diuers degrez de chaleur que l'on rencontre en ses bains, & pour auoir tiré son nom d'une ville prochaine, où Tite-Live prit naissance (quoy que Cassiodore le fasse deriuier du mot Grec *ἀπρον*) si estimée d'ailleurs en la guérison de plusieurs maladies, que Theodoric Roy des Ostrogots commanda de la net-

Quasi sine
dolore le-
uans.

B

toyer & de la reſtablir ſoigneuſement, apres auoir eſté gaſtée & ruinée par les guerres, & qui en encore a eſté recommandée par les vers de Claudian, de Martial, & de pluſieurs eſcrits de ſçauans Medecins qui ont traité de ſes bains. Il y en a auſſi pluſieurs autres qui ſont aſſez renommées, comme dans le territoire de Viterbe les eaux de *Bulicani*, autrefois dites *aqua Caia*, lesquelles Strabon préfère à toutes les autres, & les bains Sabatins, qui ont tiré ce nom d'un lac que l'on appelle aujourd'huy le lac *Braciani*. Dans le territoire de Volaterra proche d'un petit chasteau dit *Lecia*, il y a des eaux bruyantes & bouillonnantes de telle forte, qu'elles montent à la hauteur de dix pieds, & ſont ſi chaudes que peu de temps qu'un

animal jetté dedans y demeure, il en sort tout en pieces & morceaux. Dans le Royaume de Naples la seule prouince, dite autrefois *Campania*, & maintenant *Terra di Lavoro*, fournit quantité de ces eaux en plusieurs endroits; toute la contrée de Puteoli, autrement dit *Pozzuolo*, qui est vn port de mer proche de Naples, en est remplie. Et Solenander, entr'autres dit auoir veu vne fontaine qui sortoit à gros bouillons, & qui faisoit vn bruit extrême, entre ledit *Pozzuolo* & Naples dans vn lieu appelé le marché de Vulcan, qui est vne grande plaine toute de souphre, laquelle les grecs ont appelé *Ηφαίστος ἀγρεά*. Enfin il n'y a guerres de regions où il ne se rencontre quelque source de cette nature. Georges Agricola fait mention d'une

Lib. r. de calor
is font.
med. caus.

des Eaux de Bourbon. 21

à Visebade en Allemagne, qui oste la plume & le poil des animaux qui y sont plongez. En Lorraine il y a les eaux de Plombieres, qui sont entre les montagnes de Vosges pres de la Bourgogne & de l'Allemagne. La France nous en fournit assez, sans recourir aux pais estrangers. Dans le Dauphiné proche de Grenoble, il y a vne fontaine bruslante & toute couuerte de flammes, sans que la chaleur d'icelles eschauffe l'eau, ou seulement fort superficiellement. A quatre lieuës de Montpellier vers l'estang, sont les bains de Baleruc. A Aix en Prouence il y a des eaux que l'on croit auoir eu plus de chaleur & de vertu qu'elles n'en ont à present. En Auvergne sous la Iurisdiction dela Vicomté de Turenne sont les bains d'Abein. En la

Quelques-uns disent plumieres, à cause qu'elles despoüillent aussi les oyseaux de leur plume, desquel-les a escrit le Sieur Berthemin, Medecin du Duc de Lorraine. De laquelle M. Jean Tardieu a fait un Traitté particulier.

Desquels a escrit Monsieur Dorton, Cointeiller & Professeur du Roy en l'Vniuersité de Montpellier.

B iij

mesme prouince sur le grand chemin qui va de Lyon à Tholoze, il y a vn endroit où se rencontrent plusieurs bains chauds, qui pour cette cause est appellé *Chaudaigues*. A Vichi il y a plusieurs & diuerses eaux minerales, tant chaudes que froides. Mais les plus celebres sont les eaux des bains des deux villes de Bourbon: l'une dite Bourbon Lancy éloignée d'une lieuë de la riuere de Loire sur les confins de la Bourgogne & du Bourbonnois, de laquelle les bains pour l'antiquité de leur structure, on croit auoir esté construits par Iules Cesar, lors qu'il fit la guerre dans les Gaules: l'autre Bourbon l'Archambaut éloignée de cinq lieuës de Moulins & de quatre lieuës des Verdes, qui est vne petite ville sur le bord de la riuere

d'Alier: ainsi distinguées à cause du partage qui fût fait entre deux freres, descendans de la maison des Ducs de Bourgogne, dont l'un s'appelloit Angeaume, auquel escheut cette ville de Bourbon, laquelle au lieu de Bourbon l'Angeaume ou de Bourbon l'ancien, comme veulent quelques vns, par succession de temps & par corruption de langage, a esté nommée Bourbon Lancy: l'autre fût dit Archambaut, auquel escheut la seigneurie de Bourbon en Bourbonnois, qui pour cette cause a porté le nom de Bourbon l'Archambaut, duquel les bains sont aujourd'huy plus visitez & recherchez que ceux de Bourbon Lancy, pour estre estimez plus temperez. De l'antiquité, structure, disposition, & vtilité desquels a traité assez amplement M.

B iij

Iean Daubery Medecin de moulins,
lequel nous aurons à combattre:
puis qu'il admet l'usage de ces
eaux dans les maladies & indispo-
sitions accompagnées de chaleur,
mesme dans les fièvres & intem-
peries chaudes du foye.





QUE LA CHALEUR
de ces eaux ne peut prouenir d'au-
cune autre cause, que d'un feu sou-
sterrain.

CHAPITRE II.



TANT plus les œuvres
de la nature nous sem-
blent merueilleuses &
nous rauissent en leur
contemplation, d'autant plus no-
stre esprit desireux naturellement
de sçauoir, se traueille à reconnoi-
stre les causes de leur production;
& comme cette recherche est le plus
digne employ de l'esprit humain;
aussi est-ce le plus difficile, & le
plus laborieux quel'on se puisse fi-

Georges Agricola au l.
liure de l'origi-
ne & causes des
choses souterraines,
met en auant
cinq opinions prin-
cipales touchant ce su-
jet, & Solenander
en a deduit
plusieurs
fort doctement en son
liure de la cause de la
chaleur des fontaines
medicinales.

Opinion de
Thermophilus.
Iean Don-
dus qui a
escriit des
Bains de

gurer: de sorte que ce n'est pas mer-
ueille si nous auons de la peine à
descouurir la veritable cause de la
chaleur actuelle des eaux de Bour-
bon, ou d'autres eaux semblables,
& entre tant d'opinions differen-
tes que l'on rapporte sur ce sujet,
en choisir ou en establir vne qui ne
reçoie aucune contradiction, &
qui ait des demonstrations si fortes
que nostre raison se trouue obligée
d'y acquiescer.

L'eau simple n'ayant aucune
qualité que nos sens puissent re-
marquer, & estant froide naturel-
lement, il faut que cette chaleur
luy vienne necessairement d'ail-
leurs. C'est pourquoy quelques vns
ont crû qu'elle procedoit, comme
d'une cause vniuerselle, de la cha-
leur du Soleil, qui penetrant dans
les entrailles de la terre eschauffoit

ces eaux au plus profond de son sein. Mais avec peu d'apparence de verité, puis que dans les plus grandes chaleurs de l'esté, lors que le Soleil est le plus long-temps sur nostre hemisphere, la terre ne se trouue pas eschauffée au delà de la profondeur de deux pieds, & que cette chaleur qui a peine de percer l'espoisseur d'une muraille, ne pourroit à plus forte raison penetrer dans les creux de la terre & eschauffer ces eaux sous la hauteur des roches, de la sorte que nous les voyons.

D'autres estiment que les vents renfermez dans les caüernes de la terre, s'entreheurtenant & s'entrechoquent si fort, & conçoient de la violence de ce mouuement vne telle chaleur, qu'ils eschauffent mesme les eaux qu'ils rencontrent.

Padoüe, croit que la chaleur celeste agissant sur vne matiere propre qu'elle rencontre par hazard dans les mines est cause de la chaleur de ces eaux.

Opinion de Mileus Philosoph.

28 *De la Nature*

Mais avec si peu de vray-semblance, veu que ces vents sousterrains ne peuuent demeurer continuellement en cette agitation; d'ailleurs se dissipans & s'euaporans par des canaux qui leur sont communs avec ces eaux, & par des soupiraux qui nous sont cachez & inconnus, ils ne peuuent entretenir cette chaleur en vn pareil degré, & dans vne continuelle égalité. Tant s'en faut donc que ces vents puissent estre cause de cette chaleur, qu'au contraire, il se voit à vne lieuë de Montpellier en vn bourg nommé *Peraux* proche de la mer, vne fontaine qui sort de deffous terre à gros boüillons avec grand bruit & sifflement, de sorte que les habitans du païs l'ont appellé en leur langue *le boullidon*, ce qui ne peut prouenir d'ailleurs que des vents souster-

des Eaux de Bourbon. 29

rains qui sortent avecque l'eau, laquelle neantmoins est extrêmement froide.

Il n'y pas plus de raison de dire que cette chaleur est produite par le mouvement impetueux de ces eaux, heurtans les pierres & cailloux qu'elles rencontrent, puis que le mouvement ne peut exciter aucune chaleur, qu'entre des corps solides, & non pas en ceux qui sont liquides & fluides comme l'eau, laquelle, quoy que rapide, ne perd toutesfois rien de sa froidure: d'autant que ses parties n'ayans pas de resistance & ne s'entretenans pas entr'elles, mais s'écoulans & se dispersans d'un costé & d'autre, ne peuvent recevoir aucune impression de chaleur.

Entre les Philosophes, quelques vns ont creû que ces eaux emprun-

*Opinion de
Democrite.*

toient cette chaleur des montagnes de chaux par où elles passeroient, laquelle opinion ne peut subsister, non plus que feroient ces montagnes de chaux, si elles estoient lauées & arroufées de ces eaux continuellement. Davantage cette chaux imaginaire estant vne fois éteinte & lauée d'eau ne seroit plus capable de produire aucune chaleur & ebullition.

Nous voyons en la composition de plusieurs medicamens, comme en la theriaque, se faire quelque temps apres vne fermentation qui leur donne vne nouvelle chaleur. La Chymie nous fait voir encore plus manifestement cette ebullition dans le mélange qui se fait de l'huyle de tartre avec l'esprit de nitre ou de vitriol. Mais cette fermentation estant de peu

de durée ne peut trouuer lieu en ces eaux, & ne leur peut causer vne permanente chaleur. C'est en ce point que la plupart ont manqué, attribuans à vn effet tousiours égal & vniforme des causes inégales & sujettes à changement, telles que sont celles qui ont esté alleguées cy-dessus.

Le mesme, pouuons nous dire de ceux qui ont estimé que la pourriture fust la cause de cette chaleur: puis que la saieure qui se rencontre en quelques vnes de ces eaux, comme en celles de Baleruc, nous fait croire qu'il n'y peut auoir de putrefaction, n'y ayant rien qui resiste tant à la pourriture que le sel. Et quoy que l'air renfermé & enclos dans les cauernes de la terre, puisse contracter quelque sorte de pourriture: neantmoins elle ne peut ve-

Vero simile
non est ma-
teriam simul
generari, ac
putrescere,
diuturnitas
enim huius
miraculi
declarat ge-
nerationis

ipſus mate-
riæ neceſſi-
tatem in-
quit Carda-
nus lib. 2. de
ſubr.

nir à tel poinct qu'elle puiſſe échauffer ces eaux. Il eſt vray qu'il ſe lit dans Galien, qu'une maiſon fuſt embrasée par la pourriture de la fiente de pigeon; & Solenander rapporte que de ſon temps vn navire de Florence chargé de bled & de laine, allant des païs-bas en Italie, eſtant ſur les mers d'Eſpagne prit feu à cauſe de la pourriture. Mais telle pourriture, comme dit l'auteur ſus-allegué, ne peut ſe rencontrer que dans vne matiere propre & diſposée, laquelle eſtant conſumée, la chaleur ne pouroit pas durer long temps.

Opinion de
Gregorius
Horſtius in
diſſertat. de
nat. Ther-
marum.

C'eſt ce qui a fait recourir à d'autres moyens, & dire que la terre avoit au dedans vne chaleur qui luy eſtoit propre & naturelle: ou bien des exhalaiſons chaudes qui eſtoient la ſeule cauſe de la chaleur de

de ces eaux, & que cela estoit reconnu par l'experience de ceux qui ont trauaillé aux mines, lesquels ont trouué des veines de metaux chaudes actuellement, sans que neantmoins il y eust aucun feu allumé. Mais qui pourra croire que sans feu il y ait vne telle chaleur dans la terre, qu'elle puisse eschauffer ces eaux en telle sorte, & qui empescheroit que toutes les eaux prouenant des montagnes & cauernes de la terre ne fussent chaudes, puisque ce qui est naturel & propre à vne chose luy doit estre ordinaire ?

Il n'y a donc que le feu enclos dans les entrailles de la terre, qui puisse communiquer vne telle chaleur à ces eaux. Et cette opinion est si vray-semblable, que plusieurs grands personnages de l'antiquité

C

Epist. 31.
sine ignis
adjuutorio
nihil est ca-
lidum.

2. meteor.
cap. 3.

Libell. de
mundo c. 4.

ἐμπεδοκλῆς ὅ

τι πολλὰς ἢ

γῆ ἐν αὐτῇ

κατακρυπτοῖ

δατος, οὕτω

ὡς πνεύματος

ὡς πυρὸς πη-

γὰς. πύτων

ὅτι αἰμὴρ

ὑπὸ γλῶσ-

σιν ἀορατοί

πολλὰς ὅτι ἀνα-

πνοαὶ ἐγχοῦσι

ὡς ἀσφυσί-

σιν, ὡς ἀπὸ

Λιπάρων πρὸς

Αἰτνῆς, ὡς

ἐν Λιβαίου

ἐκείνοις· αἱ

δὲ καὶ ῥέουσι

πολλὰς πο-

ταμῶν δι-

κλῶν, ὡς μὴ

δρῶν ἀναρρίπνισι

θερμαίνουσι ταῦτα.

n'ont point fait de difficulté de s'y ranger. Senèque dit qu'Empedocles a estimé que l'eau estoit eschauffée par les feux que la terre tient couverts & cachez en plusieurs lieux: & ailleurs, il croit que rien n'est chaud sans l'ayde & ministère du feu. Aristote semble attribuer les diuerses alterations & faueurs des eaux à la vertu de ce feu: & au liure du monde, lequel Apulée attribue à Theophraste, & Budée à Philonus, il dit que la terre cōtient en soy des sources d'eau, de feu & d'esprits, desquelles les vnes sont cachées & ne paroissent point, les autres ont des issuës par lesquelles elles vomissent des pieces de fer ardentes, & quelques vnes eschauffent les eaux qui leur sont prochaines.

δρῶν ἀναρρίπνισι θερμαίνουσι ταῦτα.

Agricola est de la mesme opinion, disant qu'il n'y a rien qui puisse donner aux choses vn si haut degré de chaleur que le feu. Et semble qu'il n'y ait aucun lieu de douter de cette verité, puisque nous voyons des tesmoignages si sensibles de ce feu en plusieurs endroits du monde.

Plinedit que la montagne appelée Chymera en Lycie brusle iour & nuit continuellement, & que son feu s'allume par le moyen de l'eau, & s'esteint jettât de la terre par dessus. En la contrée de Sasy, qui est entre Perse & Babylone, il y a comme quinze fourneaux de feu continuels, dont le plus grand jette le feu mesme en plein iour. La cime du mont Cophantus, qui est en la scythie brusle toute la nuit, & en Ethiopie vers le mont Hesper-

rien les champs bluettent toute la nuit comme des estoiles. En la mesme Ethiopie, il y a vne grande montagne qu'ils appellent *Θεῶν ὄχημα* c'est à dire, le chariot des dieux, laquelle jette vn fort grand feu. Il y a long temps que le mont *Ætna* maintenant dit *Gibello* brule dans la Sicile, & Pline dit qu'environ cent cinquante milles à l'entour d'iceluy, toute la plaine sablonneuse jette de grosses flammes de feu. D'où vient que le Poëte Pindare a feint que le Geant Typhon frappé du foudre par Iupiter auoit esté enseuely sous cette montagne.

A l'entour de la Sicile vers le Septentrion, sont les Isles *Æoliennes* dites des grecs *ephestiades*, & maintenant vulcaines, desquelles la pluspart brulent encore, celle

qui s'appelle Hiera au rapport des
auteurs, parut & sortit tout d'un
coup hors de la mer du temps de
la mort de Scipion l'Africain, &
jeta l'année 1444. telle quantité
de flammes que toutes les isles d'a-
alentour & la Sicile mesme en trem-
blerent. En Islande, qui est sous la
dominatio du Roy de Dannemarc,
vers l'Occident est le mont Hecla,
qui vomit continuellement de la
fumée & des flammes, & est estimé
du vulgaire estre la prison des ames
malheureuses, proche duquel il y
en a deux autres qui brulent sem-
blablement, l'un desquels est nom-
mé le mont de la Croix, & l'autre
est appelé Helga, c'est à dire saint.
Au delà de Naples proche la ville
dite Nola est le mont Vesuve
maintenant dit *monte di somma*, re-
nommé pour ses embrasemens &

Et non pas
en Irlande,
comme se lit
dās Aubery,
page 88.
peut estre
par faute
d'impressio.
Elle fait
partie de la
Scandina-
vie.

Theodori-
cus Rex fau-
sto præposi-
to apud Caf-
siodor. ep.
50. alibi ca-
cumina ma-
gna terra-
rum locali-
ter videntur
ardere: hu-
ius incen-
dia penè
mundo da-
tum est co-
gnosceere.

pour la mort de Pline qui voulant
s'en approcher trop pres fût estou-
fé de la fumée. On peut lire dans
Cassiodore, l'Epistre 50. touchant
cette montagne, où entr'autre cho-
ses, il est dit que l'on peut voir en
quelques lieux les sommets des
montagnes brulser, mais que
tout le monde peut reconnoître
& sentir les embrasemens de cel-
le-cy.

Ce feu qui se manifeste en tant de
lieux, peut en beaucoup d'autres
demeurer caché & renfermé sous
les roches, & voutes des môtagnes.
Il y a des lieux où il ne paroist au-
cune estincelle de feu, & neâtmoins
il y a tant de chaleur qu'il est impos-
sible qu'aucune autre chose que le
feu l'ait pû produire. Solenâder ra-
porte qu'il y a vn lieu en la terre di
lauro pres de Misene au dessous de

Baye, qui est chaud comme vne estuue, c'est vn creux long, & qui a plusieurs destours dans la montagne nommée Trituli, lequel sans aucune apparence de feu, est tellement chaud qu'il est impossible de s'y tenir debout. George Agricola donne la description & figure de ce lieu, & dit qu'il contient plus de trois milles pas. Le mesme dit qu'à la moitié du chemin de Puteoli à Naples à costé gauche d'un marrest dit *agnani* vers la partie qui regarde le midy, est vne montagne, qui a vne cauerne estroite & basse, longue de huit pieds, de laquelle la terre se trouue chaude, si on la touche du pied ou de la main, & d'où sortent des vapeurs si mauuaises, que pour peu qu'une beste demeure dedás, elle en sort comme morte, destituée de mouuement,

Initio lib. 4.
de naturâ
eorum quæ
effluunt ex
terrâ.

C iiij

& de sentiment, laquelle neant-
moins reuient bien tost à foy si on
la plonge dans le mareſt prochain.

Or comme il y a deux ſortes de
feu, à ſçauoir de flamme & de bra-
zier; Cardan dit que dans ces ca-
chots ſouſterrains il ne peut y auoir
de flamme faute d'air, & d'eſuen-
tement: d'ailleurs, que ces flammes
conſumeroient en vn mois de
temps des montagnes toutes en-
tieres de bitume, qu'il arriueroit des
treblemens de terre à cauſe des
exhalaiſons, & qu'en fin la flamme
trouueroit quelque iſſuë pour ſor-
tir. Il veut donc qu'il n'y ait qu'un
brazier qui ſe conſerue au milieu
des pierres ſeiches & fungueuſes,
comme fait noſtre feu ſous les cen-
dres, par les pores deſquelles il tire
ce qu'il a beſoin d'air pour ſon en-
tretien, & allegue quatre raiſons,

1. De ſubtil.

par lesquelles il montre qu'un petit feu peut produire une telle chaleur. La première, parce qu'il en est de ce lieu comme d'une estuue, où la chaleur est renfermée de tous costez, & ne peut estre en aucune façon dissipée. La seconde est, que la pierre est de telle nature qu'estant une fois eschauffée elle rend beaucoup de chaleur. La troisième est, que la cendre chaude eschauffe grandement l'eau qui passe par dessus elle. Et la quatrième, que cette eau est diuisée par les veines de la terre en plusieurs petits ruisseaux, & partant est eschauffée plus facilement que si elle estoit toute ramassée en un lieu. Et neantmoins nous croyons qu'il peut y auoir aussi des flâmes encloses & referrées dans ces lieux souterrains : mais qui ne sont pas si grandes qu'elles puissent consumer en

peu de temps leur matiere, & puis-
sent penetrer l'espoisseur des mon-
tagnes sous lesquelles elles sont ca-
chées, prenans assez d'air, & par les
pores de la terre, & peut estre par
d'autres souspiraux qui nous sont
inconnus.





QUELLE EST LA MATIÈRE qui entretient ce feu, & quelle est la cause de sa production?

CHAPITRE III.



OMME la vie des animaux ne peut estre soutenüe sans l'ayde des aliments & de la respiration : ainsi le feu, duquel la chaleur naturelle, principal organe de la vie tire son estre, ne sçauroit subsister sans air, & sans quelque matiere qui l'entretienne. Et de mesme que les aliments n'auroient pas la vertu de nous nourrir, s'ils n'estoient en quelque sorte semblables & conformes à nostre nature ; ainsi le feu

ne pourroit prendre place dans aucune chose, si elle n'auoit vne grande affinité avec luy, & si elle n'estoit susceptible de sa forme. De toutes les choses qui sont au monde, il n'y en a aucune qui aye cette qualité, comme le souphre & le bitume; iusques-là mesme qu'il y a lieu de croire, que rien n'est capable de prendre feu qu'il ne participe beaucoup du souphre, & que la flamme n'est autre chose qu'un souphre allumé. C'est pourquoy Auicenne a iugé que la substance du feu estoit contenuë dans le souphre, & qu'il estoit chaud & sec au quatrième degré, ce qui nous fait dire qu'il n'y a que le souphre & le bitume, qui puisse nourrir & entretenir le feu qui eschauffe les eaux de Bourbon; puis que les autres choses qui se rencontrent dans les entrail-

Lib. de simplici Medecina.

les de la terre, comme les fels, l'alun, le vitriol, les atraments, & autres choses qui se trouuent dans les mines, sont ennemies du feu & luy résistent tant qu'elles peuuent. Il n'y a que le nitre, dont il y a quelque portion dans les eaux de Bourbon, lequel pourroit contribuer à cét embrasement; soit qu'il soit inflammable, selon la commune opinion, soit qu'il ne serue que comme de soufflet pour allumer ce feu.

Il y a neantmoins diuerses opinions sur ce sujet. Georges Agricola veut que le bitume soit la seule Lib. 1. de or-
tu & caus.
subterra-
neorum. matiere qui nourrisse & entretienne ce feu : dautant que le souphre enflammé s'esteint facilement, si l'on verse de l'eau dessus: au contraire du bitume, lequel estant abreuvé d'eau s'allume & brusle dauantage, & ne se peut esteindre que jettant

46 *De la Nature*

de la terre & du foin dessus. Ce qu'il confirme par l'exemple de plusieurs montagnes & terres bitumineuses, dont Plin^e fait mention, desquelles le feu est allumé & entretenu par les pluyes, comme du mont Chimera, du mont Hecla, & des monts Ephesiens au pays de Lycie, desquels si on approche vn flambeau ardent, le feu s'y prend de telle sorte, que le sable brusle iusques dás les riuieres, & si l'on fait vne raye en terre avec vn baston allumé, on voit incontinent couler comme vn ruisseau de feu. A quoy on peut adjouster l'exemple des forgerons, qui pour allumer & enflammer dauantage leur charbon de terre, qui n'est autre chose qu'un bitume noir, l'arrousent d'eau. Ce qui se fait à cause que les choses bitumineuses ne bruslent pas seulement au dehors comme le

Sennertus
lib. 2. epit.
scient. nat.
cap. 3.

bois: mais prennent feu en toutes leurs parties, & jettent des flammes qui viennent du dedans; d'où vient qu'encore que la surface soit arrosée d'eau, le feu qui est au dedans n'en reçoit aucun dommage: d'autant que l'eau ne penetrant pas jusques aux parties du dedans, se dissipe & ne fait autre chose que rassembler & reünir par sa froideur les parties du feu, pour le rendre plus fort & vigoureux: ou bien à cause que par le moyen de l'eau, l'vnctuosité qui estoit reserrée au dedans, est attirée au dehors, & ainsi s'enflamme plus promptement.

Sur tous les feux artificiels qui brûlent dans les eaux, lesquels reçoivent en leurs compositions quelque portion de bitume, sont vne forte preuve de cette opinion.

Cardan en donne diuerses descri- 2. de subtil.

Lib. de aquis
medicatis
agri patav.

ptions, & dit quelles se font ordinairement avec la poix nauale, le souphre, le tartre, la sarcocolle, le sel nitre, & l'huile dite Petroleum, qui est vne espeece de bitume liquide. D'auantage, il dit qu'il y en a lesquels s'allument d'eux mesmes par la pluye, & que la promptitude & violence du mouuement de ces feux est cause qu'ils ne s'esteignent pas dans les eaux. Georges Morel veut que non seulement le bitume enflammé ne s'esteigne pas dans les eaux; mais mesme qu'il les change par le moyen du feu en sa propre nature.

Strabon escrit qu'Alexandre voulut vne fois faire cette espreuue sur vn enfant qui estoit dans le bain, & qu'il versa à l'entour de luy vne espeece de bitume appellé Naphta, lequel à l'aproche d'une lampe allumée, prit feu de telle sorte que l'enfant

fant eust esté entierement bruslé si les feruiteurs n'eussent pris grande peine à l'esteindre.

Toutesfois Baccius refute cette opinion, disant, que si elle estoit veritable, toutes fontaines chaudes seroient bitumineuses, ce qui ne se trouue pas, & que lors que le bitume brusle parmy les eaux, il n'estend sa flamme que sur la surface de l'eau, laquelle est si foible, qu'elle ne brusle pas mesme les herbes prochaines; ce que Pline recite des eaux de Scantia, qui n'auoient pas la puissance de flectir les feüilles d'un fresne qui estoit pres d'elles, bien loin de pouuoir eschauffer ces eaux iusques au fonds: d'ailleurs que les flammes prouenant du bitume ne sont pas de durée & d'égales forces: & consequemment qu'elles ne peuuent estre la

D

Lib. 1. de
thermis ca.
19.

Lib. 1. de
thermis ca.
19.

cause de la chaleur continuelle, & toujours égale de ces eaux. Il veut donc que le souphre soit, sans point de doute, le sujet & la matiere de ce feu, parce que les eaux qui sont les plus chaudes, sentent beaucoup plus le souphre, que le bitume, & que le souphre est si grand amy du feu, qu'il s'enflamme de foy-mesme bien souuent.

Je ne fais point de difficulté de déferer dauantage à l'opinion de Reinerus Solenander, lequel croit que l'un & l'autre est la matiere de ce feu, & plus souuent encore le souphre que le bitume : d'autant qu'entre les fontaines chaudes il s'en trouue beaucoup plus de souphrées que de bitumineuses. Je ne doute point aussi que le souphre allumé ne soit la cause de la chaleur des eaux de Bourbon, veû la quantité

Cap. 9. lib. 1.
de Caloris
Font. Medic.
causa.

de terres argilleuses qui sont es environs, lesquelles, au rapport de Palissy, homme tres-expert pour le fait des mines & fontaines, se rencontrent fort rarement, qu'il n'y ait quant & quant quelques marcasites sulphurées & commencement de metaux. Ce que nous donnent à cōnoistre les veines de diuerfes couleurs, comme de iaune & de rouge, qui se voyent en cette sorte de terre, lesquelles sont produites par les mineraux souphrez qui se trouuent ordinairement en mesme lieu. Cette terre argilleuse se peut remarquer en la fontaine de Ionas assez proche des Bains, de laquelle l'eau qui est froide, & a le goust de fer, approchant de la nature des eaux de Forges, n'est cependant en aucune recommandation à cause de la pesanteur & crudité qu'elle a contractée

Au traité
des eaux &
fontaines.

D ij

52 *De la Nature*
en passant par cette terre.

Quelques-vns se sont imaginez que le charbon de terre, qui est vne espece de bitume, estoit la matiere de ce feu, veu qu'en plusieurs endroits de la terre on voit cette matiere brusler depuis long-temps, ainsi proche d'Edimbourg ville capitale d'Ecosse, il y a vn lieu du costé du Septentrion, appelé la place des Charbons dont vne grande partie brusle. En Allemagne pas loin de la ville de Zuiccav, est vne montagne qui brusle au dehors, appelée la montagne des charbons, où il y a quelques fosses, dans lesquelles on apperçoit des fournaises ardentes. Proche de S. Estienne en Forests, il y a pareillement vne montagne où se voit vne fournaise de charbon de terre, laquelle croist & s'augmente telle-

ment de iour en iour que les habitants qui sont proche de ce lieu (selon le recit qui depuis peu de temps m'en a esté fait) ayans entrepris de faire des retranchemens pour couper chemin à ce feu, & empescher qu'il ne s'espandit plus loin, ont esté contraincts d'abandonner leur travail, à cause de l'extrême chaleur qu'ils y rencontrèrent.

Il faut maintenant vuidier quelques difficultez qui se presentent, & qui ne semblent pas favoriser nostre party.

D'abord on demande comment il se peut faire que ce souphre & ce bitume depuis le temps qu'ils brulent, ne sont pas encore consumez, veu que, ie ne diray pas plusieurs siecles, mais seulement vn mois de temps semble suffire, pour reduire vne montagne de souphre ou de

D iij

54 *De la Nature*

bitume entierement en cendres.
 On respond à cela que la nature
 est tellement féconde en la produ-
 ction du souphre qu'elle en repare
 autant que ce feu en peut consu-
 mer. Albert le Grand dit qu'elle est
 si preuoyante, qu'elle produit or-
 dinairement grande quantité de
 souphre és lieux où s'engendrent
 les metaux, desquels il est comme
 le pere, ou plustost la semence, de
 mesme que le vif argent en est la
 mere, ou plustost vn principe qui
 respond au sang menstruel. Bac-
 cius dit que ces minieres ardentes
 de souphre sont de certaines espe-
 ces que la nature a eu dessein de
 produire dans le monde : autre-
 ment elles ne feroient pas d'une
 perpetuelle durée, comme nous
 voyons en la montagne *Ætna*,
 qui apres tant de siecles ne laisse

Lib. 4. de
 rebus me-
 tallicis.

Cap. 10. l. 1.
 de Thermis.

Plinius cap.
 106. lib. 2.
 hist. nat.

pas encore de brulser. Et comme les especes des autres choses sont éternelles en leur propagation, ainsi le souphre dans ses mines est comme vne certaine espeece vegetable, qui a conjointement avec le feu vne propagation éternelle. D'ailleurs ce feu n'est pas si grand qu'il puisse deuorer & consumer en si peu de temps sa matiere, & sa violence n'est pas telle qu'elle ne puisse estre retardée par les autres choses qui se trouuent dans les mines où il est allumé, comme par le sel, & l'alun, qui se rencontre presque tousiours avec le souphre, & qui est comme le lit des metaux, lesquels resistent à sa puissance: ce que Archelaus gouuerneur pour le Roy Mithridates n'auoit pas ignoré, ayant fait enduire d'alun vne tour faite de bois, pour la garen-

Ardet *Ætna*
noctibus
semper, tan-
toque auo
ignium ma-
teriæ suf-
ficiat.

Aulus Gel-
lius cap. 1.
lib. 15. noct.
attic. scriptū
inueni cum
oppugnaret
L. Sylla in

D iij

terrâ Atticâ
Pyræum &
contra Ar-
chelaus re-
gis Mithri-
datis præfe-
ctus, ex co-
oppido pro-
pugnaret
turrin li-
gneam de-
fendendi
gratia stru-
ctam, cum
ex omni la-
tere circum-
plexa igni
foret, arde-
re non quif-
se. quod ab
Archelao a-
lumine o-
blita fuisset.

tir par ce moyen du feu que Sylla
& ses soldats auoient essayé d'y
mettre.

On objecte que si le souphre ou
le bitume est la cause de la chaleur
des eaux, toutes eaux souphrées de-
uroient estre chaudes, & neant-
moins on voit le contraire en di-
uers lieux, où plusieurs fontaines
qui sentent le souphre extrême-
ment, & qui en donnent toutes
sortes d'indices sont froides, telle
qu'est vne fontaine pres de Zurich
au dire de Gesner, & plusieurs au-
tres que Solenander dit auoir veû
entre Naples & Pozzuolo; & enco-
re cette fontaine en Italie appelée
Brandula, qui est estimée estre sou-
phrée & alumineuse. Que si nous
disons que ces eaux sont froides, à
cause que le souphre par lequel el-
les passent n'est pas enflammé;

on pourra demander d'où vient que ce souphre s'allume & s'enflamme plustost en vn lieu qu'en l'autre. Nous respondrons à cela que la nature du souphre n'est pas semblable, & n'est pas disposée par tout de mesme façon. En quelques endroits elle est pure & susceptible du feu; en d'autres elle est impure, meslangée avec vne terre froide & incapable de concevoir aucune chaleur, ou embrasement: de sorte que ce n'est pas merueille si le feu ne se rencontre pas par tout où se trouuent des mines de Souphre, & si toute les eaux souphrées ne sont pas chaudes.

On peut encore objecter que si la chaleur des eaux de Bourbon prouenoit du bitume & du souphre enflammez, elles en retiendroient le goust, l'odeur, & la

couleur, puisque l'eau reçoit facilement les impressions & qualitez des choses qu'elle abreuve: Or est-il que l'on ne reconnoist rien de tel en ces eaux, d'où vient que Pline dit que toutes les eaux chaudes ne sont pas medecinales. La response est, que les vapeurs du souphre communiquées à ces eaux s'éuaporent & se dissipent facilement, ne laissent en elles presque aucun goût ou odeur de souphre, quoy que neantmoins lors que ces vapeurs sont ramassées & rassemblées par le froid, ces qualitez se remarquent plus facilement. Ce sont ces vapeurs souphrées qui sont cause que l'on ne peut tenir la teste longtemps sur les puits, sans ressentir quelque estourdissement. En apres il se peut faire que le souphre soit plus pur & net dans la mine, ou

Cap. 6. lib.
gr. nat. hist.
ec vero
omnes quæ
sunt calidæ,
medicatas
esse creden-
dum, sicut in
Egeia Sici-
liæ, Larissa,
Troade, Ma-
gnesia, Me-
so, Lipara.

bien que ce soit vn souphre doux, qui par consequent ne communique aucune mauuaise odeur ou saveur à ces eaux. Quant à la couleur que le souphre peut donner aux eaux, elle peut estre differente selon la diuersse nature du souphre, ainsi la fontaine d'Apone qui est souphrée, dans Cassiodore est depeinte de couleur d'azur, & les eaux du fleuve Nar, à present dit *Nera* en Vmbrie, lequel se descharge dans le Tibre, sont dites blanches, lesquelles neantmoins sont estimées souphrées. Quant à ce que Pline a escrit que toutes les eaux chaudes ne sont pas minerales, nous disons que cela ne doit pas estre entendu absolument, en sortes qu'elles ne soient participantes d'aucun souphre ou de bitume: mais qu'elles en ont de si legeres

Sulphurea
Nar albus
aqua.

apparences qu'à comparaifon des autres, qui en ont dauantage, on pourroit dire qu'elles ne font en rien differentes des eaux communes.

Quelqu'un infistera encore, & dira que fi les eaux de Bourbon paffoient par des mines de bitume & de foupbre enflammées, que l'on verroit quelques parcelles de foupbre fondu, & que l'on remarqueroit quelques parties de bitume meflées avec cette eau, ce qui neantmoins ne fe reconnoift point dans les eaux de Bourbon. Je responds que plusieurs matieres, lors qu'elles font diffoutes en quelque liqueur, ne paroiffent point à nos fens, lesquelles fe reconnoiffent neantmoins en la feparation qui s'en fait par les moyens que la Chymie nous enseigne: comme par la distillation,

l'éuaporation, la filtration, & la précipitation. Et ie puis asscurer, après auoir euaporé vne bonne quantité d'eau tirée des puits, y auoir trouué beaucoup de sel melleé avec quelque partie de souphre sale & impur. On ne doit aussi douter qu'il n'y ait du bitume : puis que cette graisse qui est mellee avec l'eau, & laquelle paroist sur le corps de ceux qui sortent du bain, de mesme que s'ils auoient esté frotez d'huile, n'est rien autre chose que la partie la plus subtile du bitume qui est mellee avec l'eau : de mesme que certelie qui se recueille au fonds des puits, n'est rien que la partie la plus grossiere & terrestre d'iceluy.

Après tout, on pouroit douter si le feu qui eschaufe ces eaux ne seroit pas de la nature de ces feux des Anciens, lesquels estoient d'une du-

rée perpetuelle, & ne consommoient
 iamaïs leur matiere, ce que l'on dit
 d'une lampe trouuée du temps de
 Paul troisieme dans le sepulchre
 de Tullia fille de Ciceron, laquelle
 auoit duré allumée quinze cens
 ans, & qui toutefois s'éteignit dès
 qu'elle eust pris l'air, comme aussi
 d'une autre lampe qui estoit dans le
 temple de Venus, laquelle brusloit
 incessamment sans luy fournir au-
 cune matiere pour son entretien,
 & quoy qu'elle fust exposée aux
 vents & à la pluye ne s'éteignoit ia-
 mais, ce que S. Augustin rapporte
 où à une certaine pierre nommée
 Asbeste quel'on dit auoir cette pro-
 priété, ou à quelque art magique &
 enchantement. lonston décrit le
 moyen de faire deux luminaire qui
 durent tousiours, de l'inuention
 de Tritenhemius, lesquels il dit

De ciuitate
 Dei

Art. 2. class. 2.
 Thaumato-
 graph.
 nat.

des Eaux de Bourbon.

auoir tirez d'un certain Bartholomeus Korndorferus. Quoy qu'il en soit, il est certain que rien n'est inflammable & capable de prendre feu, qu'à cause du souphre qu'il contient, lequel n'est pas semblable & de mesme nature en toutes choses. En l'huile & en l'eau de vie il participe beaucoup de la nature de l'air: dans le bitume dur & solide, il tient dauantage de la terre, & en d'autres substances, il est si approchant de la nature du feu, qu'il s'enflamme à la moindre occasion.

On demande si ce feu est allumé dans les canaux ou passent ces eaux, où s'il est hors d'iceux, & dans les lieux qui les environnent: surquoy on a formé encore diuerses opinions, quelques-uns ont estimé que le feu estoit au dessous qui échauffoit ces eaux de mesme sorte

Cap. 4. lib. 1.
de calor.
font. med.
causa.

qu'il échaufferoit l'eau d'un chauderon estât allumé dessous. Les autres veulent que ce feu entr'ouvre & fasse fendre par sa chaleur les entrailles de la terre, & qu'ainsi il se mette avec l'eau qui coule par ces conduits. Solenander a judicieusement accordé ce differend, disant que le feu brulle souuēt hors des canaux, quelquefois dedans, & quelquefois en tous les deux endroits ensemblement. Ce que l'on peut discerner en cette façon : si l'eau qui sort chaude naturellement retient fort l'odeur du souphre, & qu'elle entraîne avecque elle vne escume grasse, laquelle vient du souphre fondu, c'est vne marque que le feu est contenu dans les conduits : que si l'eau ne contient en soy aucune partie du souphre ou de bitume, c'est vn tesmoignage que le
foyer

foyer est au dehors, lequel l'échauffe d'autant plus, que plus il est proche d'elle. Que si l'eau est chaude extraordinairement, & qu'elle sorte à gros bouillons, c'est vn signe que le feu est dehors & dedans les canaux, & c'est peut-estre en cette sorte que le feu échauffe les eaux de Bourbon.

Il nous reste à considerer quelle a esté l'occasion de cet embrasement, & qui a allumé ce feu sous la terre. Quelques-vns disent que les rayons du Soleil échauffans cette matiere souphrée l'enflamment ne plus ne moins que de la poudre à canó qui seroit exposée à vn miroir ardent. Mais il y a peu d'apparence que le Soleil qui n'allume pas cette matiere combustible en la surface de la terre, la puisse allumer en des lieux plus profonds. Nous

E

difons donc que cette matiere prend feu ou de foy mefme, ou par cas-fortuit. Pour entendre cela, il faut remarquer qu'il y a fous la terre des vapeurs froides & humides, qui font la matiere des eaux, & des exhalaisons chaudes & feiches avec quelque vnctuosité, lesquelles font eftimées estre la matiere des metaux. Ces exhalaisons lors qu'elles font ramaffées & referrées par le froid qui les environne, & qu'elles font agitées avec violence, s'échaufent extraordinairement, prennent feu & s'enflamment en ces lieux fousterrains en mefme façon qu'elles font lors qu'elles font élevées en la moyenne region de l'air, où elles produifent les tonnerres, & les éclairs, & en la mefme forte encore que font produits ces feux errâs que nous voyons aucunes fois

en l'air, comme l'on pourroit mettre en ce rang les feux que l'on dit auoir veû sur la teste de quelques vns, ce que Pline raconte du Roy Seruius Tullius, lequel estant encor jeune enfant, on vît sortir comme il dormoit vn feu de sa teste, qui l'environnoit sans luy faire aucun mal, & que Lucius Martius general de l'armée Romaine en Espagne, exhortant toute l'armée de vanger la mort des Scipions, qui y auoient esté tuez depuis peu de temps, vn certain feu luy sortit de la teste, qui la luy rendoit toute resplendissante.

C'est ainsi que se forment de soy-mesme, & sans l'ayde d'aucune cause externe ces feux dans le sein de la terre, quoy que neantmoins il peut arriuer par hazard que le feu ait pris son origine

E ij

de quelque cause venante du dehors, ainsi s'il aduenoit (comme dit Pline) qu'on laissast tomber vn charbon ardent en la terre d'Aricia, les champs s'enflammeroient & brusleroient incontinent, ainsi il est arriué qu'en trauaillant à des mines où il y auoit quantité de bitume liquide, le feu ait pris par l'approche seulement d'une chandelle, ou d'une lampe ardente. De mesme sorte l'on croit que le foudre tombant en quelques endroits, & rencontrant vne matiere propre & disposée, y peut mettre le feu. Ce qui se dit de la montagne proche de S. Estienne en Forests, dont nous auons parlé cy-dessus.



DE QUELS MINERAVX
participent les eaux de Bourbon.

CHAPITRE IV.

S'IL est tres-difficile
de pouuoir discerner
par le moyen des sens
les diuerfes choses
qui entrent dans nos compositions
ordinaires, où les qualitez des sim-
ples medicamens sont tenuës en
bride, par la contrarieté qui se ren-
contre entr'elles, & sont comme
confonduës & englouties dans le
mellange qui s'en fait : à plus forte
raison trouuerôs nous de la difficul-
té à iuger des choses que la nature
melle ensemble plus parfaitement,
que ne peut faire toute la diligence
& l'industrie de l'art. De sorte que

E iij

l'on ne doit pas trouuer estrange,
s'il est presque impossible de recon-
noistre par le moyen des sens, quels
sont les mineraux que la nature a
meslez si soigneusement dans les
eaux de Bourbon, que mesme apres
auoir employé tous les moyens,
que l'art nous enseigne pour en
faire la separation, nous n'en scau-
rions voir aucun qui ne soit meslé
& confondu avec l'autre.

Lib. de Aer.

Loc. & aq.

ἢ ἐν τῇ ὕδατι

θερμαὺς ὕδω-

τας ὄντας. ἢ ἐν

σίδερος λίγης.

ταῖς ἢ χαλ-

κοῖς. ἢ ἀργυ-

ρος, ἢ χρύ-

σσεως. ἢ θειόν.

ἢ επιήρηια.

ἢ ἀσφαλτον.

ἢ πύργον.

Quand Hippocrate dit qu'és lieux
d'ou sortent des eaux naturelle-
ment chaudes, il s'y engendre ou
du fer, ou du cuyure, ou de l'argent,
ou de l'or, ou du souphre, ou de
l'alun, ou du bitume, ou du nitre.
Il nous fait croire que les eaux
chaudes qui se rencontrent en mes-
me lieu que ces metaux & mine-
raux, s'empreignent en passant de
leurs mesmes facultez: ce qui se fait

ou par le moyen des esprits & vapeurs qui s'ensinuent dedans ces eaux, ou par le mēslāge de quelque substance minerale & metallique, que ces eaux emportent avecelles : ainsi les sucs endurcis comme l'alun de roche, l'alun de plume, le vitriol, le nitre, le sel & autres se fondent & se dissolvent : & ceux qui sont liquides comme sont tous les sucs auant qu'ils soient endurcis, se meslent & se confondent parmy ces eaux.

L'eau des Bains de Bourbon n'est pas seulement imbuë des esprits de ces mineraux : mais aussi d'une partie de leur substance, qu'elle entraine. Le limon verdastre tirant sur le noir, que nous auons veü nager au dessus de l'eau, dans le grand reseruoir où les puits se deschargent, n'est autre chose qu'une escu-

E iiii

me du souphre fondu, la lie noire & puante que l'on tire du fond, n'est rien qu'un bitume terrestre & impur : quoy que depuis peu un Medecin qui fait gloire de frequenter ordinairement ces eaux, ait osé me nier opiniastrément qu'il se trouuast aucune residence au fonds de ce reseruoir, ce qui peut-estre feroit croire qu'il ne seroit pas des plus clair-voyans ; puisque c'est vne chose si sensible & si apparente, qu'elle se peut appercevoir aisément, & que M. Aubery Medecin de Moulins qui auoit assez visité ces eaux a tesmoignée publiquement.

Chap. 6. du
liure 2. des
Bains de
Bourbon,

Que si la substance des mineraux estoit seule meslée avec ces eaux, on les pourroit plus facilement reconnoistre : mais comme les parties spiritueuses d'iceux s'enuolent incontinent ; aussi est-il difficile

de les fuiure à la pifte, & de les pou-
 uoir rencontrer. Et quant à ce qui
 reste au fond du vaisseau apres les
 auoir fait euaporer sur le feu, il
 semble que ce n'est autre chose
 qu'un sel terrestre & impur, mellé
 de quelque partie d'alun & de bitu-
 me grossier.

Comme donc il arriue fort
 peu souuent qu'une humeur seu-
 le domine en nostre corps, de
 mesme il se rencontre fort rare-
 rement que dans les mines il y ait
 un seul mineral. L'alun, qui est une
 saumeure de la terre, se rencon-
 tre presque par tout, & est comme
 le lit des metaux; le nitre qui n'est
 qu'un salpetre espuré se tire des
 pierres & se trouue souuent en
 ces lieux sousterrains. La chaleur
 actuelle de ces eaux font une mar-
 que certaine, comme nous auons

Alumen est
 terra quæ-
 dam salugo,
 & cum sul-
 phure fere
 coniuncta.

dit cy-dessus, qu'il y a quantité de souphre & de bitume allumé.

Il est vray que les eaux de Bourbon l'Archambaut participēt beaucoup d'auantage des esprits & vapeurs du souphre, que de la substance d'iceluy : c'est pourquoy elles ne se peuuent transporter d'un lieu en vn autre sans perdre leur vertu, d'autant que les vapeurs chaudes du souphre s'éuaporent incontinent, de sorte que cette eau estant refroidie n'en retient presque aucune qualité.

Mais le plus certain & le plus asseuré moyen pour reconnoître de quels minéraux participent ces eaux, c'est de considérer soigneusement les diuers effets qu'elles produisent, & de iuger à quel mineral on peut rapporter les diuerses qualitez qu'elles possèdent. Ainsi

quand nous voyons que ces eaux prises au dedans & au dehors échaufent, desseichent, & subtilisent les humeurs froides & grossieres, appaisent les douleurs & fluxions causées de semblables humeurs, soulagent les asthmatiques, les paralytiques, & ceux qui ont des tremblemens de membres, des conuulsions, des gouttes provenant d'abondance de pituite, & de serositez, la sciatique, la colique venteuse & pituiteuse, qu'elles corrigent les intemperies froides du cerueau, de l'estomach & de la matrice, qu'elles chassent les passes couleurs, qu'elles guerissent cette espece d'hydropisie, qui vient d'un sang pituiteux, espandu par toute l'habitude du corps, laquelle les Medecins appellent anasarca ou leucophlegmatia, qu'elles des-

chent & arrestent les fleurs blanches des femmes, qu'elles guerissent la gale & les vlcères: jugeans de la cause par les effets, nous disons qu'elles tiennent par emprunt ces qualitez du souphre, auquel seul elles peuuent estre attribuées. L'on iuge de cette sorte que les eaux du fleuve Cydnus en Cilicie, dont Plin ne fait mention, estoient souphrées à cause qu'elles guerissoient les gouttes.

Le bitume, duquel la nature approche fort pres de celle du souphre, communique presque les mesme facultez à ces eaux, comme d'eschauffer, de desecher, de r'amollir, de nettoier, de consolider, d'oster les obstructions faites & causées d'humeurs froides & grossieres, d'appaiser les douleurs courantes ça & là dans les membres, pro-

produites de mesme cause, rendre la matrice propre à la conception, en la deliurant de ses humiditez superfluës, de guerir les abscez & vlceres de la vessie, fortifier & rendre souples les membres estropiez & racourcis, & resoudre les tumeurs froides & dures.

Le sel qui est meslé avec ces eaux excite d'aucunefois vne demangeaison par tout le corps, laquelle il appaise en la continuation de leur vsage, il deseiche les humiditez superfluës, guerit la gale prouenante de pituite, amaigrit & diminue le corps, prouoque & irrite la faculté expultrice des intestins.

Le nitre par son absterfion, fait que ces eaux ouurent le ventre, nettoient la pituite qui est attachée aux conduits, diminuent les escrouelles, sont profitables aux ma-

ladies des nerfs, & aydent pareillement à la conception. On a jugé par le semblable effet que l'eau du nil participoit du nitre, veu que par l'usage d'icelle, on dit que plusieurs femmes ont eu d'une seule ventrée quatre, cinq, six & sept enfans.

L'alun par sa vertu desiccative & adstringente fait qu'elles arrestent aucunes fois le flux de ventre, le vomissement, guerissent les ulceres de la bouche s'en servans en gargarisme, desleichent & consomment les mucositez de la matrice, la resserrent & fortifient, & la rendent propre à retenir l'enfant jusques au terme ordonné de la nature. Ainsi Seneque fait mention de quelques eaux en Lycie, qui avoient la mesme vertu; Galien dit que les eaux dites *Albule* guerissent les ulceres & arrestent les fluxions, desquelles

Cap. 25. lib. 3.
nat. qua-
stionum. In
Lycia qua-
dam aqua
conceptum
fœmina-
rum custo-
diunt quas
solent pete-
re quibus
parum te-
nax est vul-
va.

eaux on ne peut iuger autre chose
finon qu'elles sont alumineuses.

Nous estimons donc puis que
nous voyons les eaux de Bourbon
produire tous ces effets differens,
qu'elles participent des diuers mi-
neraux que nous auons nommé cy-
dessus.

Il se trouue par ce moyen fort
peu d'eaux minerales, que l'on ne
puisse reconnoistre par les effets
qu'elles produisent, de quel mine-
ral elles participent : ainsi Plin
escriit que les eaux de Ciceron, qui
sont entre Pozzuolo, & le lac dit
Auerne, guerissent le mal des yeux,
d'où l'on iuge qu'elles participent
du cuyure. Les eaux du lac dit
Alphion & celles d'un fleuve dans
la Morée nommé Alphée, sont esti-
mées souphrées, à cause qu'elles
guerissent les taches blanches de

80 *De la Nature des Eaux de Bourbon.*
 la peau. Varron dit qu'à Zama
 en Afrique il y a vne fontaine qui
 rend la voix douce, ce qui a fait
 juger qu'elle tenoit quelque cho-
 se de la sandaraque, laquelle à
 cette propriété de rendre la voix
 nette.



QVE



QUE LES EAVX
de Bourbon ne peuuent auoir vne
qualité rafraichissante & hume-
tante, & que l'on ne s'en doit
seruir dans les maladies prouenan-
tes de chaleur.

CHAPITRE V.

L se peut faire que
plusieurs remedes ac-
quierent vne qualité
differente des simples
medicamens qui les composent;
ainsi nous voyons que Galien avec
la cire, l'huile & le verd de gris, en-
seigne le moyen de faire vn on-
guent propre à engendrer la chair.

F

82 *Des Abus que l'on commet*

quoy qu'il n'y ait aucune de ces choses employées separément, qui puisse produire cét effet. Mais de dire qu'un remede puisse obtenir une vertu toute contraire aux premieres qualitez des simples medicamens qui entrent en sa composition, & que plusieurs choses qui ont un second & troisiéme degré de chaleur, puissent produire par leur mélange, un remede qui de soy ait une qualité fort rafraichissante; c'est ce que nous croyons estre sans exemple, & ce que nous estimons estre du tout imaginaire. Cependant plusieurs assurent aujourd'huy opiniástrément, contre l'experience & la raison, que les eaux de Bourbó l'Archambault ont cette faculté: d'où vient qu'ils les employent pour corriger les intemperies chaudes des entrailles, pour appaiser les

en la boisson des Eaux de Bourbon. 83
coliques bilieuses, & mesme pour
guerir les fièvres intermittentes,
posans pour fondement asseuré
que la nature de ces eaux est telle-
ment amie de la nostre, qu'elle la
garantit & la defend contre tous
les assauts que luy peuuent liurer
ses ennemis, & qu'elle a vne ver-
tu & propriété singuliere, sem-
blable à cette Medecine vniuerselle
& Elixir des Philosophes pour con-
server, entretenir, & fortifier no-
stre chaleur naturelle, & éloigner
par ce moyen toutes les causes qui
produisent quelque desordre au de-
dans de nous. Et que comme vn
bouillon, quoy qu'il soit chaud ac-
tuellement, ne laisse pas de rafraî-
chir estant pris au dedans : pareil-
lement ces eaux, quoy que fort
chaudes à l'attouchement, ne lais-
sent pas d'auoir vne qualité rafraî-

F ij

84 *Des Abus que l'on commet*
chiffante au dedans.

Pour connoistre de la verité de ces maximes, il faut considerer auant toutes choses, quelles sont les vertus & facultez que le souphre, le bitume, le nitre, le sel & l'alun peuuent communiquer aux eaux de Bourbon. Il est certain que ces mineraux estans chauds & secs, ne leur peuuent laisser autre qualité que celle qu'ils possèdent, & par consequent ne leur peuuent faire impression d'autre qualité, que de la chaleur & de la seicheresse.

Hippocrate dans le texte que nous auons allegué cy-dessus semble fauoriser cette opinion. Car apres auoir dit qu'és endroits où se trouuent des eaux naturellement chaudes, il s'y engendre du fer, ou du cuiure, ou de l'argent, ou de l'or, ou du souphre, ou de l'alun, ou du

en la boisson des Eaux de Bourbon. 85
 bitume, ou du nitre : Il adjouste
 que toutes ces choses se produisent
 par la force & la violence de la cha-
 leur. Et plus bas dans le mesme li-
 ure, il dit qu'il n'est pas possible que
 toutes les eaux soient semblables,
 mais que les vnes sont douces, les
 autres salées, les autres alumineu-
 ses, & que les autres decoulent des
 choses chaudes.

πῦρ καὶ
 πῦρ καὶ
 ὁ ἴσος καὶ
 ὁ ἴσος.

Agricola dit que les fucs endur-
 cis (tels que sont les mineraux dont
 participent les eaux de Bourbon)
 donnent aux eaux des vertus signa-
 lées, que tous eschaufent & desei-
 chent, & que ces qualitez sont dau-
 tant plus fortes dedans ces eaux,
 que plus elles sont meslées avec ces
 fucs : c'est pourquoy il dit qu'elles
 sont salutaires & profitables, si l'on
 s'en sert dans les intemperies froi-
 des & humides, & dans les mala-

Lib. 2. de
 nat. eorum
 quæ ef-
 fluunt ex
 terra.

86 *Des Abus que l'on commet*
 dies prouenant de pituite: au con-
 traire qu'elles nuisent aux intempe-
 ries chaudes & seiches, & aux ma-
 ladies causées de bile, qu'estans pré-
 judiciables au temperament chaud,
 elles le sont encor plus à celuy
 qui est chaud & sec: & qu'elles sont
 bonnes & mauuaises au tempera-
 mens froid & sec, bonnes à cause
 de leur chaleur, laquelle corrige
 le froid: mauuaises à cause de leur
 seicheresse, laquelle augmente cel-
 le du temperament.

Cap. 124.
 lib. 5.
 ὁ πυρρὸς ἐν
 ὁ πυρρὸς ἐν
 ὁ πυρρὸς ἐν
 ὁ πυρρὸς ἐν
 ὁ πυρρὸς ἐν
 Tous d'un commun accord at-
 tribuent à ces mineraux vne quali-
 té chaude & seiche. Dioscoride
 dit que le souphre échaufe, resoult,
 & meurit promptement. Galien
 veut qu'il soit d'un temperament
 chaud & d'une substance subtile, &
 la pluspart disent qu'il est chaud &
 sec au troisiéme degré, n'estât autre

en la boisson des Eaux de Bourbon. 87
 chose qu'une certaine graisse de la
 terre chaude & seiche, que la cha-
 leur eleue, laquelle s'amasse & s'en-
 durcit en la mesme façon, que
 dans les cheminées la suie s'amaf-
 se & se produit de la fumée qui
 s'esleue du feu. Baccius croit qu'en
 quelques endroits le souphre se
 produise des eaux de la mer, la-
 quelle ayant en soy une certaine
 graisse & vinctuosité qui ne se mes-
 le pas avec l'eau, elle s'en despoüil-
 le facilement passant & penetrant
 dans les cauernes de la terre, &
 ainsi laisse une matiere d'une per-
 petuelle propagation à la matrice
 du souphre. Cette grande amitié
 qu'il a pour le feu, en sorte qu'il l'at-
 tire à soy fortement, & entretient
 avec luy une vnion fort estroite,
 nous fait iuger que sa nature ap-
 proche fort pres de la sienne, &

Cap. 2. lib.
 4. de Ther-
 mis.

F iiii

88 *Des Abus que l'on commet*

qu'il possède les mesmes qualitez, à sçavoir la chaleur & la seicheresse, si ce n'est au mesme degré, du moins c'est en vn autre qui n'en est pas fort esloigné. Solenander a fait cette remarque de laquelle, à ce qu'il dit, aucun autre que luy ne s'estoit auparauant auisé. C'est que si l'on approche del'oreille vn morceau de souphre, on entend vn bruit comme d'un feu, ou de charbons ardens qui petillent, comme s'il y auoit vn feu caché & inuisible dedans le souphre, lequel bruslast incessamment.

Cap. ii. lib.
r. de calor.
font. med.
causa.

Lib. ii. de
simp. med.
fac. cap. 55.
Plinius lib.
35. cap. 15.
Bituminis
vicina est
natura sul-
phuri.

Galien veut que le bitume soit chaud & sec au second degré. Et de fait, il approche tellement de la nature du souphre, que quelques vns ont creû que ce n'estoit rien qu'une exhalaison d'iceluy, qui estoit meslée parmy les cédres, d'où vient que

en la boisson des Eaux de Bourbon. 89

l'un & l'autre se trouuoient mé-
lez ensemble assez souuent. A-
gricola dit que tout bitume est
gras, & que son temperament re-
tient beaucoup de la nature de l'air
& du feu: c'est pourquoy toutes
les especes de bitume prennent
feu facilement. Le liquide quel'on
appelle ordinairement *Petroleum*,
quelques vns huyle viuante, &
les Babyloniens Naphta, a vne
telle affinité avec le feu, qu'auf-
si-tost qu'il voit la flamme il
passe vers elle & se range de son
costé. Pour cette cause le com-
mun peuple de Saxe s'en sert
dans les lampes, & font des flam-
beaux avec les tiges de bouillon
blanc frottez de cette huile. Plu-
tarque dit qu'il a vne telle alliance
avec le feu, qu'auparauant qu'il
touche la flamme, il embrase l'air

Gratius.
Vulcano
condicta
domus,
quā subter
eunti, sta-
gna sedent
venis, oleo-
que maden-
tia viuo.

Plin. cap.
105. lib. 2.
nat. hist.

In vita Ale-
xand.
ἔτι καὶ τὸ πε-
τρέον ὡς
πυρρὸν ὄντα
καὶ τὸ
πῦρ, πρὶν
φλόγα δὲ
αὐτῷ τῆς

90 Des Abus que l'on commet

πῶς τὸ φῶς
ἔστιν ἡμεῖς
αὐτοὶ τὸν
μακρὸν πολ-
λάκις ἀνέ-
σταντες ἐν.

a Iac. Theo-
dorus Ta-
bernæmon-
tanus in
thesauro a-
quario ger-
manicè cō-
scripto cap.
40. part. 2.
b Comme le

qui est entr'eux deux, de la seule lu-
miere qui est à l'entour. Telle
estant la nature du bitume vn sça-
uant Medecin^a Allemād n'a point
fait de difficulté de dire que les eaux
bitumineuses échaufoient toutes
les entrailles & parties du dedans.
b Le camphre mesme, qui est vne
espece de bitume odorant, que l'on
apporte des Indes que quelques

prouue Agricola (lib. 4. de nat. fossil.) par plusieurs raisons contre
les Arabes, qui soustiennent que c'est vne gomme ou vne larm
d'un grand arbre: Et quoy que Garcias ab horto semble auoir de-
cidé cette question (cap. 9. lib. 1. aromat.) quand il dit auoir veu
deux tables, desquelles sortoit du camphre en forme de sueur,
neantmoins ce qu'il escrit au commencement de ce Chapitre
donne assez à connoistre, qu'il luy estoit encore resté quelque dou-
te sur ce sujet, se plaignant de ce que les marchands Portugais qui
trafiquent en la plus grande partie du moude, ne se soucient d'au-
tre chose que du gain, & ne sont pas curieux de sçauoir ce que les
arbres des païs produisent, regrettant que son grand âge & que
les Gouverneurs de ces provinces ne luy permettent d'y faire vn
voyage: C'est pourquoy Cæsalpinus cap. 33. lib. 1. de metall. estant
dans ce doute, dit que le camphre que l'on appelle de Burne, qui
est vn lieu dans les Indes est vne larme d'un arbre, & que celui
qui vient de la Chine est peut-estre vne espece de bitume artifi-
ciel, qui se peut faire par le moyen de la sublimation.

en la boisson des eaux de Bourbon. 91
 vns ont creû froid au troisième
 degré, a esté depuis reconnu de la
 plus grande partie des Medecins
 chaud & sec au second degré, voyàs
 qu'il produisoit les veilles, & au-
 tres effets que l'on ne pouuoit at-
 tribuer qu'à la chaleur & à la sei-
 cheresse. Et ne sert de rien d'alle-
 guer qu'il esteint la semence, puis-
 que la ruë, qui est fort chaude,
 fait la mesme chose. Je sçay bien
 que Dioscoride dit que tout bitu- Cap. 101. l. 1
 me a la vertu d'empescher les in- διωκουν τὰ
 flammations: ce qui se doit enten- ἐν ὅλῃς ταῖς
 dre, estant appliqué sur les tumeurs, ἀφ' ὧν φλεγμα-
 lesquelles il resout & ramollit, & ται, καλλυν-
 par ce moyen dissipe l'humeur qui κία, διαφο-
 pouuoit exciter vne inflammation ρητικῶ, μα-
 en la partie: c'est pourquoy il ad- λακτικῶ.
 jousté qu'il a la vertu d'agglutiner,
 de resoudre, & de ramollir, & Ga-
 lien au chapitre allegué cy-dessus,

92 Des Abus que l'on commet

dit que l'on s'en sert fort à propos pour rejoindre les playes, & pour toutes autres indispositions qui demandent estre deſeichées avec vne chaleur modérée. Cen'est pas pourtant que de ſoy eſtant pris au dedans, il ne puiſſe faire impreſſion de ſa chaleur, principalement quand il ſe rencontre avec pluſieurs autres choſes qui peuuent accroître & augmenter cette qualité, comme il arriue dans les eaux de Bourbon.

Cap. 20 lib.
4. de ſimpl.
med. ſac.

Touteſorte de ſel à vne qualité chaude & ſeiche. Galien dit que celui qui eſt le plus dur & le plus ſolide tel qu'eſt celui que l'on tire de la terre, eſt moins chaud que pas vn autre. Dioſcoride toutesfois dit que celui là eſt d'une tresgrande vertu, & adjouſte que la nature du ſel en general eſt vtile à

cap. 126. li. 5.
διωκται
ἐχουσιν οἱ
ἀλλες καὶ ὡς
πολύχρηστος
ἐν πλείονι π

en la boisson des Eaux de Bourbon. 93

beaucoup de choses, & qu'elle est
adstringente, absterfiue, purgati-
ue, resolutiue, repercussive, exte-
nuatiue, & escharotique; lesquel-
les qualitez tesmoignent euidem-
ment qu'il est chaud & sec: Et quoy
que par sa vertu desiccatiue & re-
solutiue, il consument l'humidité su-
perfluë qui cause la pourriture,
neantmoins on ne doit s'en seruir
en aucune fièvre pourrie, non seu-
lement à cause qu'il pourroit nuire
par sa chaleur; mais dautant que
par sa seicheresse il desseiche & en-
durcit les entrailles; d'où vient qu'
Hippocrate remarque que tant
s'en faut que les eaux salées las-
chent le ventre, qu'au contraire,
elles le reserrent: de là on peut iu-
ger avec quelle seureté on peut
employer les eaux de Bourbon,
lesquelles ne sont pas destituées de

καὶ σπικτι-
κὴν, καὶ
ἀποκαταρ-
τικὴν & δια-
σπικτικὴν ἐν
τῇ κατασπα-
στικῇ καὶ
ἰσχυρῇ καὶ
ἰσχυρῇ καὶ
κλῶ.

Lib. de aëre
loc. & aq.
ἐν αἰσθητικῇ
ἐστὶν ἀσθεν-
τικὴ διασπικ-
τικὴν, ὥστε καὶ
κατασπικτικὴν
ἐστὶν αὐτῇ
ἐν φερεται
μᾶλλον ἢ
πικτικῇ.

94 *Des Abus que l'on commet*
 sel, dans les fièvres pourries & intermittentes, & dans les intempéries chaudes & seiches des entrailles.

Cap. 10. lib.
 11.

La nature du nitre, dit Plin, n'est pas beaucoup différente du sel: dans l'usage de la Medecine, il échauffe, il amaigrit, il est mordicant, il endurecit, il desseiche, il vlcere, il ne produit & ne nourrit rien, comme les salines qui produisent plusieurs herbes, & la mer qui nourrit tant d'animaux. Sa plus grande acrimonie ne paroît pas seulement en cecy, mais plustost en ce que les lieux où se produit le nitre, vsent & consomment incontinent toute sorte de chaussure. Sa chaleur paroît encor en ce qu'il est amer, laquelle saueur Galien dit estre la plus chaude apres celle qui est acre. C'est pourquoy il n'est

Cap. 17. lib.
 4. de simp.
 medie. fac.

L'alun est vne certaine saleure & sueur de la terre, laquelle approche de plus pres de la nature du vitriol, que le nitre ne fait du sel, ce qui se remarque en ce que l'on peut tirer l'alun du vitriol: toutesfois ils sont differens en ce que le vitriol est plus terrestre que l'alun, la vertu

96 *Des Abus que l'on commet**sur l'Alca.*

adstringente qu'il a luy a donné son nom chez les Grecs : Il est sec au troisiéme degré, & chaud modiquement, celuy qui est liquide a beaucoup plus de vertu, & Matthiole dit qu'il n'a rien trouué au goust de plus adstringent. Il est appelé liquide, non pas qu'il soit fluide & coulant comme de l'eau, mais à cause qu'il a vne consistance molle, en sorte que l'on en pourroit former des pilules: cette sorte d'alun se peut plus facilement dissoudre & mesler dans les eaux que pas vn autre. C'est pourquoy estant clair & de couleur de lait, il rend les eaux blancheastres, telle que sont celles du Tibre. Pline dit qu'il a la vertu de reserrer, d'endurcir, & de ronger. Dioscoride dit que d'iceluy exhale quelque chose qui tient de la nature du feu: ce que

Lib. 35.
nat. hist.
cap. 15. vis
liquidi alu-
minis ad-
stringere,
indurare, ro-
dere.

en la boisson des Eaux de Bourbon. 97
 que Agricola n'attribuë pas seule-
 ment à l'alun liquide, mais aussi à
 celuy que l'on appelle scissile, le-
 quel sent le feu de la mesme façon
 que les cailloux à fuzil, lors qu'on
 les frotte l'un contre l'autre: au con-
 traire de l'alun artificiel, lequel ne
 sent que peu ou rien. Toutesfois
 Baccius explique autrement les pa-
 roles de Dioscoride, & dit qu'elles
 ne se doiuent pas entendre comme
 si l'alun auoit quelque odeur de
 feu: mais plustost comme s'il auoit
 quelque chaleur, qui fust reserrée
 & contenuë au dedans de soy: ce
 qui fait que les eaux alumineuses
 se changent en pierre & se pe-
 trefient, estant le propre de la
 chaleur d'endurcir le limon qui
 est dans les eaux, & apporte l'exem-
 ple des eaux du Tybre, lesquelles
 estans alumineuses ont vne tiedeur

cap. 123. li. 5.

πυρρὸν

καὶ πυρρὸν

quod vertit

Plinius loco

citato cum

quodam

igniculo

caloris.

G

98 *Des Abus que l'on commet*

semblable à celle du lait, & dans lesquelles se produisent plusieurs petites pierres blanches semblables à des dragées, lesquelles pour cette raison on appelle dans le païs *i con-fetti di tiuoli* : d'où vient que Dioscoride au mesme Chapitre, attribué à l'alun la vertu d'échauffer de reserrer, de nettoier, & de consumer les taches des yeux.

Beueronius libello
de calculo.

Lib. 1. de
Metall. c. 21.

Cesalpinus dit auoir veû de vray alun scissile pres des lieux remplis de feu & de souphre, comme s'il fût prouenu de la cendre du souphre bruslé : c'est pourquoy nous croyons que ces mineraux ne peuvent communiquer aux eaux de Bourbon, qu'un degré assez remarquable de chaleur & de seicheresse. Ce n'est pas qu'un ou deux d'iceux, meslez en petite quantité avec beaucoup d'eau, ne puisse rendre la

en la boisson des Eaux de Bourbon. 99
qualité froide de l'eau plus puif-
fante: comme nous voyons en plu-
sieurs eaux qui participent du vi-
triol, du nitre & de l'alun: & dans
plusieurs liqueurs où nous adjou-
tons quelque peu de crystal mine-
ral, ou quelques gouttes d'aigret
de souphre, & d'esprit de vitriol,
pour conduire la substance de l'eau
assez espaisse (laquelle mouille plu-
tost qu'elle n'humecte) & la faire
penetrer dans les moindres parties
de nostre corps: Mais lors que plu-
sieurs choses qui ont vne qualité
chaude contribuent à l'eau tout ce
qu'elle ont de chaleur & de seiche-
resse, comme il arriue és eaux de
Bourbon, où les vapeurs & es-
prits du souphre du bitume, &
du nitre enflamment abondent, &
où le sel, & l'alun viennent au se-
cours, & leurs donnent de nou-

G ij

100 *Des Abus que l'on commet*
nelles forces; alors il faut necessairement que le moindre cede au plus grand, & que l'eau quitte cette puissance interne & naturelle de rafraischir & d'humecter, & se reueste d'une qualité toute contraire, qui est chaude & seiche. Nous pourrions produire plusieurs exemples pour faire voir cette verité : Car si l'on auoit fait cuire dans vn boüillon plusieurs herbes chaudes, & que l'on y eust adjousté vne poignée de poiure, de cloux de girofle & de sel, alors on ne pourroit pas dire qu'il auroit vne vertu rafraichissante : au contraire, il ne pouroit qu'eschauffer extrêmement, principalement si le foye & les autres parties naturelles auoient quelques indispositions inflammatoires, & la chaleur

en la boisson des Eaux de Bourbon. ior
 actuelle ne seruiroit qu'à augmen-
 ter & faire agir plus promptement
 & plus facilement la qualité chau-
 de qu'il auroit empruntée de ces
 assaisonnemens : ainsi la chaleur
 actuelle des eaux de Bourbon,
 ne sert qu'à espandre davantage,
 & faire penetrer plus auant dans la
 substance des entrailles, cette vertu
 d'eschauffer & de desseicher, quel-
 les ont tirées de ces mineraux. Les
 cōmencemens de ces effets se resen-
 tent dans le temps mesme que l'on
 boit ces eaux, lesquelles ne sont
 pas si tost dans l'estomach, que
 les esprits & vapeurs chaudes des
 mineraux enflammez montent à
 la teste, enuoient vne chaleur dans
 tous les membres, & prouoquent
 vne sueur sur le visage.

Galien reconnoissant la quali-
 té chaude de ces eaux, dit que leur

Galenus lib.
 6. de san. tu.
 3

G iij

102 *Dès Abus que l'on commet*

ὅτι πρὸς τὴν ὕλην
 αὐτοφύων
 θερμότητος δὲ
 τῶν χυμῶν
 ὅσα μὲν γὰρ
 αὐτῶν θεώ-
 ρητέα ἐστὶν καὶ
 ἀσφαλτώδη,
 τῶν θερμῶν
 νεύων, ἐν αὐτοῖς
 ταῖς ταῖς
 φύσιν θερ-
 μῶν καὶ α-
 λῶν. ὅσα δὲ
 εὐπυκνωτά
 τῶν στεγνῶν.
 a Galenus 1.
 de fac. sim-
 pl. med. c. 4.
 φαίνεται ὅτι
 πρὸς τὴν ὕλην
 ψυχρῶν. ὅ-
 μων ὅτι αλ-
 λων γὰρ ὕδα-
 τος ὅτι αὐ-
 τοφύων, ὅσα
 δὲ θεώδη τε καὶ ἀσφαλτώδη καὶ νιτρώδη ταῖς ποιότησιν ὄντιν ἢ αὐτῶν
 αἰωσμοί. ὅθεν τὸν αὐτῶν ὅταν ὀγκιότητι θερμότητος ἢ ψυχρότητος
 χυμῶν περιφέρηται, ψυχρὸν φαίνεται.
 b Cap. 6. eiusd. lib. πλῆμια πάντα ταῖς θερμῶν τῶν σπέρματος
 ὕλην εἰσπύουσι ὑπάρχει.

usage est fort nuisible à ceux qui
 ont la teste d'un temperament
 chaud, & que les eaux souphrées &
 bitumineuses sont en ce cas fort
 dangereuses, à cause qu'elles eschau-
 fent, & que les alumineuses y sont
 aussi contraires, à cause qu'elles re-
 ferrent les pores de la peau :^a Et ail-
 leurs il dit que l'eau commune que
 l'on boit semble froide : mais qu'il
 n'en est pas de mesme des eaux qui
 retiennent les qualitez du souphre,
 du bitume, & du nitre. ^b Dans le
 mesme liure, il dit que toutes les
 eaux qui tiennent du nitre, du vi-
 triol, du mysi, & de la chalcite, &
 toutes celles qui ont le goust des
 medicamens chauds, sont ennemies

en la boisson des Eaux de Bourbon. 103

des constitutions chaudes de nos corps. ^c Paul Aeginete dit que toutes les eaux naturellement chaudes, sont d'une qualité chaude & seiche, & qu'elles sont propres aux personnes froides & humides; Il adjouste que les eaux souphrées ramollissent les nerfs, & les eschauffent, appaisent les douleurs, debilitent & bouleverfent l'estomach; que les bitumineuses remplissent la teste, blessent les organes des sens, eschauffent continuellement, & ramollissent à succeffion de temps. ^d Aëce est de la mesme opiniõ, Disant que tous les bains naturels qui sõt bitumineux, souphrez, ou composez de tous ces minéraux, outre ce qu'ils defechent, ils eschauffent aussi vigoureuse-

Cap. 52.
lib. 1.
πάντων μὲν
ἐν ᾗ αὐτὰ
φυῶν ὁ δὲ
ποτὴν δυνά-
μιν ὅτι ξη-
ραίνουσι καὶ
θερμαίνουσι
ὅτι παρὰ καὶ
μαλίστα ἀρ-
μόζει τῆς
καθύστερος
ψυχρῆς τοῦ
θειώδους ὅ
δύρων μα-
λακτικὰ καὶ
θερμαίνου-
καὶ πόρων
παρηγορη-
τικὰ. ὁ μαχί-
νῃ ὁκθελῶν,
καὶ ἀσπεί-
ρει. τὸ δὲ
ἀσφαλτῶδες
καὶ φασφῶ-
σιν πολλοῖς
καὶ τοῖς ἀσπεί-
ρηται κακοῖς.

θερμαίνει ὅ ἐμμένους καὶ μαλακοῖσι συνήχρω. d Tetrabibl. 1. ferm. 3 cap. 167. ἥντιν ἔντων, δὲ πάντων δυνάμιν ὅτι ξηραίνουσι. ἔντα δὲ αὐ-

44 ^α ἀποκαλύψει, καὶ πάλιν ἐπιτερεῖ πῶς αὐτοῖς τῷ πύγῳ ὁ δαίμων
 f cap. ii. li. de therm. aq. atque metall.

en la boisson des Eaux de Bourbon. 105
comme sont celles de la Fontai-
ne dite Brandula.

Henry second Duc de Lorraine
estant incommodé d'une douleur
& debilité d'estomach si grande,
que les remedes les plus exquis ne
luy pûrent apporter aucun soulage-
ment, par le conseil & aduis de ses
Medecins, beut des eaux de Plom-
bieres, qui sont souphrées, bitu-
mineuses, nitreuses, salées, & alu-
mineuses, dont il se trouua fort
bien. Forestus dit que l'eau des
fontaines chaudes beuë quelques
iours de suite, produit des vlceres
& fait rendre du sang dans les vri-
nes.

Berthemi
chapitre 7.
des eaux
chaudes &
bains de
Plombieres.

In scholiis
obseruat. 37.
lib. 24. aqua
ex fontibus
calidis si bi-
bitur vlcera
parat, ac
cruentam
urinam.

Ainsi nous voyons que le sen-
timent de ceux qui croient que les
eaux de Bourbon sont rafraichis-
santes, est fort esloigné de ce que les
plus excellens auteurs de la Me-

106 *Des Abus que l'on commet*
decine, tant anciens que modernes, ont remarqué, & nous ont laissé par escrit.

On nous dira que si les eaux de Bourbon auoient vne qualité chaude & seiche, que leur vsage produiroit en nous quelques marques sensibles de chaleur, comme la soif, laquelle neantmoins arrive fort rarement à ceux qui boient de ces eaux : Mais si le vin qui est chaud & sec, ne laisse pas de desalterer & de rafraichir pour vn temps, apres lequel on ressent des effets tres-remarquables de la chaleur ; pourquoy trouuerons-nous estrange, que ceux qui boient de ces eaux ne se sentent pas alterez, & ne se trouuent pour l'heure aucunement eschaufez, quoy que quelque temps apres lors que ces eaux ont fait vne plus forte im-

en la boisson des Eaux de Bourbon. 107

pression de leur qualité dans les entrailles, ils ressentent des effets de cette chaleur? Ainsi Matthifius Medecin de Charles-Quint, remarque que les eaux de la fontaine de Spa, quoy quelles semblent rafraichissantes à cause du fer dont elles participent, & des effets qu'elles produisent dans le commencement que l'on en boit : neantmoins qu'avec le temps elles échauffent & deseichent à cause du souphre & du vitriol qui entrent en leur composition.

In schedula
Matthifij
apud Fore-
stumobseru.
45. lib. 18.

Ie sçay bien que le dire ordinaire de ceux qui tiennent le party contraire, est que ces eaux encor que de soy, & de leur nature elles échauffent ; neantmoins peuuent rafraichir par accident, en purgeant & chassant hors du corps les humeurs échauffées, qui produi-

108 *Des Abus que l'on commet*
soient en nous des indispositions
de semblable nature, & que ren-
dans les passages libres elles corri-
gent l'intemperie que les obstru-
ctions entretiennent: ainsi la rheu-
barbe, quoy qu'elle soit chaude
& seiche de sa nature est dite ra-
fraichir, en purgeant la bile &
ostant la cause de la chaleur. Mais
ie ne doute point que ceux qui au-
ront remarqué soigneusement les
proprietez de ces eaux, n'ayent re-
connu qu'elles ne produisent point
ces effets, que quand elles rencon-
trent des corps libres & ouverts:
ou qui ont des obstructions cau-
sées de pituite & de quelque autre
humeur froide: car alors ces eaux
fondent les humeurs grossieres, les
entraînent avec elles, & par ce
moyen lauent, nettoient & ap-
portent quelque rafraichissement

en laboiffon des Eaux de Bourbon. 109
aux malades: ce que j'ay remarqué
arriuer plus fouuent aux femmes,
qu'aux hommes, & aux vieilles
personnes qu'aux jeunes gens, à
caufe que les femmes & les vieilles
personnes font plus grand amas de
cruditez & d'humeurs froides que
les autres. Au contraire, quand ces
eaux rencontrent des entrailles é-
chauffées, des obstructions opi-
niastres caufées de quelque bile ou
humeur melancolique bruslez.
Alors elles ne passent pas libre-
ment, & par ce moyen échauffent
d'auantage, & augmentans l'in-
temperie, elles defechent, é-
paiffiffent les humeurs, & ren-
dent les obstructions plus diffi-
ciles & fascheuses, eftant vne cho-
se ordinaire, que l'intemperie &
quel'obstruction s'entr'aydent, &
fe preftent la main l'vne à l'autre.

110 *Des Abus que l'on commet*
J'ay veû plusieurs malades à Bourbon qui tous se plaignoient de ne pas rendre facilement leurs eaux, quoy qu'ils y eussent apporté toute la préparation requise, & ainsi se sentoient extrêmement échauffer. Elles ont souuent causé la fièvre, à plusieurs personnes quoy qu'ils eussent employez toutes les précautions nécessaires. C'est donc vne folie de dire qu'elles rafraichissent en purgeant l'humeur qui est cause de la chaleur : puisqu'à parler proprement, ces eaux sont plustot abstersiues que purgatiues, & qu'elles ne tirent & ne purgent pas les humeurs par vne propriété de substance, comme la rheubarbe feroit la bile, mais qu'elles emportent avec elles les humeurs seulement, qu'elles rencontrent en leur passage. Pour preuve de cela,

en la boisson des eaux de Bourbon. 111
c'est que ces eaux ne font rien si
elles ne sont prises en quantité: ce
qui donne à connoistre que c'est
plustost la quantité d'eau qui lave
& entraine avec elle, comme vn
torrent les impuretez qu'elle trou-
ue en son chemin, que la vertu pur-
gatiue qui y est contenuë, desquel-
les deux ou trois verrées deuroient
aussi bien purger, qu'autant de pry-
sane purgatiue, si elles auoient la fa-
culté de purger: ce que l'on ne re-
marque pas en la boisson de ces
eaux: au contraire, la pluspart de
ceux qui en ont beû diront, que
pendant l'vsage d'icelles il faut estre
continuellement dans les remedes,
& que pour les rendre il faut em-
ployer à tous momens des medi-
camens purgatifs, & solliciter la
nature à s'en descharger: de quoy il
ne faut pas s'estonner, puis qu'il est

112 *Des Abus que l'on commet*
certain que toutes les eaux chaudes
emportent & entraînent avec elles
quelque substance des pierres qu'el-
les rencontrent en passant, laquelle
elles ont detrempee & ramollie, &
ainsi ont quelque chose de terrestre
& de pesant. Nous auons remar-
qué que plusieurs s'en sont seruis
imprudemment, dans l'hydropisie
que nous appellons ascites: car au
lieu de vuidier les eaux contenuës
dans la capacité du bas ventre par
les selles ou par les vrines, & resta-
blir le ton & la vigueur aux parties
qui seruent à la generation du sang,
ils n'ont fait que surcharger la na-
ture de la quantité importune de
ces eaux, & dissiper ce qui restoit
de force & de vertu aux parties na-
turelles.

Bien souuent elles n'ont pas reüs-
si dauantage dans les coliques bi-
lieuses,

en la boisson des Eaux de Bourbon. 113
lieufes, où la bile ne trouuant pas
les passages libres, par lesquels elle
se descharge ordinairement, re-
gorge, & se respand sur les mem-
branes qui enueloppent le bas ven-
tre, & excite vne douleur sem-
blable à celle qui se fait dans l'in-
testin que l'on appelle colon. Car
il n'y a point de doute que cette
maladie demande des remèdes ra-
fraichissans, humectans, ramollis-
sans, & adoucissans, & ainsi ne
peut receuoir aucun soulagement
de l'usage de ces eaux, comme nous
auons veu en plusieurs personnes,
& particulièrement en vn capucin
qui estoit à Bourbon, lequel resen-
toit de tant plus fortes douleurs &
incommoditez, que plus il conti-
nuoit & s'opiniaitroit à boire de
ces eaux: ce que voyant ie luy con-
seillay de les quitter absolument &

H

114 *Des Abus que l'on commet*
d'aller boire des eaux de Pougues
quelque temps, ce qu'il se reso-
lut de faire ; quoy que plusieurs
Medecins qui estoient à Bourbon,
s'efforçassent de luy persuader le
contraire, disans qu'il alloit se
perdre entierement, ne confide-
rans pas que la principale indica-
tion en la cure des maladies, se doit
prendre & tirer des choses qui ay-
dent, & qui nuisent. Estant donc
venu à Pougues, ou j'estois pour
lors, il beut environ quinze jours
de ces eaux, & en receut vn tel sou-
lagement, qu'en peu de iours il fût
entierement guéry.

Il n'y a pas plus de raison de
faire boire ces eaux dans les fièvres
intermittentes ; puisque pour la
moindre occasion de chaleur, ces
fièvres deuiennent bien souuent
continuës: & quoy que Galien em-

en la boisson des Eaux de Bourbon. 115
plove plusieurs remedes chauds en
la cure de ces fièvres, comme le pou-
liot & l'origan, dans la fièvre tierce,
que nous approuvons l'usage du
vin blanc & de la sauge dans la fié-
vre quarte, & que nous em-
ployons bien souvent la petite
centaurée, qui est chaude, en l'v-
ne & en l'autre, neantmoins nous
ne croyons pas qu'il en soit de mes-
me de ces eaux, lesquelles ayans
plusieurs parties brullées, & estans
extrêmement vaporeuses, échau-
fent & deseichent puissamment,
& sont entierement contraires à
toutes sortes de fièvres, desquel-
les il n'y en a aucune qui ne demā-
de des remedes humectās, comme
presque toutes requierent des re-
medes rafraichissans. Que si l'on se
fert quelquefois de quelques reme-
des chauds dans la fièvre quarte &

H ij

116 *Des Abus que l'on commet*
quotidiène, à l'égard de l'humeur
froide & espaisse qui en est la cause,
ce n'est pas en la dose & en la quan-
tité que l'on prend les eaux de
Bourbon, & ces remedes d'ail-
leurs n'ont qu'une modérée cha-
leur, laquelle ne pénétre, & ne
s'infine pas si profondement
dans les parties solides de nostre
corps, que les eaux de Bourbon.
Mais pose le cas que ces eaux puis-
sent rafraichir par accident com-
me l'on pretend, ie dis que l'on ne
s'en doit pas servir à cette inten-
tion: dautant que toutes les cures
qui se font par accident, ne sont
iamais certaines & asseurées: c'est
pourquoy on ne verse pas aujour-
d'huy de l'eau froide sur la teste
pour guerir cette sorte de conuul-
sion que les Grecs appellent tetane,
quoy qu'Hippocrate l'ait recom-

/ ph. 11. sect.
5.

en la boisson des Eaux de Bourbon. 117
 mandée, à cause du danger qu'il y a
 de se servir de ces remedes, & des di-
 verses conditions qui y sont appo-
 sées : ainsi dans la pleuresie l'vsa-
 ge des diaphoretiques & sudorifi-
 ques est suspect, à cause que la cha-
 leur de ces remedes pourroit
 augmenter la fièvre, & attirer par
 ce moyen vne nouvelle fluxion
 sur la partie affligée, & cette façon
 de guerir est tout a fait empirique.
 C'est donc en ce rang quel'on doit
 mettre la methode extrauagante
 que quelques-vns ont voulu intro-
 duire depuis peu de temps, de gué-
 rir les intemperies chaudes aussi
 bien que les froides, par la boisson
 des eaux de Bourbon. Vn sçauant
 Medecin dit que ceux-là sont di-
 gnes de la ferule, lesquels au con-
 traire de ce que montre l'indica-
 tion qui se tire de la cause du mal,

Io. Bauhi-
 nus in hi-
 storiâ, fon-
 tis balnei-
 Bollenfis.
 ferula digni
 sunt qui
 causarum

H iij

118 *Des Abus que l'on commet*

indications
aliter sua-
dente) ca-
lidis simul
ac frigidis,
eundem tō-
tem sine di-
scrimine v-
sui fore cō-
tendunt.

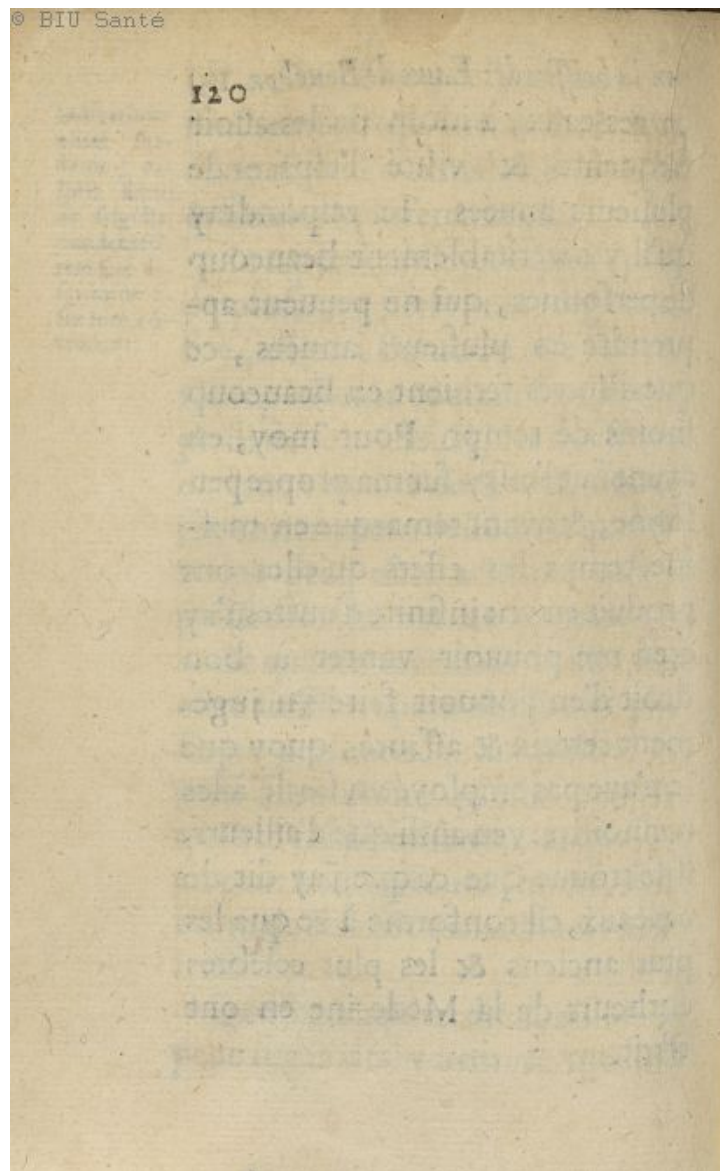
soustiennent qu'une mesme fon-
taine est vtile aux maladies chaudes
& froides indifferemment.

Je rapporteray icy, ce que j'appris
de plusieurs personnes dignes de
foy, estant à Bourbon, qu'une cer-
taine personne voulant fortifier les
pieds de son cheual, les fit estuuer
de l'eau venante des puits, dont il
fut entierement dessolé; lequel ef-
fet ne peut estre attribué qu'à la
puissante chaleur de ces eaux.

Ce que nous venons de dire doit
estre suffisant pour desabuser plu-
sieurs personnes, ausquelles on
veut faire croire qu'elles ont une
qualité rafraichissante, & que l'on
en peut vser en toute seureté, dans
les maladies prouenant de cha-
leur.

Que si quelqu'un dit que l'on ne
peut iuger des vertus & qualitez

en la boisson des Eaux de Bourbon. ii.
de ces eaux, à moins de les auoir
frequenté & visité l'espace de
plusieurs années. Je respondray
qu'il y a veritablement beaucoup
de personnes, qui ne peuuent ap-
prendre en plusieurs années, ce
que d'autres feroient en beaucoup
moins de temps. Pour moy, en
ayant fait l'essay sur ma propre per-
sonne, & ayant remarqué en mes-
me temps les effets qu'elles ont
produit en vne infinité d'autres, j'ay
creû me pouuoir vanter à bon
droit d'en pouuoir faire vn juge-
ment certain & assuré; quoy que
ie n'aye pas employé vn siecle à les
connoistre: veu aussi que d'ailleurs,
il se trouue que ce que j'ay dit de
ces eaux, est conforme à ce que les
plus anciens & les plus celebres
autheurs de la Medecine en ont
escriit.





CE QV'IL FAVT FAIRE,
*pour r'emporter quelque soulage-
ment de l'vsage de ces Eaux.*

CHAPITRE VI.



PRES auoir declaré
en general, quel'vsage
des eaux de Bourbon
est vtile & salutaire
dans les maladies produites de
quelque cause froide & humide, ou
de la diminution de la chaleur na-
relle, comme sont ordinairement
l'apoplexie, l'epilepsie, la paralyfie,
les conuulsions, les gouttes, & dou-
leurs en diuerses parties du corps,
l'asthme, les coliques venteuses, les
debilitez & tremblemens de mem-
bres, & autres maladies sembla-

122 *Ce qu'il faut observer*
bles, desquelles la cause sera recon-
nuë par quelque habile Medecin;
il semble qu'il seroit à desirer pour
les malades, d'auoir deuant les yeux
quelque instruction, & quelque
methode facile pour se seruir heu-
reusement de ces eaux, & pour en
remporter le fruit & la satisfaction
qu'ils souhaitent. C'est pourquoy
j'ay creû qu'il falloit adjoûter ce
Chapitre pour la fin, lequel peût
informer les malades des choses
qu'ils ont à obseruer, non seu-
lement pendant l'usage de ces eaux,
mais aussi deuant & apres l'usage
d'icelles. Ce n'est pas que ie pré-
tende deduire par le menu toutes
les choses qui sont à obseruer à cha-
cun en particulier, résoudre toutes
les difficultez qui se peuvent ren-
contrer, & subuenir à tous les acci-
dens qui suruiennent aux malades

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 123
 pendant l'usage desdites eaux : car
 en ce cas il sera besoin de consulter
 les Medecins qui seront sur les
 lieux : seulement ay - je dessein de
 mettre en auant les regles & maxi-
 mes generales que l'on y doit re-
 nir, & de les proposer selon l'ordre
 que chacun les doit mettre en exe-
 cution.

Ceux qui veulent aller à ces eaux
 ne doiuent pas attendre qu'ils
 soient entierement abbatus, pour
 supporter la fatigue du voyage, &
 le travail des remedes, ou que la
 maladie soit trop inveterée pour la
 deraciner entierement, estant tres-
 difficile de corriger l'intemperie
 qui est passée en nature. Il y a des
 Medecins qui apres auoir lassé &
 accablé les malades de remedes,
 voyans que les choses ne reussissent
 pas à leur gré, & ne sçachans plus

Fallop. cap.
 11. libr. de
 therm.
 Sunt medici
 qui post-
 quam valde
 defatiga-

124 *Ce qu'il faut observer*

funt ægros, & aliquādo præter rationem & institutum viderint res non succedere, statim nulla habita consideratione, relegant ad aquas thermales tantumquam ad facram anchoram.

que faire les enuoyent à ces eaux comme au dernier remede, sans considerer s'ils sont capables de le recevoir. Les enfans & les vieilles personnes s'en doiuent abstenir, comme d'une chose qui leur est nuisible & dommageable: aux vns à cause qu'elles les desseichent trop, & les empeschent de croistre: aux autres à cause du peu de forces qu'ils ont pour supporter ce remede.

Le temps propre pour s'en servir est entre les deux solstices: au printemps dās le mois d'Auril & de May, en automne au mois de Septembre & d'Octobre. On ne les doit prendre que l'on n'aye préparé le corps soigneusement, & rendu les passages libres & ouuerts, pour les rendre plus facilement, & faire en sorte qu'elles séjournent dans le corps le moins qu'il s'en

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 125
possible : autrement elles se corrompent facilement, elles excitent la fièvre, & leur vertu demeure ensevelie dans les ordures & immondices qui restent au dedans : sur tout ceux qui veulent se servir du bain y doiuent bien prendre garde, estant necessaire dans la pratique de la Medecine d'employer les remedes generaux, auant que de venir aux remedes particuliers.

Après donc estre arriué au lieu, il se faudra reposer deux ou trois iours, pendant lesquels on pourra prendre quelque lauement; puis il faudra se faire saigner, & se purger vne ou deux fois, selon que l'on verra estre necessaire. Cela estant fait, il ne faudra pas commencer à boire de ceseaux, que l'on ne continue & paracheue: autrement il y auroit du danger que les hu-

126 *Ce qu'il faut observer*

meurs n'estans qu'esbranlées & esmeuës ne fussent cause de quelque desordre. Si le malade est assez fort il s'acheminera aux puits apres le lever du Soleil, ayant lestomach vuide & deschargé du souper du soir précédent, & ainsi prendra de l'eau venante des puits, non pas tout d'un coup; mais à son aise & à plusieurs reprises, en se promenant doucement; pourueu qu'en l'espace d'une heure, ou d'une heure & demie, il prenne toute la quantité d'eau qu'il auoit à prendre. Que si le malade est si foible qu'il ne puisse marcher, il se fera porter dans une chaire proche des puits pour boire, où bien il s'en fera apporter dans son lit.

Le malade qui aura des forces, en prendra (par exéple) le premier iour six verres, le second sept, le troisié-

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 127
 me huiet, le quatrième neuf, le cin-
 quième dix, le sixième douze, le se-
 ptième quatorze, le huitième seize,
 & pourra venir iusques à dix-huit &
 vingt, s'il a assez de forces : puis les
 iours suiuaus il diminuera peu à peu
 du nombre, comme il l'auoit aug-
 menté pendant l'espace de quinze
 ou vingt iours, selon que la mala-
 die & les forces du malade le per-
 mettront : Que s'il est foible il ne
 passera pas douze verres, & en pren-
 dra moins dans le commencement.
 Quelques-vns en ce cas sont d'ad-
 uis que le malade en prenne deux
 iours de suite, & que le troisième
 il se repose, & qu'on luy donne ce
 iour-là vn lauement de l'eau venan-
 te des puits, lequel fait bien souuent
 plus d'effet que la mesme eau prise
 en breuuage. Plin reprend l'abus
 de quelques-vns, qui pour faire les

Cap. 6. lib.
 31. similis
 error que

quidā plu-
rimo potu
gloriantur.
Vidiq; iam
rurgidos bi-
bendo, in-
tantū vt an-
nuli intege-
rentur cu-
te, cum red-
di non pos-
set hausta
multitudo
aqua.

vaillans beuuoient si grande quan-
tité de ces-eaux que le corps en de-
uenoit tout enflé, & les anneaux
qu'ils portoient aux doigts demeu-
roient cachez & couuerts de la
peau. Si l'eau ne passoit pas dans les
premiers iours, il faudroit prédre le
soir auant souper vn lauement, & se
purger le lendemain, puis recom-
mencer à boire les iours suiuaus.
Quelques-vns font prendre des la-
uemens de l'eau des puits, comme
nous auons dit, lesquels sont pro-
pres, non seulement pour appaiser
les douleurs de ventre ; mais aussi
pour faire reuulsion des parties su-
perieures : les autres font prendre
des eaux aux malades deux ou trois
heures apres la medecine, ou bien
ils mellent dans le premier verre
quelque poudre purgatiue, com-
me de senné, ou dissoluent quel-
que

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 129
que tablette de diacarthami, de la
manne, du syrop de roses passées, &
autres choses semblables, puis font
boire par dessus ; ce qui peut auoir
lieu lors que les malades ont des
forces, & que l'on veut faire rendre
les eaux par les selles. Que si on les
veut faire passer par les vrines, on
peut mesler dans les premiers ver-
res quelque peu de crystal mineral.
Il arriue quelquefois, que les mala-
des ne rendent leurs eaux que la
nuict, ce qui ne leur en doit pas in-
terrompre l'usage : Quelques vns
vomissent dans les premiers iours
qu'ils prennent ces eaux, ce qui ne
les doit pas obliger de discontinuer :
au contraire, l'on a remarqué bien
souuēt que ce sont ceux auxquels el-
les profitēt. Mais si au bout de trois
iours le malade ne les rendoit pas
en aucune façon, alors il seroit con-

130 Ce qu'il faut observer
traint de les quitter absolument : ce
qui arrive quand les conduits sont
naturellement si estroits qu'ils ne
peuvent donner libre passage à ces
eaux, lesquelles estans arrestées im-
priment vne mauuaise qualité aux
entrailles, & causent de grandes in-

commoditez. Fallope dit quen
ayant beu trois fois il n'en rendit
aucune chose, ny par les selles, ny
par les vrines: mais qu'après deux
ou trois iours elles sortirent par les
sueurs en telle abondance, que l'on
eust peu recueillir l'eau avec vne es-
cuelle. Pour corriger la crudité de
l'eau & dissiper les vents, on vse or-
dinairement de l'anis. Andernacus
ordonne ces tablettes. *R. cinnam. na-
sturt. calam. aromat. vulgar. an. drachm.
vn. sem. anis. fœnicul. an. scrup. vn. exci-
pientur saccharo in aq. arthem. solutio.*
Pour ayder la sortie de ces eaux on

Cap. ii. lib.
de Ther. aq.
atq. metal. si
venar essent
angustissi-
ma, aqua
non per-
transiret, &
sic valde o-
besser; quod
ego in me
ipso sum ex-
pertus: ter
enim bibi
Aquarianas
aquas, &
nihil vnquā
ipsarum per
lotium aut
per seces-
sum excre-
ui: sed post
duos aut
tres dies tā
copiosā per
sudorem

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 131
 se promene à l'ombre, & on ne
 prend rien qu'elles ne soient ren-
 duës: ce que l'on recônoist lors que
 les vrines cômencent à changer
 de couleur. Que si les eaux estoient
 trop long-temps à passer, & que
 trois ou quatre heures apres les
 auoir prises, le malade n'en eust ren-
 du encore que la moitié, il ne laisse-
 ra pas pour cela de disner: car il ar-
 riue souuent qu'on ne rend le reste
 que le soir, ou pendant la nuit. Il
 mangera plus hardiment & dauan-
 tage à disner qu'à souper. Les vian-
 des seront choisies les plus conue-
 nables à la maladie, l'usage du pois-
 son, des fruiçts, legumes, & laiçta-
 ges doit estre tout à fait interdit,
 pendant que l'on prend ces eaux. Il
 faudra éuiter le sommeil du iour
 tant qu'il se pourra, lequel est tant
 plus nuisible & dâgereux, que plus

exierunt vt
 scutella fe-
 re potuis-
 sent colligi.

I ij

132 *Ce qu'il faut observer*

il est pressant : car il arreste toute forte d'évacuations, & estant produit par les vapeurs grossieres des minéraux, remplit la teste & l'appesantit, l'échaufe, & faisant fondre les humeurs, prouoque des fluxions sur le reste du corps : c'est pourquoy au lieu de dormir on doit chercher des diuertissemens agréables, & prendre des exercices modérez. Le souper sera leger & se prendra de bonne heure : car par ce moyen l'estomach sera le lendemain moins chargé, & plus libre pour prendre des eaux. Cependant il faut remarquer que le mélange de ces eaux avec le vin ou avec les viandes pour les cuire, est nuisible ; dautant que cette eau est retenue dans le corps avec les alimens, laquelle par ce moyen ayde à les corrompre.

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 133

Après que le malade aura acheué de boire, il doit estre soigneux de se purger, pour vuidier ce qui en pourroit estre resté au dedans, & tenir quelque temps apres vn regime de viure semblable, ou approchant de celuy qu'il obseruoit pendant l'usage d'icelles. Que si quelque lassitude ou enflure de jambes, & vers l'estomach estoient restées, il faudroit reïterer la purgation avec le senné, l'agarie, la manne, & le syrop de roses passes, ou de fleurs de pescher: en temps frais, on pourroit prendre des pilules en s'allant coucher, ayant auparauant soupé de bonne heure, & legerement.

Ceux qui auront besoin du bain, le prendront apres s'estre préparé, comme nous auons dit: que si l'on en vsoit autrement, & que le bain rencontrast vn corps replet, il

I iij

émouueroit & prouoqueroit des fluxions sur les parties malades & affligées, ne dissiperoit que la partie la plus subtile des humeurs, laisseroit celle qui est la plus grossiere, & ne feroit autre chose que l'épaissir & endurcir dauantage: où il faut remarquer qu'il y a deux sortes de préparation, l'une de tout le corps, qui se fait principalement par le moyen de la saignée & de la purgation: l'autre qui est particuliere, & qui se fait en ouurant les pores de la partie debile & affligée, afin que par ce moyen l'eau puisse pénétrer plus facilement, soit en se seruant du bain, soit en receuant la douche sur la partie, & cette preparation consiste principalement à faire suer la partie malade. Andernacus est d'aduis que l'on se serue de l'estuyce seiche auant que

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 135
d'entrer dans le bain: car par ce
moyen l'eau trouuant les pores ou-
uerts s'insinuera au dedans des par-
ties plus aisément. Montagnana
conseille à celuy qui veut entrer
dans le bain de se promener aupa-
rauant vne demie heure, & qu'il
tasche de se décharger le ventre, &
de rendre son vrine; puis apres qu'il
se mouche, qu'il laue sa bouche, &
qu'il se peigne, sur tout on luy re-
commande de remarquer si son
estomach est vuide, & déchargé
du soupper du iour précédent, &
& qu'ainsi il entre dans le bain ny
trop auant dans les heures du iour,
de peur qu'il ne se fasse vne trop
grande dissipation d'esprits, ny aussi
trop matin de peur que les vapeurs
qui s'éleuent la nuit en l'air, & qui
ne seroient pas encore dissipées, ne
fussent préjudiciables. Le temps

I iiij

136 *Ce qu'il faut observer*
donc le plus commode sera deux
heures après le lever du Soleil.
L'eau du bain ne doit estre trop
chaude du commencement, dans
laquelle la moitié du corps entrera
seulement, si les parties d'en bas
sont malades: que si celles d'en haut
sont aussi affligées, le malade y
descendra iusques au col. Fallope
dit en auoir veû plusieurs, qui ne
pouuoient supporter le bain au
dessus du diaphragme. Que si l'on
craint d'échauffer le foye & les reins
par le moyen de ces bains, il con-
seille de frotter la region du foye
& des reins de cerat santalin, ou
d'onguent rosat. Estant entré de-
dans le bain, il ne se remuera point:
autrement il émouueroit par l'agi-
tation les vapeurs de l'eau, qui luy
monteroient à la teste, & receuroit
plus de chaleur dans le bain par l'a-

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 137
 bord continuel de nouvelles eaux
 à la peau : au lieu que le corps de-
 meurant en repos, les eaux s'attié-
 dissent & s'accommodent à son
 temperament, & ainsi le mala-
 de s'y accoustume plus facile-
 ment. Si ses facultez le permettent,
 il pourra prendre le bain dans la
 chambre, & pour bien faire, il fau-
 dra empescher que les vapeurs de
 l'eau ne luy offensent la teste, cou-
 urant soigneusement la cuue où
 il sera, luy laissant sortir dehors la
 teste seulement, & luy enuelopant
 le col de quelque linge : quoy que
 Andernacus estime dauantage le
 bain, qui se prend à descouvert; à
 cause que les vapeurs de l'eau se
 dissipans plus aisément, blessent
 moins la teste. Il demeurera dans
 le bain autant de temps que ses for-
 ces luy permettront: quelques vns

138 *Ce qu'il faut observer*
disent jusques à ce que les bouts des
doigts des pieds commencent à se
rider, ou bien lors que la sueur
commencera à paroistre sur le
front : toutesfois au commence-
ment il y demeurera peu, & n'at-
tendra pas qu'il deuienne foible,
y séjournant de jour en jour da-
uantage, pour diminuer apres le
temps comme il l'auoit prolongé:
par exemple, s'il se baignoit quinze
iours durant, il y séjournera le pre-
mier iour vne demie heure, le se-
cond vn peu dauantage, & ainsi
augmentera de iour en iour, jus-
qu'à ce qu'il soit venu au sixiesme
iour, apres lequel il diminuera peu à
peu, jusques à ce qu'il soit reuenu
au premier poinct où il auoit com-
mencé: ceux qui seront foibles &
maigres y séjournent moins, les
femmes y pourront demeurer da-
uantage.

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 139

Si les forces sont suffisantes il pourra entrer dans le bain deux fois le iour, le matin, comme nous auons dit, & le soir deux ou trois heures auant que le Soleil soit couché, & lors quel'estomach sera déchargé & aura fait la digestion: neantmoins il y demeurera moins le soir que le matin. On ne peut déterminer le nombre des iours qu'il est necessaire de se baigner, l'ordinaire est de quinze iours, quelquesfois vingt, & mesme quelques vns l'estendent jusques au quarantième iour, qui est le terme ordonné pour les maladies longues, on reconnoist, dit-on, que le bain sera profitable si le ventre se retire vers l'espine du dos: au contraire, qu'il sera nuisible si le ventre s'enfle, & s'il ressent quelques douleurs, comme aussi s'il semble à l'en-

140 *Ce qu'il faut observer*

trée du bain quel'on brusle au dedans, & que l'on ressent quelque frémissement : enfin l'on reconnoist l'utilité du bain, lors que les parties malades se reestablissent, & agissent avec moins d'empeschement.

Il arrive ordinairement des rougeurs & quelquesfois des escorcheures à la peau pendant l'usage du bain : ce qui se fait principalement lors qu'il y a quantité d'impuretez dans le corps, ceux qui suent facilement y sont moins sujets que les autres, & l'expérience a fait voir que ceux qui quittent le bain, apres que ces escorcheures ont paru, tombent en des facheuses maladies; c'est pourquoy Jean Bauhin est d'avis que l'on se serve encore du bain quelques iours apres, mais que l'on y demeure moins.

Io. Bauhinus Ducis Vvirmbergensis Medicus in historia fœtis balneiq; Bolleus hoc in se ipso observasse testatur.

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 141

Le malade sortant du bain doit estre essuié avec des linges chauds, & couuert soigneusement, en sorte qu'il ne sente aucunement le froid, & sera mis au lit chaudement, le couurant pour prouoquer la sueur. Pour cette fin, quelques-vns conseillent aux malades de boire quelque verrée d'eau venante des puits à la sortie du bain, & lors que la sueur commencera à sortir. L'ayant essuié, il pourra dormir quelque peu de temps, s'il en a enuie, apres il se promenera doucement dans sa chambre pour dissiper par ce moyen le reste des vapeurs du bain. Que si le mal est externe, il pourra employer seulement le bain sans boire de ces eaux auparavant; pourueu qu'il soit préparé par des remedes propres & conuenables.

142 *Ce quil faut observer*

Ceux ausquels l'vſage de ces eaux ſera utile au dedans & au dehors, doivent boire quelques iours avant que de prédre le bain: car par la boiſſon les humeurs ſont comme purgées, & par le bain les parties ſont échaufées & fortifiées: l'un tient lieu de remede general, & l'autre de remede particulier, qui doit eſtre employé apres le premier. Quelques-vns mal à propos font boire & prendre le bain en vn meſme iour, car par ce moyen la nature eſt excitée à des mouuemens tout contraires.

On ſe ſert de la douche dans les maladies froides & inveterées pour échauffer, deſſicher, reſoudre, ramollir & fortifier les parties malades, ou pour pénétrer dauantage quand l'humeur eſt en vn lieu profond, comme en la ſciatique, ou

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 143
 qu'il se rencontre au dessous des
 parties osseuses, comme en la mi-
 craine, il se peut reconnoistre que
 l'usage en est ancien par ces vers
 d'Horace.

*Qui caput, & stomachum suppose-
 re fontibus audent*

*Clusinis, gabiosque petunt & fri-
 gida rura.*

Elle se donne apres les prépara-
 tions conuenables en deux façons.
 La premiere est, lors que le malade
 estant couché de long sur vn banc,
 on fait tomber de l'eau de la hau-
 teur de deux ou trois pieds sur la
 partie malade: ou bien lors que le
 malade estant dans le bain, est
 arrousé de l'eau qui tombe sur les
 parties d'en haut: ce qui se pratique
 lors que le malade est robuste.

Elle ne se doit pas donner sur la
 region du foye, de l'estomach, de

144 Ce qu'il faut obseruer
de la rate, ny mesme sur la teste, si
ce n'est avec vne grande conspé-
ction. Car si le cerueau est d'un
temperament tendant à la chaleur
& à la seicheresse, elle excite la fié-
vre, fond & dissout les humeurs,
qui apres peuuent tomber tout à
coup sur quelque partie noble.
Ceux donc qui seront incommo-
dez de quelque maladie prouenan-
te d'un catharre, ou fluxion froide
& humide, auront recours à ce re-
mede. Elle se donne sur diuers en-
droits de la teste, selon le lieu de la
partie affligée: En la surdité on la
donne sur le deuant de la teste, à
cause que l'os est plus mince en ce
lieu, qu'en pas vn autre. Ceux qui
ont quelques debilitiez, resolu-
tions, ramollissemens, ou rétra-
ctions de nerfs, la doiuent receuoir
sur le derriere de la teste, où est
le

pour l'usage des Eaux de Bourbon. 145

le principe des nerfs pour se repandre apres sur toute l'espine du dos. En l'hemicranie, ou micraine inveterée, qui vient du vice propre, & d'une intemperie froide & humide de la partie, elle se doit donner sur la partie malade le matin à jeun, & le soir apres la digestion, si le malade est assez fort, durant vingt jours ou environ, l'espace d'une heure à chaque fois, ou plustost jusqu'à ce que le malade sente la chaleur penetrer au dedans.

La coustume est de raser auparavant la partie que l'on doit arroser ; comme par exemple, si la douche se donne sur le devant de la teste, il faut raser la largeur de quatre doigts, & la longueur de deux depuis la suture coronale jusques à la sagittale, & environner la partie de quelques linges, en sorte

K

146 *Ce qu'il faut observer*
que l'eau ne mouille, si faire se peut,
que la partie qui en a besoin. Le
premier iour on donnera la douche
avec l'eau tiède seulemēt, & les iours
suiuans on la donnera chaude de
plus en plus: apres laquelle il fau-
dra essuier la teste doucement, & la
couvrir d'une coiffe & d'un bon-
net de laine, se donner garde de
prendre le froid, de dormir de
jour, & éuiter le Soleil. Enfin fau-
dra obseruer toutes les regles, en-
core plus soigneusement que dans
aucun autre rencontre.

Après l'usage du bain on se sert
des cornets avec scarification, pour
attirer au dehors les humeurs
qui sont restées sous la peau,
ou en quelque lieu profond,
comme dans les douleurs fixes &
arrestées en quelque partie, & faut
remarquer que l'on ne les doit ap-

pour l'usage des eaux de Bourbon. 147
 pliquer aux personnes maigres, &
 qui sont sujettes aux fluxions froi-
 des.

On applique aussi le limon qui se
 trouve au fonds de ces eaux, sur les
 parties malades pour échauffer, ra-
 mollir & resoudre les humeurs
 froides qui y sont amassées.

Plin. lib. 31.
 cap. 6.
 Utuntur &
 ceno fon-
 tium ipso-
 rum utili-
 ter, sed ita,
 si illitum,
 sole ina-
 rescat.

Pendant l'usage de ces eaux on
 ne ressent pas tant de soulagement
 comme quelque temps apres, &
 dans les maladies longues & inve-
 terées, on ne reçoit pas tant de sou-
 lagement la premiere année que les
 suivantes, si le malade y retourne.

Que si apres l'usage d'icelles on
 ressentoit quelque échaufement
 dans le corps, & qu'il fust resté dans
 le foye quelque impression & mar-
 que de chaleur, il faudroit alors
 employer des remedes rafraichis-
 sans tant au dehors qu'au dedans.

K ij

148 *Ce qu'il faut observer*

La saignée, pourueu que rien ne l'empeschaft, seroit aussi necessaire.

Que si la peau sembloit estre deseichée par l'vsage du bain, & qu'il fust resté des lassitudes dans les membres, il faudroit se seruir d'un bain d'eau douce, & frotter les parties d'huyle & de vin meslez ensemble. Vn certain Autheur conseille aux malades, apres l'vsage de ces bains chauds, de tremper plusieurs fois trois chemises dans l'eau desdits bains, & les faire seicher sans les tordre; puis qu'ils s'en reuestent & qu'ils portent chaque chemise trois iours durant, de peur que la nature ne passe tout d'un coup d'une extremité à l'autre, & qu'ainsi elle ne s'offense d'un si prompt changement.

Pantaleon
lib. Ther-
marum Ti-
gurinarum.

F I N.



A V

LECTEUR.

SI de quelques discours
que j'ay autrefois pro-
noncé en public, ces deux
ont veu le iour, ce n'est
pas le desir que j'eusse d'en faire para-
de, & de les mettre en montre, qui
en a esté la cause : mais plustost l'im-
portunité de quelques personnes qui me
les ont demandé diuerses fois, laquelle
me les a arraché des mains : car ie puis
dire en verité que ie ne les ay donné
qu'à regret, & qu'en ce faisant j'ay
eu plus d'égard à leur complaire qu'à
me satisfaire moy-mesme. Je prie donc
le Lecteur de ne les considérer que comme
des essais que i'ay fait en ce temps-là,

2 AV LECTEUR.

pour m'exercer, seulement & que ie ne
 luy en fais present que pour luy servir de
 diuertissement. Que si le Libraire les
 joint à mon Traicté des eaux de Bour-
 bon c'est seulement pour sa commodité,
 & non pas qu'il y ait aucune liaison
 ou correspondance de ces discours avec
 le traicté précédent : si ce n'est que l'on
 veuille dire que les malades qui beurent
 des eaux, pourront prendre en la lectu-
 re d'iceux quelque récréation, & qu'a-
 pres auoir parle des eaux, il semble
 qu'il y ait quelque suite à dire quel-
 chose de la nature des poissons.

PREMIER DISCOVRS
de la Macreuse.

L'HISTOIRE des poissons est peut-estre, vne des plus curieuses, & difficiles connoissances de la Physique; soit que l'on recherche leur origine & leur naissance, soit que l'on considere leur constitution & les qualitez qui leur sont particulieres, lesquelles ne peuuent venir facilement à nostre connoissance, puisque l'element qu'ils habitent les cache & les dérobe à nos sens: d'où vient qu'Alexandre incita Aristote à écrire des commentaires sur cette matiere, & pour luy en faciliter l'entreprise, il commanda expressément à tous ceux

a ij

qui auoient le soin des estangs, des viuiers, des piscines & des riuieres, de luy faire vn fidele rapport de tout ce qu'ils en auroient pû apprendre. C'est à ce sujet qu'Aristote escriuit cét admirable traicté des animaux, que quelques Grecs ont appelé *πολυταλαίτων πραγμάτων* d'autant que l'on dit qu'il receut pour cét ouurage huit cent talens.

Le sujet du present discours est fort considerable, puis qu'il dépend entierement de cette histoire, & qu'il a esté dés long-temps l'entretien de plusieurs personnes d'esprit, qui en ont parlé diuersement, les vns disans que la Macreuse est vn oiseau, & les autres soustenans qu'elle est de la nature des poissons, puis qu'elle naist & habite parmy les eaux.

Pour resoudre cette difficulté

De la Macreuse.

5

il nous faut voir si la Macreuse a esté connue des Anciens, & quel rang ils luy ont donné: puis nous examinerons la nature & les diuerfes parties de cét animal, pour voir quel rapport & quelle conuenance elles ont avec celles d'un poisson.

On trouue plusieurs noms chez les Grecs qui luy sont attribuez, comme est dans Aratus, ce nom *ἐρσίδιος* & cét autre *ἀγτία*; comme encor quelques vns prétendent que ce mot *ὀλολογών* dans le mesme Auteur signifie la mesme chose, & dans Aristote le mot de *κέπφος* est tourné au mesme sens par Theodore Gaza, quoy que d'autres nient qu'Aristote ait employé ce mot en cette signification. Les Latins l'appellent *Fulica*, à cause de sa couleur noire approchante de celle de la suie, Plin & quelques

Cap. 3. lib. 8.
& cap. 19.
l. 9. de hist.
animal.
quasi à su-
ligine.

a iij

autres l'appellent *Ardea*, Arnault de Ville-neufue l'appelle *Fulca*, peut-estre à cause du nom de *Foulques*, que ceux de Montpellier donnent à des oiseaux maritimes, & qui sont semblables à celui duquel nous parlons.

Il y a deux différentes sortes de cet animal: l'une est petite, & l'autre est grande, qui est celle de laquelle nous parlons maintenant, laquelle les Parisiens appellent *diabie de mer*, & les Normans *Macroule* & non pas *Macreuse*, comme on dit vulgairement. Il doit estre plus tost mis entre les animaux que les Latins appellent *palmipedes*, c'est à dire, qui ont les doigts des pieds joints ensemble, qu'au nombre de ceux qu'ils appellent *fishipedes*, c'est à dire, qui ont les doigts des pieds séparez & diuisez, quoy que cet ani-

De l'oiseau
serpente
Apud Arist.
cap. 3. lib. 8.
de hist. ani-
mal.

De la Macreuse. 7

mal duquel nous parlons tiennent de l'un & de l'autre: car ils sont joints par le haut, & diuisez par les extrémités.

Voicy comme Bellonius le décrit. Cét animal est grand comme vne poule domestique, & luy ressemble en tout son corps, il est noir partout, si ce n'est dans les plis des ailles: ce que l'on ne voit point si elles ne sont estenduës. Il est fort garny de plumes, principalement dessous le ventre, il a les ailles courtes, & la queue de mesme, il a vne marque au dessus de la teste où les poulles ont la creste, laquelle est de couleur cendrée & approchante du blanc, il a les yeux fort petits, les cuisses longues d'un verd fort brun, & les doigts des pieds fort longs, desquels les trois de deuant ont vne large membrane ou peau

a iiij

en chaque articulation, & ne sont pas toutesfois entièrement joints ensemble, il court assez viste & a les ongles vn peu plus grands qu'une poule, il vist ordinairement dedans l'eau, & mange des herbes & toutes sortes de graines, comme aussi des poissons.

On remarque que lors que cet animal quitte l'eau, & qu'il s'enuole de dessus la terre, il presage des vents, ce qui arriue d'autant qu'il sent les vapeurs des eaux qui s'eleuent en l'air, lesquelles l'obligent de changer de lieu.

Il a vne certaine odeur desagréable, & qui ressent les marais; c'est pourquoy ceux qui en ont écrit, conseillent à ceux qui en veulent manger de le faire vn peu bouillir, auant que de le faire rostir, car par ce moyen il quitte ce

De la Macreuse.

goust & deuient plus tendre, & disent que le cœur cru d'iceluy guerit l'épilepsie. Sextus recommande aussi de manger les reins crus de cet animal pour guerir les picqueures d'araignées.

On dit qu'il s'engendre de pourriture dans le fonds des vaisseaux, ce qui n'est pas impossible, puis que plusieurs poissons & volatiles se peuent engendrer de la sorte. Il y a plusieurs poissons qui sont engendrez sans copulation dans la bourbe, dans le sable & dans l'escume de la mer, comme est vne espeece de muge dans les fleuve d'Afrique: ainsi est l'anguille au dire d'Aristote, dans laquelle on n'a jamais trouué ny œufs ny semence; ce qui se peut voir aisément, si l'on vuidé quelques estangs bourbeux, & qu'ils viennent à se remplir d'eau

de pluye, car apres il ne manque pas de s'y produire de nouvelles anguilles : le mesme se dit enco-

Ex aëreo
madore,
humoreque
roscido. e-
ruca, papi-
liones, for-
micæ, lo-
custæ, cica-
des proger-
minant.

re des tanches. Plusieurs volatiles & insectes volantes, se peuuent produire de la mesme façon, comme tesmoigne Leuinus Lemnius : toutes-fois les autheurs qui ont écrit de cét animal ne disent pas qu'il s'engendre de la sorte, mais ils veulent qu'il fasse des œufs pendant l'esté, de la grosseur de ceux d'une poule, d'où s'éclosent leurs petits, & disent qu'il fait son nid sur la terre.

Il n'y a donc point d'apparence que cét animal estant ainsi représenté puisse est remis au nôbre des poissons, veu que Bellonius, Aldrouandus, & plusieurs autres qui ont traité des animaux, ne l'ont point mis en ce rang, & qu'ils luy ont

De la Macreuse. 11

donné place entre les oiseaux: car de dire que ce soit vn poisson à cause qu'il frequente les eaux, ce seroit vne grande absurdité: autrement il faudroit baptiser de ce nom, les canes & les oiseaux de riuieres qui se plongent, & qui viuent ordinairement parmy les eaux.

Les foucques qui se prennent sur l'Estant vers Montpellier, sont des animaux que ie trouue fort semblables à celui dont nous parlons, ayans les plumes, le bec & les pattes semblables à celles d'un canard: cependant il ne se trouue personne dans le Languedoc, qui les mange en guise de poisson.

Je sçay bien que l'on me dira, qu'il y a fort peu de choses dans le reste du monde, qui ne se trouue dans la mer, comme des chiens, des pour-

ceaux, des esguilles, des estoiles, jusques là mesme qu'il y a des musiciens & des instrumens de musiques, qui sont mis au nombre des poissons, comme est vn poisson nommé Chromis, & vn autre appelé la Lyre, & que par consequent on ne doit pas trouuer estrange, s'il y a aussi des oiseaux de mer que l'on met en mesme rang. Mais il faut remarquer que l'on a donné ces sortes de noms à de certains poissons, non pas qu'ils eussent toutes les mesmes parties de la chose dont ils portent le nom: mais seulement à cause de quelque analogie ou ressemblance en quelque chose, ainsi il y a vn poisson nommé Orbis, à cause de sa figure ronde seulement, & non pas qu'il contienne en soy toutes les parties du monde: c'est pourquoy il n'y a pas

pas d'apparence qu'un poisson ait toutes les parties d'un oiseau comme celui-cy

Il est vray que les auteurs ont écrit des choses estranges des poissons, comme quand ils ont fait mention de certains moules du Nil, qui sont d'une grandeur excessive, & qui hurlent comme des chiens. Ceux qui ont travaillé à descouvrir le nouveau monde, rapportent qu'ils ont veu des poissons tout a fait dissemblables des nostres, comme des huitres de quinze liures pesantes, & des tortues si grandes que l'on eust bien pû faire un bouclier de leur coquille. On dit que dans un fleuve nommé Aornus, il y a des poissons semblables à de certains oiseaux tachez, d'où vient qu'ils sont appelez des Grecs ποικιλία, mais on ne dit pas

b

pourtant qu'il aient des plumes,
c'est pourquoy Varron a crû qu'ils
estoyent nommez du nom de ces
oiseaux, à cause seulement de la
couleur qu'ils ont semblable, &
non pas qu'ils eussent rien d'ap-
prochant des parties d'un volatile.
Quant aux Autheurs qui ont écrit
des choses si estranges des poissons,
il paroît bien qu'ils en ont forgé
plusieurs à leur mode, & ce qu'ils
ont dit des syrenes & Tritons, est
suffisant pour les conuaincre de
fausseté.

Ceux qui sont versez en l'a-
natomie des animaux, pourront
connoître si les parties de la Ma-
creuse sont différentes de celles des
poissons.

de vſu .
part.

Galien dit que tous les poissons
sont muets, & qu'ils ne respirent
point, à cause qu'ils n'ont point de

De la Macreuse.

15

poulmons, & qu'ils n'ont rien dans la poitrine que le cœur. Il n'en est pas de mesme de l'animal duquel nous parlons, qui a des poulmons & vn diaphragme semblables aux autres volatiles : C'est pourquoy on ne peut pas dire qu'il tiennne de la nature des poissons. Il est vray qu'Aristote dit qu'il y a d'aucuns poissons qui respirent, comme la baleine, le dauphin, le veau marin, mais cela peut auoir lieu seulement dans les grands poissons, & non pas dans les autres.

En second lieu l'estomach de cet animal n'est pas de mesme que dans les poissons, lesquels n'ont pas plusieurs receptacles du manger comme les volatiles, & on ne voit point qu'il ait des dents en façon de scie, comme ont presque tous les poissons au dire d'Aristote.

de gene-
at. animal

En troisieme lieu si vous remarquez en cet animal l'intestin que l'on appelle rectum, vous y trouuerez en sa partie superieure deux appendices des deux costez, de la longueur de la paulme de la main, ce qui se trouue ordinairement dans les oiseaux & non pas es poissons.

En quatrieme lieu, Galien assure que les poissons n'ont que peu ou point du tout de sang, & que ceux qui en ont dauantage sont grands comme le dauphin & la balaine. Or qui est-ce qui ne iugera que l'animal duquel nous parlons, n'ait plus de sang à proportion qu'aucun poisson, & partant qu'il est d'une nature bien differente.

En cinquieme lieu, on remarque que les poissons commencent à se

De la Macreuse.

17

gaster & corrompre, plustost par la teste que par aucune autre partie, & que les autres animaux se corrompent plus aisément par le ventre. La raison quel'on en donne, c'est que les poissons ont fort peu de cerueau, lequel ne remplissant pas tout le dedans de la teste, donne lieu à l'air qui y est enclos, lequel estant chaud & humide sert de principe à la corruption, & que n'ayans pas tant d'excremens & d'ordures dans le ventre comme les autres animaux ils ne sont aussi si sujets à se corrompre en cét endroit. La Macreuse est bien différente en cela des poissons, car il n'y a aucune partie de cét animal plus remplie d'ordures & d'excremens, & plus sujette à la corruption que le ventre, lequel deuiet verd incessamment. Et par consequent on

b iij

18 *De la Macreuse.*

peut iuger quel rapport il y a entre l'un & l'autre.

En cinquiesme lieu, c'est vne chose certaine que tous les poissons produisent au dedans de nous vn sang pituiteux, & que la chair de la Macreuse, qui est d'une substance semblable à celle de la ratte d'un veau, c'est à dire, spongieuse rare & assez dure est propre à engendrer vn sang grossier espois & melancholique.

En fin Galien recommande en tous poissons la queuë & les parties qui luy sont voisines, comme estans plus saines à cause du continuel exercice & mouvement il y a apparence qu'en cet animal les aisles sont plus saines que tout le reste pour la raison alleguée, quoy que generalement parlant il soit d'une mauuaise nourriture & en-

De la Poudre de sympathie. 19
 gendre vn mauvais lûc, ces raisons
 jointes ensemble nous font dire
 qu'il ne peut pas estre mis au rang
 des poissons.

SECONDE DISCOVRS

de la Poudre de sympathie.

CE seroit vn grand secret si
 on pouuoit guerir vne bles-
 sure sans faire aucune douleur au
 patient : au lieu de ce qui se fait en
 la pratique ordinaire, lors que par
 les incisions, il faut élargir vne
 playe pour en decouvrir le fonds &
 pour donner libre issue à la matie-
 re : ou lors qu'il faut rejoindre les
 levres d'une playe avec les futures :
 ou lors qu'il faut entretenir l'ou-
 uerture par le moyen des tentes &
 plumaceaux; ou lors qu'il faut con-

b iiii

20 *De la Poudre de sympathie*
 fumer des chairs superflues par des
 poudres & onguents que l'on ap-
 pelle pour cette raison catheteti-
 ques. Ce seroit le moyen d'éviter le
 plus frequent & le plus facheux ac-
 cident qui puisse arriuer aux bles-
 sez, qui a la puissance de destruire
 en peu de temps le temperament de
 la partie, y attirer la fluxion, dissi-
 per les esprits, & de causer aucune
 fois la mort. C'est ce que non seule-
 ment plusieurs prétendent de faire
 avec la poudre de sympathie; mais
 d'auantage asseurent de pouuoir
 guerir les blesseures d'une person-
 ne qui seroit absente & éloignée
 de beaucoup de lieux, sans appli-
 quer aucun remede, que sur l'es-
 pée ou le baston qui auroit fait la
 playe.

Pour bien entendre ce myste-
 re. Nous examinerons premiere-

De la Poudre de Sympathie. 21
 ment les noms de ce remede, quel
 en a esté l'auteur, quelle en est la
 composition; & puis quels sont son
 vsage & sa vertu. Quant aux noms;
 ce remede s'appelle par quelques
 vns poudre, & par les autres on-
 guent; à cause qu'il se reduit en l'v-
 ne & en l'autre forme: on adjouste
 de sympathie à cause de la conue-
 nance & du rapport, quel'on dit y
 auoir entre ce remede appliqué sur
 la chose qui a offensé, & la partie
 offensée, il est appelé par Crollius
 onguent estoilé, à cause qu'il doit
 estre fait sous vne certaine constel-
 lation. On l'appelle ordinaire-
 ment *unguentum armarium* & en
 Grec *ὀπλιζισμα* comme aussi cer-
 te methode de guerir les playes est
 nommée *ὀπλιατεία* dautant que
 l'on applique ce remede sur les
 armes qui ont fait la blesseure, &
 non pas sur la partie blessée.

22 *De la Poudre de sympathie.*

Il n'est pas bien certain quel en a esté le premier auteur. Plusieurs l'attribuent faussement à Paracelse comme Crollius & Baptiste porta; ce dernier disant qu'il en fit present à l'Empereur Maximilian; qui l'esprouua en plusieurs rencontres, & qui en ayant veu l'effet, l'approuua grandement, ajoutant que la recepte luy en fût donnée par vn gentilhomme de la Cour de l'Empereur.

Quant à la composition de cermede, elle ne se trouue pas par tout de mesme sorte: Car quelques vns veulent qu'elle se fasse avec plusieurs ingrediens: les autres avec peu, & quelques vns encor avec vn seul, côme par exemple le vitriol qu'ils exposent pendant la canicule au Soleil. Voicy toutesfois la composition la plus ordinaire qui s'en

De la Poudre de sympathie. 23

trouue chez les Autheurs. Il faut prendre de la mousse qui se trouue dans la teste d'un pendu, apres auoir esté exposée à l'air, de la mummie, du sang humain, de l'axunge humaine, de chacun deux onces, de l'huyle de lin, de la therebentine, du bol armene, de chacun deux drachmes; puis mesler le tout dans vn mortier, & le garder dans vn vaisseau de terre, qui ait le col estroit. Il y en a qui y ajoutent les vers de terre lauez dans du vin; puis seichez au four, le santal rouge, & la pierre hæmatites vulgairement dite sanguine. La base de cette composition est cette mousse, qui est appelée *vsnea*, & le sang humain, esquels ils disent que reside vn esprit vegetable & balsamique.

Pour faire cette composition, il faut choisir vn temps propre, qui

24 De la Poudre de Sympathie.

est lors que le Soleil est dans le signe de la balance: la mousse aussi de laquelle nous auons parlé, doit estre recueillie en certain temps; à sçauoir lors que la Lune est en son croissant, & en la maison de Venus, ou bien dans dans le signe des poissons.

Quelques vns disent qu'il n'importe pas que cette mousse soit prise de la teste d'un pendu: les autres au contraire, soustiennent que cela est absolument necessaire, & alleguent pour raison que dans un homme que l'on estranglé les esprits vitaux qui estoient portez à la teste, y demeurét enclos & comme prisonniers, sans auoir la liberté de retourner au cœur, à cause des passages & vaisseaux qui se trouuent fermez & reserrez par la corde; de sorte que se meflans avec les

De la Poudre de sympathie. 25
 Les esprits animaux, ils cuisent & perfectionnent par le moyen de leur chaleur, l'humidité qui se trouue dans le crane, laquelle estant aidée apres la mort par la chaleur de l'air, produit, comme par vne vertu vegetatiue, cette mousse.

Libavius met en auant vne autre composition de cet onguent, qu'il dit auoir apprise d'un sien amy, laquelle se fait en cette sorte. Prenez de la graisse d'un verrat & de la vieille graisse d'ours, lesquelles vous ferez fondre sur les charbons; puis jetez cette graisse fondue dans de l'eau, afin que le sel estant descendu au fonds, vous recueilliez la graisse qui sera au dessus; puis prenez des vers de terre, lesquels vous mettrez dans un pot avec de la mousse, ou du sable pour les nettoier par ce moyen, & apres

Tractatu de
 vnguento
 armario.

26 *De la Poudre de sympathie.*

les osterez pour les remettre dans vn autre pot que vous couvrirez d'un couuercle, & les mettrez au four pour les deseicher, prenant garde qu'ils ne se bruslent, & pour en faire fortir mieux le phlegme, vous leur couperez les extrémités: estans ainsi deseichez vous les reduirez en poudre, & en prendrez autant qu'il en faudroit pour remplir la coquille d'un œuf, avec du santal fort odorant, & subtilement puluerisé, demie once de sanguine, & deux drachmes de crane humain reduits pareillement en poudre, meslez apres le tout avec les graisses, & en faites vn onguent que vous garderez en vn pot qui soit net. Ainsi avec cet onguent on pourra guérir vne personne qui sera éloignée de plusieurs lieux, sans qu'elle en sache rien;

pourueu seulement que l'on ait le fer ou le baston qui l'a blessé.

Voicy maintenant comment il s'en faut seruir. On prend l'instrument qui a fait la blessure, ou au défaut d'iceluy on prend vn petit baston de saule, quel'on introduit dans la playe, & que l'on mouille du sang d'icelle, lequel apres on enduit tous les iours de cét onguent, ou si ce remede est reduit en forme de poudre, on en applique dessus: cependant le malade doit lauer sa playe tous les iours de son vrine, ou d'eau simple, & la bander avec vn linge blanc.

Il faut icy remarquer qu'il faut mettre l'instrument qui a fait la blessure en vn lieu bien temperé: autrement si vous l'exposez au froid vous rendrez fol le malade: ou si vous l'exposez au feu, vous

28 *De la Poudre de sympathie.*

ferez suruenir vne inflammation à la partie blessée.

Pour sçauoir si le blessé doit mourir, ou guérir de sa blessure, il faut prendre du santal & de la sanguine reduits en poudre, & meslez ensemble, & faire chauffer doucement l'espée, par exemple, qui aura fait la playe, sur les charbons, en sorte que vous y puissiez endurer la main; puis faut mettre dessus de cette poudre, & vous remarquerez que si elle produit quelques gouttes ou rosée, ayans apparence de sang, c'est signe de mort, sinon c'est vn tesmoignage qu'il en échappera.

La vertu quel'on attribué à cette poudre ou onguent de sympathie, est de guérir toute sorte de playes, excepté celles des parties nobles, ou des parties nerueuses & membraneu-

De la Poudre de sympathie. 29
braveuses : lequel effet plusieurs
soustiennent estre purement natu-
rel, & appuient leur opinion de
plusieurs raisons assez obscures &
embroüillées, desquelles nous
deduirons quelques vnes, le plus
clairement qu'il nous sera pos-
sible.

Premierement ils taschent d'éta-
blir cette action dans la nature, par
l'exemple de plusieurs autres qui se
font par sympathie, & par vne qua-
lité qui ressemble à celle de l'ay-
mât: ou bien pour parler plus distin-
ctement par vne certaine amitié &
conuenance, lesquelles lient les cho-
ses entr'elles, & font que l'aymant
attire le fer pour s'vnir à luy, & que
plusieurs plantes panchent, & se
tournent vers le Soleil & la Lune,
qui pour cette cause sont nom-
mées *Heliotropes* & *Sclinetropes*

30 *De la Poudre de sympathie.*

Ils disent encor qu'il y a vne plus grande sympathie entre les pierres pretieuses, les esprits, & les astres: ainsi l'Agate appaise les diuorces d'entre le mary & la femme, ainsi l'aiguille frottée d'aimant se tourne tousiours vers le Nord; ainsi la Turquoise pallit lors que celuy qui la porte sent quelque indisposition, & qui plus est lors qu'il paroît en elle comme vne fente ou vne tache, elle signifie que quelque infortune le menace, de mesme ils publient les vertus de certaines figures grauées sur quelques pierres pretieuses, vouées à quelque planète conuenable: ainsi Alexandre Trallian recommande l'effigie d'un Hercule suffoquant un Lion enfermée dans un anneau, pour dissiper la colique. Ioseph dit qu'il a veu en presence de l'Empereur Vespas-

Liure 8. des
antiquitez.
Iudaïques
chap. 2.

De la Poudre de sympathie. 31

Il y a vn Iuif nomme Eleazar, lequel ayant approché du nez d'un certain possédé vn anneau, luy fit sortir le diable hors du corps; ainsi la marque de Iupiter gravée en vne pierre blanche sur de l'argent ou de l'estain, sert pour prolonger la vie, & pour acquerir des richesses & des honneurs.

Ils ajoutent à cela diuerses histoires & experiences, par lesquelles ils prétendent faire voir cette vertu magnetique, & sympathique en la cure des playes: ainsi ils disent, suivant le tesmoignage de Paracelse, que l'on peut guérir plusieurs maladies comme l'hydropisie, la goutte, la jaunisse, si l'on renferme du sang du malade encortout chaud, dans vne coquille d'œuf, & qu'apres auoir esté coulé, on le mesle avec de la chair, &

32 *De la Poudre de sympathie.*

qu'on le donne à manger à vn chien, ou à quelque autre animal; car par ce moyen ils soustiennent que la maladie passera infailliblement du malade dans le chien.

Ils rapportent en suite vne histoire d'un homme de Bruxelles, lequel ayant perdu vne partie du nez en vn combat, alla trouuer Tagliacotius qui estoit à Boulogne, pour luy raccommoder le nez: mais comme il appréhendoit l'incision qu'il luy falloit faire au bras pour enter son nez dedans, & apres que le bras seroit ioint & collé avec le nez, en tirer la chair qui luy seroit necessaire, il fit marché avec vn crocheteur, & luy donna de l'argent, pour souffrir & permettre qu'il empruntast de son bras, ce qu'il falloit de chair pour adjou-

De la Poudre de sympathie. 33

fter à son nez ; ce qu'ayant esté fait , & estant retourné en son pays avec vne parfaite guérison, il arriua que treize mois apres, cette partie du nez qui auoit esté ajoûtée , se refroidit entièrement, & tomba quelques iours apres en pourriture; apres donc auoir recherché la cause de cét accident inopiné, on trouua que cette partie perdit la chaleur & la vie au mesme temps que le crocheteur expiroit au delà des Alpes.

Helmontius raconte vne autre histoire non moins estrange d'une femme, qu'il dit auoir conneuë, laquelle durant plusieurs mois, fût trauaillée des gouttes en telle sorte, que lors que la douleur, sembloit estre apaisée, le mal reuenoit aussi-tost avec autant de violence: ne sçachant à quoy attribuer le retour

Lib.de ma-
gnet. vul-
ner. curat.

34 *De la Poudre de sympathie.*

si fréquent de ce mal, elle trouua
 enfin qu'une chaire, en laquelle elle
 alloit ordinairement se seoir à la
 sortie de son lit, lors qu'elle ressen-
 toit quelque soulagement, & qui
 estoit celle-là mesme, en laquelle
 vn sien frere qui estoit mort, &
 qui auoit esté pareillement fort
 tourmenté des gouttes, demouroit
 ordinairement assis, estoit la véri-
 table cause de ce mal: le quel effet
 cet Autheur attribué à vne certai-
 ne vertu de la mumie du frere de-
 funt restée en cette chaire, laquel-
 le au trauers des habits émouuoit
 les humeurs de cette femme, & ex-
 citoit vne fluxion sur ses iointures.
 La seconde chose qu'ils sup-
 posent, est qu'il y a vn certain
 esprit espandu par tout le mon-
 de, qui est le conduéteur de ces
 actions, & qui lie toutes les par-

De la Poudre de Sympathie. 35
ties du monde ensemble.

La troisieme est, que ce remede a double vertu; l'une dans luy-mesme, pour reioindre & consolider la playe: laquelle vertu vient de l'influence des Astres, & des choses qui entrent en sa composition, & disent que de la vertu astrale & élémentaire resulte cette qualité: l'autre vertu est dans l'instrument qui a fait la blessure; à cause du baulme naturel contenu dans le sang qui y est adhérent, lequel ayant vne grande sympathie avec la playe, luy communique la vertu du médicament, par le moyen de l'esprit vniuersel qui lui sert de guide. Que si l'on dit que les esprits qui sont dans le sang, s'esuanouissent aussi-tost qu'il est sorty du corps; ils respondent que ce sont seule-

c iij

36. *De la Poudre de Sympathie:*

ment les esprits volatils, & qu'il en reste d'autres attachez au sel fixe d'iceluy; d'où vient que la mesme altération que cet esprit reçoit hors des veines, la mesme par sympathie est communiquée à celuy qui est au dedans.

Mais pour faire voir que l'effet de cette poudre est tout à fait incertain, & que l'on ne s'y doit pas arrester, c'est qu'à peine il se trouue deux personnes qui soient d'accord touchant sa composition; ainsi Vittichius obmet ce que les autres croient estre le principal; à sçauoir la mousse & le sang humain; d'autres font le mesme effet avec du lard fondu, & quelques vns fourent l'instrument qui a faict la blessure, dans de la mie de pain, estimans que si la playe n'est pas exposée à l'air,

De la Poudre de sympathie? 37
 elle guérira sans douleur, & sans
 suppuration.

Fabricius Hildanus montre
 bien que ce remede ne guérit pas
 tousiours, & il n'y en a pas eu au-
 cun qui l'ait recommandée pour
 les playes d'harquebusades, es-
 quelles il y a contusion & fracas;
 ce qui fait voir que ce remede n'a
 aucune vertu? car pour les playes
 simples, il est certain, que c'est la
 nature qui les guérit, sans l'en-
 tremise de ce remede; ainsi nous
 voyons que plusieurs playes se
 guérissent par le moyen de l'eau
 fraîche, & du bandage seulement;
 d'où vient qu'un certain Autheur
 a soustenu, que l'on pouuoit
 guérir les playes sans introdui-
 re aucunes tentes, ny pluma-
 ceaux, se contentant d'enveloper
 soigneusement la partie bles-

Cæsar Mæ-
 gatur:

38 *De la Poudre de Sympathie.*

fée, & de conseruer par ce moyen le temperament d'icelle.

Mais comme cette façon de traiter les playes n'a pas tousiours esté asseurée, & a eu quelquesfois de mauuâises fuittes, estant arriué souuent que la playe se soit rejointe au dehors, le fonds demeurant encore ouuert, & que pour donner issue à la matiere qui s'y estoit amassée, on a esté contraint de faire de nouuelles ouvertures: de mesme on a remarqué qu'après la reünion de plusieurs playes, laquelle on attribuoit à la vertu de la poudre ou onguent de Sympathie, il s'est formé incontinct après des nouueaux absces en la partie blessée, lesquels il a fallu ouurir, pour appaiser les facheux accidens qui l'affligeoient cruellement, & préuenir les autres

De la Poudre de sympathie 39

qui la suiuoient de pres : ce qui ne seroit pas arriué si ces playes eussent esté parfaitement guéries, & que le fonds se fut nettoyé & reüny aussi bien que le dehors.

Fabricius Hildanus, au lieu que nous auons allegué, raconte qu'une femme ayant receu vne blessure assez legere en vne mammelle, fût traittée par vn Chirurgien, qui pour sa guerison, employa la poudre de sympathie, & que la playe n'estoit pas encore du tout reünie & cicatrisée, lors qu'il survint au profond de la mammelle vne douleur avec enflure & dureré, qui furent suivis d'elancemens que la malade ressentoit en cet endroit, & d'une fièvre continuë; ce qui luy fit iuger qu'il s'estoit formé vn absces en cette partie, lequel fût reconnu encor plus manife-

40 *De la Poudre de Sympathie.*

stement par l'inondation que l'on
ressentoit à l'attouchement: C'est-
pourquoy il resolut de l'ouurir, ce
qu'ayant fait, il sortit vne grande
quantité de matiere, & incontine-
nent apres tous les accidens dimi-
nuerent.

Chap. 33. du
Livre 1. de
l'introdu-
ction à la
Chirurgie.

Ambroise Paré, expert & habi-
le Chirurgien, fait voir par vne
Histoire qu'il recite, que cette cure
des playes est trompeuse & pleine
d'impostures. A la prise de Hedin,
dit-il, Monsieur de Martigues es-
tant blessé d'un coup d'harque-
buse au trauers du thorax, & la
blessure ayant esté iugée mortelle
par les Medecins & Chirurgiens
de l'Empereur & du Duc de Sa-
uoye, il se presenta vn Imposteur
Espagnol qui entreprit de le gué-
rir, ce que le Duc de Sauoye luy
permit, voyant que l'on desespe-

De la Poudre de sympathie. 41

roit sa guérison. Pour y parvenir, il demanda vne des chemises dudit Seigneur de Martigues, & la déchira par petit lambeaux, qu'il posa en croix sur ses playes, prononçant quelques paroles, & luy permit de manger & de boire tout ce qu'il voudroit, luy disant qu'il feroit diete pour luy: ce qu'il faisoit, ne mangeant qu'un peu de pruneaux, & ne beuvant que de la bierre: nonobstant tout cela, ledit Seigneur deceda, & l'Espagnol prit la fuite pour éviter la corde qu'il apprehendoit, puis apres il ajoûte qu'il y a vne autre sorte d'imposteurs, qui se disent guérir toutes sortes de playes avec de la charpie seiche ou mouillée d'eau, ou d'autre liqueur, disans quelques paroles, & bandent les playes avec compresse & ligatures, dont quelques-

42. *De la Poudre de sympathie.*

vns guerissent ; mais que ce sont des playes simples qui ne desirent que la reünion, laquelle se fait par le seul benefice de la nature, ainsi qu'on voit aux bestes brutes, qui auroient quelque iambe, ou autre partie rompuë, se faire vn cal par le moyen duquel la partie se reioint, sans l'ayde d'aucun médicament. Que s'il arriue complicatiõ de dispositions, comme vne playe avec grande contusion & fracture, qu'alors leur charpie & paroles ne peuuent apporter au malade que la mort. C'est pourquoy il dit en vn autre endroit, que si nous voyons des Empiriques guérir quelquefois des playes simples, par la seule application des linges secs ou trempéz en eau pure, qu'il ne faut pas croire pourtant, que ce soit par enchantement ou mira-

Chap. 31. du
25. Liu. des
Monstres.

De la Poudre de Sympathie. 43

de; mais par le seul benéfice de la nature, laquelle guérit les playes, vlcères, fractures & autres maladies : Car le Chirurgien ne fait que luy ayder, & oster ce qui l'empesche d'accóplir son cœ-ure, comme sont la douleur, la fluxion, l'inflammation, l'aposteme, & la gangrene, & faire ce qu'elle ne peut, comme de reduire les os rompus & luxez, boucher vn grand vaisseau pour arrester vn flux de sang, extirper vne loupe, tirer vne grosse pierre de la vessie, oster vne chair superfluë, abattre vne cataracte & autres choses semblables.

Voyons maintenant si cette methode de medicamenter les playes, s'accorde avec le raisonnement.

C'est vne maxime receuë entre les Philosophes, que nulle action

44 *De la Poudre de sympathie.*

se peut faire sans attouchement : lequel se fait , ou lors que deux corps se touchent de près ; ou lors quel vn d'iceux, quoy que distant & éloigné de l'autre, ne laisse pas d'agir sur luy. Ce qui se fait encore en deux manieres ; ou par vn flux de substance reduite en atomes & menuës parcelles, lesquelles estans espenduës en l'air, portent avec elles certaines qualitez qu'elles impriment sur vn sujet éloigné, & qui est disposé pour les recevoir : ou lors qu'il enuoye seulement certaines especes sensibles, telles que nous voyons estre la lumiere, les sons, les odeurs, lesquelles ont aussi le pouuoir de faire impression sur les corps distans & éloignez. Il n'y a pas d'apparence de dire, que ce remede agisse par vn flux de substance, puis qu'une petite

tite

De la Poudre de sympathie. 45

rite quantité de cette poudre & de ce baume naturel quel'on dit estre attaché au fer qui auroit fait la blessure, seroit en peu de temps dissipée & espuisée, & ne pourroit pas estre suffisante pour remplir toute l'espace qui seroit entre ce fer & la partie blessée. Et comme toute action présuppose la puissance, & la puissance vn suiet duquel elle découle: il s'ensuit aussi nécessairement, que le suiet étant destruit, il faut que l'action perisse, ainsi vne lampe cesse d'éclairer lors que la matiere est consumée, & qu'elle cesse de bruler, c'est pourquoy le fondement de cette action venant à defaillir, il faudroit que l'action cessast pareillement.

Il n'y a pas plus d'apparence de dire que ce soit par vn flux de especes, puis qu'elles ne pourroient

d

46 *De la Poudre de Sympathie.*

s'espandre en vn si long espace, & que l'aymant mesme ne peut pas attirer le fer lors qu'il est trop éloigné. Et de fait nous voyons que tout agent naturel a vn certain espace limité, outre lequel il ne peut pas estendre la force de son actiō, & qu'il n'appartient qu'aux corps lumineux d'épandre au loing, & en vn instant leur qualité, encor faut-il qu'ils soient d'vne grandeur excessiue, comme sont les Astres.

Dauantage si l'on voit que la lumiere du Soleil est bornée par la rencontre de quelque corps opaque, & qu'elle ne peut pas pénétrer les murailles, d'ailleurs que les vents transportent de costé & d'autre les sons, les odeurs, & la fumée; comment pourra-t'on s'imaginer que cette qualité parte de ce remede, pour arriuer directe-

De la Poudre de sympathie. 47

ment à la partie blessée, passant au trauers des linges & bandes dont elle est enucloppée, sans estre interrompuë, destournée, & arrestée par les obstacles & empeschemens, qui se peuuent rencontrer dans le milieu qu'elle doit trauerser.

La diuerse constitution des blesez empesche qu'une blesseure se puisse guérir d'une mesme façon en toutes sortes de personnes, & chaque partie blessée estant de différente nature, demande des remedes qui luy soient appropriez. C'est donc vne folie de croire que la Poudre de sympathie puisse seruir à la guérison de toutes sortes de blesseures indifferemment.

Adioustez à cela qu'un seul & mesme remede ne peut pas satisfaire à toutes les intentions que l'on a en la cure des playes, comme

d ij

48 *De la Poudre de Sympathie.*

d'arrester le sang, d'oster la douleur, d'empescher l'inflammation, ayder la suppuration, nettoyer & engendrer la chair.

Que si l'application de ce remede sur l'instrumēt qui a fait la bleffeur, auoit la puissance de la guerir, il faudroit que cette vertu vint de l'instrument, ou du medecament: que si elle venoit de l'instrument, ce seroit vne pure folie d'y ioindre l'application du remede, que si elle venoit du remede, ne deuroit-on pas l'appliquer plustost sur la bleffeur, que sur l'instrument qui a fait la playe?

Il ne sert de rien de dire, que cette vertu est deriuee de l'influence celeste; puis que cette cause est trop generale, & ne peut pas produire vn mesme effet en routes sortes de personnes quin'ont pas vne

De la Poudre de Sympathie. 49
semblable disposition. On dit que
l'imagination du patient peut estre
la cause de cet effet, ayant la puis-
sance d'attirer la vertu balsamique
du sang iointe à celle de la poudre,
à la partie blessée: mais il y a peu
d'apparence, puis que la pensée &
l'imagination du malade sont bien
souuent diuerties ailleurs.

L'exemple des maladies conta-
gieuses qui se communiquent de
loing, ne peut estre allegué à ce su-
iet, y ayant beaucoup de differen-
ce, & la raison n'estant pas pareille,
veu que les causes qui peuuent dé-
truire nostre temperament & no-
stre substance, ont beaucoup plus
de puissance, que n'ont celles qui
sont destinées pour leur restablis-
sement: c'est pour cette raison que
les maladies se peuuent commu-
niquer, & non pas la santé, d'au-

30 *De la Poudre de sympathie.*

tant que les vapeurs qui sortent d'un corps sain sont douces, au contraire de celles qui sortent d'un corps malade, lesquelles sont acres & malignes.

Lors qu'il arrive qu'une personne est blessée en plusieurs parties de son corps de diverses espèces, & que l'on ne peut appliquer ce remède, que sur une espèce, comment se peut-il faire, qu'une petite portion de ce remède puisse communiquer sa vertu à toutes les parties blessées, & que ces blessures puissent estre également consolidées, n'est-ce pas plustost la faculté naturelle qui est véritablement celle qui entreprend la guérison, & laquelle agit également & sans election en toutes les parties du corps?

Et si cette cure se faisoit par la sympathie qu'il y a entre ce remède

De la Poudre de sympathie. si de, & les blesseures du corps humain, pourquoy pourroit-on guérir de la mesme sorte, & avec le mesme remede, les blesseures des asnes & des cheuaux, comme on a veu par experience, & que peut-on dire autre chose sur ce sujet, sinon que la guérison de ces blesseures procede d'ailleurs, ou que les hommes ont vne nature commune avec ces animaux; puis que les vns & les autres sont également gueris par la vertu de ce remede?

Dauantage si l'on considere la composition de ce remede, elle semblera tout a fait bizarre & extrauagante: car qu'elle raison nous peut persuader que le sang, la mummie & la mousse qui croist dans le crane d'un homme supplicié par la corde, qui sont les principales choses qui entrent en cette compo-

d iiii

De la Poudre de sympathie.
 tion, ont vne sympathie & con-
 uenance avec le corps humain, &
 par consequent vne vertu particu-
 liere pour reünir & guérir les
 playes; puis que toutes ces choses
 estans destituées de vie & d'esprits,
 ont plus de rapport à vne charo-
 gne qu'à vn corps viuant; que le
 sang estant sorty des veines se cor-
 rompant incontinent, est tres-con-
 traire, à la reünion des playes, &
 que l'on a reconnu que c'estoit vn
 grand abus de se seruir de la mu-
 mie dans les potions vulneraires
 que l'on donne aux blesez; car
 si elle auoit quelque vertu dans les
 playes, ce ne seroit pas à cause de la
 chair humaine dont elle se forme;
 mais plustost à cause des drogues
 aromatiques, avec lesquelles on
 auoit de coustume anciennement
 d'embaumer les corps morts com-

De la Poudre de Sympathie. 53
me sont l'amyrrhe, l'aloës, l'encens; où à cause du pissasphalte, qui est vn meſlange de poix & de bitume (auquel on attribue la faculté de diſſoudre les grumeaux de ſang) lequel eſtant incorporé avec vn ſuc ou ſanie qui decouloit de ces corps, pluſieurs ont nommé mumie. Et quant à cette mouſſe, n'eſt-ce pas vne pure reſuerie de dire qu'elle eſt produite par vne certaine chaleur des eſprits, prouenant du cœur, & renfermez dans le crane; veu qu'elle ne s'y amasse que pluſieurs années apres la mort, & qu'il n'y a non plus d'apparence de rapporter la cauſe de cette production à la chaleur de l'eſprit fixe, qui eſt reſtée au dedans du crane, qu'à celle de l'eſprit qui influë; puis que l'vn & l'autre ſont deſtruits & diſſipez par la mort.

34 *De la Poudre de sympathie.*

D'ailleurs si l'on prend garde aux ceremonies que l'on recommande d'observer en cette cure, on y trouuera des absurditez de tous costez : car quelle raison y a-il, qu'apres auoir médicamenté l'instrument qui a blessé, il le faille renfermer & tenir clos en quelque endroit ; veu qu'il y auroit, ce semble, plus de raison de l'exposer à l'air, pour épandre plus facilement & plus promptement la vertu de ce remede, qui doit estre conduite à la partie blessée. Et lors que ne pouuant auoir l'espee ou le baston qui ont fait la blessure, on conseille au defaut d'iceux de tremper quelque petit baston dans le sang de la playe, puis de médicamenter ce baston de la mesme sorte, & apres de le mettre en vn lieu, qui n'ait aucun excés de chaleur & de

De la Poudre & Sympathie. 55

froider. Ne peut-on pas remarquer aisément, que cette cérémonie est vaine & ridicule, puis qu'il ne sert de rien de tenir ce baston en vn lieu temperé; pendant que l'instrument qui a fait la blessure, & le sang qui est sorty de la playe en quantité, peuuent estre exposez aux iniures de l'air, & apporter autant d'incommodité à la partie offensée.

L'espreuve de laquelle nous auons fait mention, pour sçauoir si le blessé doit mourir ou guérir de sa blessure, n'est pas moins ridicule & superstitieuse: car s'il paroist quelque forme de rosée, ou goutte de sang au dessus de cette poudre, que l'on aura appliquée sur l'espee chauffée au feu, c'est à cause des vapeurs humides que la chaleur fait sortir de cette poudre, laquelle

56 *De la Poudre de Sympathie.*

contenoit en soy quelque humidité, & qui ne peut estre vn presage ny de la vie ny de la mort du blessé. Enfin les exemples & histoires qui ont esté rapportées cy-dessus, pour faire voir les diuerses alterations qu'un corps peut recevoir à cause de la sympathie & conuenance qu'il a avec vn autre, quoy qu'absent & éloigné de luy (quand mesme il n'y auroit aucun sujet d'en douter, & que l'on ne pouroit pas rapporter ces effets à d'autres causes) ne peuuent pas prouuer necessairement & précisément que les playes & blessures se guérissent par vne semblable vertu, & ainsi ne sont pas capables d'affoiblir nostre party.

E. I. N.

*Extrait du Privilege du Roy.*

PAR grace & Privilege du Roy, il est permis à ISAAC CATTIER, Docteur en Médecine, & l'un de nos Médecins ordinaires, de faire imprimer & exposer en vente un sien Livre intitulé, *De la Nature des Bains de Bourbon, & des abus qui se commettent à présent en la boisson de ces eaux, avec une instruction pour s'en servir utilement*, Et defenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, vendre, & debiter ledit Livre sans la permission, ou de ceux qui auront pouvoir de luy, & ce durant le temps de dix ans, à commencer du iour qu'il sera acheué d'imprimer, à peine de confiscation des Exemplaires, quinze cent liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est contenu plus au long ausdites Lettres du Privilege. Donné à Paris le vingt-neufiesme iour de Iuin, l'an de grace mil sixcens cin-

quante, & de nostre regne le huiſtié-
me. De par le Roy en ſon Conſeil.
Signé, CONRART.

*Ledit ſieur Cartier a cedé & trans-
porté ſon Priuilege à Pierre David
marchand Libraire à Paris, pour en
jouir ſelon l'accord fait entr'eux.*

Les Exemplaires ont eſté fournis.

*Acheué d'imprimer pour la pre-
miere fois le 13. Aouſt 1650.*

De l'Imprimerie d'Alexandre Leſſelin.

Sur la fin de la Preface au Lecteur,
qui est mise au deuant de ces deux dis-
cours au lieu de *beuront*, lisez *boiront*.

*Fautes suruenues en l'impression du
Traitté des Eaux de Bourbon.*

PAge 6. ligne 12. declarant qu'elles
lisez *quelles*. Pag. 62. l. 20. deux lu-
minaire pour deux luminaires. Pag. 65.
l. 17. en quelques exemplaires *dent* pour
ardent. Pag. 86. l. 9. *temperamens* pour
temperament. Pag. 99. l. 16. qu'elle ont
pour qu'elles ont. Pag. 102. au bas de la
marge *ion* pour *ion*.

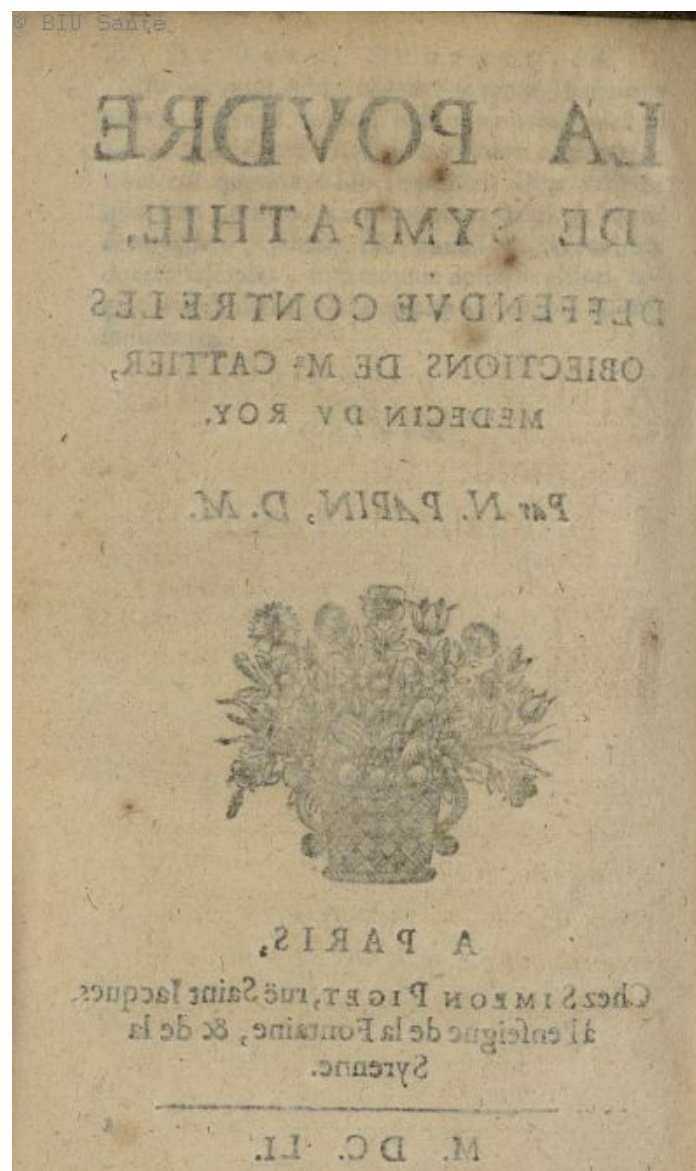
LA POVDRE
DE SYMPATHIE,
DEFFENDVE CONTRE LES
OBJECTIONS DE M^{re} CATTIER,
MEDECIN DV ROY.

Par N. PAPIN, D. M.



A PARIS,
Chez SIMÉON PIGET, rue Saint Jacques,
à l'enseigne de la Fontaine, & de la
Syrenne.

M. DC. LI.




A MONSIEVR
M^R CATTIER,
Conseiller & Medecin
ordinaire du Roy.

 MONSIEVR,
Je croy que personne ne trouuera
estrange que n'ayant l'honneur ny d'estre
connu de vous, ny de vous connoistre au-
rement que par les Ouvrages que vous
avez donnez au public, j'ose publier hau-

A ij

EPISTRE.

tement que nous ne sommes pas de pareil sentiment touchant la poudre de Sympathie, sur tout, puis que ce peu de lignes que ie mets à present au iour, n'est que pour servir de deffence à ce que i'en ay escrit autrefois. Mais ie ne fais point de doute que plusieurs ne s'estonnent, qu'en estant à ces termes avec vous, ie prenne la liberté de vous dedier la refutation de vos propres objections. Et peut estre ne serez vous pas exempt de la mesme surprise. Cependant i'espere que ceux qui verront les raisons qui m'y obligent, bien loin de s'en scandaliser, sentiront naistre en leur esprit quelque bien-veillance pour moy. Et i'ose mesme me promettre que vous n'improuerez pas mon dessein.

La premiere de mes raisons, est la resolution que i'ay faite d'en user tousiours de la sorte, & de ne escrire iamais nomme-

EPISTRE.

ment contre les sentimens d'aucune personne viuante, que ie ne luy adresse à elle mesme, ou à quelqu'un de ses inimes amis les pensées que i'auray contraires aux siennes; afin d'estre obligé par ce moyen de demeurer dans les termes de la civilité & de la modestie, qui me semble si bien seante à vne personne qui fait profession de l'amour des sciences; & éviter ainsi de tomber dans le vice des Critiques de ce temps, qui n'ont point de honte d'employer leurs escrits à chanter pöuille à la façon des regratieres, à qui-conque ne sera pas de leur sentiment touchant la signification d'un mot, ou la transposition d'une lettre; Et generallyment, le vice de la pluspart des gens d'estude, qui ne croient pas estre sortis de la dispute à leur honneur, s'ils n'ont farcy leurs escrits, d'iniures, d'inuectives & d'imprecations.

A iij

EPISTRE.

La seconde raison est, qu'estant obligé de faire quelque séjour en cette ville, j'aurois pris à mauvais augure si ie n'aurois peu à mon arrivée m'empescher d'y faire un ennemy. Car me voyant d'autre part obligé à soutenir les sentimens que j'ay bastis sur mes experiences: J'ay creu que je ne pouuois mieux me garantir de l'un & m'acquiescer de l'autre, qu'en taschant de vous faire approuuer ma franchise, & en usant enuers vous comme j'ay acoustumé enuers mes plus intimes amis. Car comme ie ne tombe pas tousiours d'accord avec eux en toutes choses. Je ne leur scay jamais mauvais gré d'auoir des sentimens differens des miens; & ne croy pas que l'affection qu'ils ont conceue pour moy se doine en rien diminuer, si ie ne souffre pas qu'ils gesnent en aucune façon mes pensées.

La dernière raison, & celle qui a le

EPISTRE.

plus de poids en mon esprit, c'est afin de
vous assurer du dessein que i ay fait, si
mon offre ne vous est point desagrecable,
d'estre toute ma vie,

MONSIEVR,

[Faint handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

Vostre tres-humble &
obeissant seruiteur.
N. P.

A Paris ce 20.
Ianuier 1651.

ΚΑλὸν ἐκ τῆς διδασκέντος ἔργου λό-
 γος. πλὴν γὰρ ὁ ποιητὴν τεχνικῶς, ἐκ
 λόγου αἰωέσθη. ὁ δὲ ῥητὴν τεχνικῶς, μὴ
 ποιητὴν δὲ, μεθόδου ἀτέλεια δεικνύον ἐγκυήθη.
 ὁ γὰρ οἶεσθαι μὴ, μὴ παρήσειν δὲ, ἀμαθίης
 καὶ ἀτεχνίης σημεῖον ἔστι.

Ἰπποκρ. περὶ διγνημοσιώνης.



I

LA POVDRE DE SYMPATHIE,

DEFFENDVE CONTRE LES
objections de Monsieur Cattier
Medecin du Roy.

Par N. PAPIN. D. M.

 Es admirables expériences
de la Poudre de Sympathie
que j'ay veues autrefois dans
les armées & en diuers autres
lieux, m'obligerent il y a quelques an-
nées de mettre au iour mes sentimens
touchant les causes naturelles ausquel-
les on peut attribuer ses effets; plus pour

satisfaire au scrupule de certaines personnes, qui craignoient en se seruans de ce remede d'estre entachées de magie, que pour aucun autre auantage que ie m'en promisse.

Ie ne diray point icy de quel air mon petit ouurage a esté receu en la pluspart des pays où il a esté veu: Il me suffit qu'il ne s'est trouué encore personne qui ait entrepris de le combattre ouuertement.

Cependant quelqu'un de mes amis m'ayant donné auis, que depuis vn mois vn Medecin demeurant en cette ville auoit esté de sentiment contraire au mien, & que sans me nommer il auoit choisi la pluspart de ce que i'allegue en mon liure, l'auoit mis au iour en France, & l'auoit refuté, j'ay eu la curiosité de parcourir son ouurage, pour considerer meurement le poids de ses raisons, & voir s'il est possible que les experiences dont ie ne croy auoir aucun sujet de douter, manquent si fort de raisons, que ce point les face passer pour suspectes, ou nous oblige de retomber

De Sympathie.

dans le soupçon de magie.

Mais tout ce que i'y ay rencontré m'a semblé si foible & si peu capable d'estbranler mes premières pensées, que ie puis dire qu'elles m'en ont semblé meilleures, & ne fais point de doute que ceux qui sont suffisamment informez de la verité des experiences, ne se contentent des raisons qui sont deduites en mon liure, ou de celles au moins qui qui peuvent estre basties sur le mesme fondement.

Et comme ie ne croy pas raisonnable que mon sentiment soit aveuglement reçu en vne cause où mon interrest est en quelque façon couché. Je veux laisser au public la liberté du iugement, me contentant pour cet effet de deduire icy les objections que Monsieur Cartier apporte en son Discours, avec la responce qu'il me semble qu'on y peut faire & les solutions qu'on y peut apporter. Au reste il ne faut pas attendre que ie repete icy ennuysement toutes les raisons que i'ay autrefois couchées par les crit pour maintenir la Poudre de Sym-

pathie, puis qu'elles se peuuent voir dans mon premier ouurage : Et si ie traite cette matiere en langage vulgaire, contre mon premier dessein, c'est seulement pour donner la mesme parure à cette deffence de nostre poudre, dont on a reuestu les objections que l'on luy oppose.

L'Autheur du nouueau discours de la poudre Sympathique, apres auoir descrit diuerfes sortes d'onguens & de poudres tirées des meilleurs liures, qui sont propres à guerir les playes par vertu sympathique, & deduit assez briefuement la façon de s'en seruir, fait vn abrégé des raisons sur lesquelles on appuye ordinairement les effets de ce remede, lesquelles il entreprend de refuter en suite, & finalement il y adioust quelques objections.

Les raisons qu'il pose se peuuent reduire à trois, dont la premiere expose les exemples sympathiques qu'on voit arriuer en la nature, tant dehors que dessus le corps humain, en autre occasion que celle des remedes qu'on nomme

De Sympathie.

proprement sympathiques, entre lesquels il allegue l'effet de l'aiman lors qu'il attire le fer, & qu'il se tourne vers le Nord, l'operation de l'Eliotrope qui panche tousiours vers le Soleil, & du Selinotrope vers la Lune. Il adiouste encore l'effet de l'agate, à qui on donne la vertu d'appaiser les diuorces d'entre le mary & la femme, & celle de la turquoise qui change de couleur selon les diuerses indispositions de celuy qui la porte, & generallement l'operation des astres par leurs influences, des esprits qui entrent & qui sortent de nos corps, & les substances spirituelles d'où procedent les effets des pierres precieuses, soit entrelles, ou sur nostre corps. A quoy on peut ioindre ce qu'il dit de l'impression des Astres, & du caractere de quelques animaux gravé sur des anneaux, aussi bien que l'effet de cét anneau dont parle Iosephe, par la vertu duquel vn demon fut chassé hors du corps d'un homme.

La seconde contient les exemples purement sympathiques qui arriuent sur le

corps, soit par le moyen des onguens & poudres de sympathie, ou en d'autres rencontres non moins admirables, comme est l'histoire tirée de Taliacotius & celle de Wanhelmont.

La troisieme contient deux choses, 1. l'une est la deduction du milieu c. à d. du corps ou espace moyen, par lequel la vertu du remede sympathique parvient iusques à la partie malade, sçavoir est un esprit ou substance tenue espendue par tout le monde, & qu'on peut pour cet effet nommer esprit vniuersel, suivant l'hypothese des Platoniciens & des anciens Philosophes. 2. Et la secõde est vne exposition de la façon d'agir du remede sympathique, dont l'effet depend de deux choses. 1. De sa nature interne exaltée par l'influence des astres, & de la sympathie du sang coulé de la playe sur lequel on l'applique, avec la partie dont il est sorty. C'est à dire à raison du baume naturel qui est encõre renfermé dans ce sang, qui au moyen de la puissance sympathique du remede qui luy est ioint, vient à se reunir au corps dont il a esté tiré.

Contre la premiere de ces raisons, qui regarde les effets sympathiques qui arriuent en la nature; ie ne void point qu'il allegue aucune obiection, & quoy que cette partie soit vne des plus puissantes pour appuier les remedes sympathiques, & qui nous fournit un valable preiuge des admirables effets de la nature au dela de la portee de nostre esprit; il la laisse en son entier, & n'ose combattre le temoignage de tant de personnes dignes de foy. Car encore qu'il dise sur la fin de son Discours, que ces experices ne sont pas tout à fait sans conteste, & se peuvent peut-estre rapporter à des causes differentes de celles qu'on leur attribue. Cependant il en parle plustost comme les admettant, que les improuuant. Et de plus ce n'est pas destruire des positions particulieres, sur tout lors qu'il s'agit de l'experience, que de les nier en general, sans faire voir ce qui oblige à tenir la negatiue.

Aux experiences particulieres, qui font voir sur le corps les effets de la poudre & qui descouurent hautement la

force de la sympathie, qui est le second point qu'il propose pour refuter, il n'y oppose que deux choses. 1. L'une que Hildanus & A. Paré ne demeurent pas d'accord des effets de ce remede, & 2. l'autre comprennent quelques histoires tirées de l'un & de l'autre Autheur, qui montrent que ce remede ne réussit pas tousiours. Mais qui est celuy à qui cette instance soit capable de faire changer d'opinion. Car si Hildanus ne l'approuue pas absolument, ie ne vois pas aussi qu'il l'improue, & le recit qu'il fait de la cure alleguée, semble plustost à l'avantage de l'onguent sympathique, qu'il n'est capable d'en faire douter, puis qu'il dit que cette honneste Damoiselle qu'on traita par ce remede, d'une playe à la mammelle, fut guerie promptement & sans aucune douleur. Que si il se forma en suite vn abcez dans le fonds, n'en peut-on pas apporter diverses raisons qui ne détruisent en aucune façon la vertu sympathique qui auoit precedé. Car les mamelles estans parties glanduleuses, spongieuses, de nature

Cent. 3.
observ.
25.

ture foible, cōme Galien l'enseigne, & par conséquent tres susceptible de superfluités, ne se pouuoit-il pas faire que quelqu'humeur se fut iettée dessus, soit qu'elle eust esté attirée à raison de la playe, ou que telle fust pour lors la mauuaise dispositiō du corps, ce qui est assez ordinaire aux femmes fraichement accouchées, telle qu'Hildanus nous représente celle-cy, à cause du reflux des humeurs qui se fait naturellement de la matrice aux mamelles.

Mais quand nous supposerions que cet abscez ne fût point arriué si la blessure eût esté pensée d'une autre methode, que peut-on conclure de là? sinon qu'il y auoit peut-estre eu de l'imprudence à ceux qui se mesloient d'appliquer le remede, d'auoir trop promptement laissé boucher les levres de la playe auant que le fonds fust conuenablement incarné: Qui est vne chose qui ne se doit pas moins obseruer dans la cure Sympathique, que dans la Dogmatique, puis qu'en cette sorte, le pus qui naturellement se doit engendrer en tout vlcere

B

qui s'incarne, ne trouuant plus diffuë, cause necessairement vn abscez.

Et il est bon de faire icy deux obseruations touchant l'vsage de la poudre de Sympathie. L'une que n'ayant autre vsage que de fortifier puissamment la partie, en sorte qu'il ne suruiene aucuns fascheux accidens, & qu'elle puisse promptement s'acquiter de ce qui est de son deuoir en telle rencontre, sçauoir d'engendrer de bonne chair ou elle manque, & de travailler à l'union des parties separées. Il ne faut pas moins obseruer les regles ordinaires pour le gouuernement des playes, que dans la cure vulgaire, comme de tenir la partie nette de toute ordure, d'empescher que les lèvres se rejoignent auant le fonds, surtout où il y a perte notable de substance, de rapprocher les vnes des autres les parties trop esloignées, & de separer celles qui s'approchent contre nature, ce qui a necessairement besoin de l'industrie de quelqu'un, estant au dela des forces de la nature en quelque estat qu'on la considere.

La seconde remarque est fondée sur la precedente, c'est que la facilité de nostre remede sympathique donnant la hardiesse à plusieurs de s'en servir, qui n'ont aucune intelligence au maniment des playes, faute de sçavoir donner ordre aux legers inconueniens qui suruiennent par fois, ils laissent tomber les malades dans des accidens fascheux, dont la faute est attribuée au remede, quoy qu'elle ne depende que du peu d'industrie de celuy qui entreprend de l'appliquer : Et ie croy que c'est la seule cause qui a diminué en l'esprit de plusieurs l'estime qu'ils en auoient conceüe.

Quant au iugement de Paré, non plus que celuy d'Hildanus, ie ne croy pas s'il estoit entierement contraire aux experiences que nous auons de nostre remede sympathique, qu'il deust pour cela faire pancher la balance d'un autre costé, puis qu'ils ne disent pas qu'ils en ayent fait des espreuues frequentes & particulieres pour en descouurir la verité : mais qu'ils ne raportent que quel-

B ij

ques exemples qui n'ont pas parfaitement réussi, & à la remarque desquels ils n'ont pris garde que par hazard, & dont on peut plustost attribuer le mauvais succez, comme nous disions tantost, à l'ignorance de l'Artiste qu'au peu deffet du remede.

De plus, nous n'asseurons pas que tous ceux qui se vantent d'auoir d'excellens remedes sympathiques, soient en possession de ce qu'ils promettent: Et si nous tenons qu'il ne faut point vsr d'aucun remede Dogmatique, dont la vertu ne soit approuuée, à plus forte raison le deuons nous dire des remedes Sympathiques, qui ne se trouuent pas par tout.

Et au reste, l'Espagnol qui entreprit de guerir monsieur de Martigue, doit il oster le credit aux remedes Sympathiques, si ne connoissant pas que le malade estoit blessé à mort, selon le iugement mesme de tous les medecins, il eut la temerité d'entreprendre la guerison d'une personne qui en estoit incapable?

Ce qui tourne en mon aduis plutoſt à l'aduanage de noſtre Poudre, & generally des remedes Sympathiques, qu'une perſonne qui entreprend de les refuter de tout ſon pouuoir, ne peut alleguer à l'encontre, que quelques exemples particuliers, dont les circonſtances ne iuſtifiant que trop ce qu'il s'eſforce de condamner.

Et enfin, ſi noſtre Autheur demeure d'accord avec Paré, que c'eſt la nature qui guerit les playes, que c'eſt à elle ſeule qu'il faut attribuer l'heureux ſucces de ceux qui en entreprennent la guerison avec le ſeul charpy, ou ſec ou mouillé, & de ceux qui n'vſent point de tentes, & enfin qu'il ny a qu'elle à qui on doive attribuer la guerison de ceux qui ſe ſont ſeruis de la Poudre de ſympathie: Nous demeurerons d'accord avec luy, puis que nous croyons ſuiuant le ſentiment d'Hippocrate, que la nature eſt le principal agent en la guerison des maladies, & nous luy auoüons volontiers deux choſes. 1. Que pluſieurs playes ſe peuuent guerir ſans aucune

B iij

industrie, ſçauoir quand elles ſont petites, ſimples & en vn corps bien diſpoſé: Et 1. qu'il y a parſois telle complication de mal où la Poudre de ſympathie n'eſt pas ſuffiſante & a beſoin de remedes internes, cōme lors qu'il ſe rencōplentude extraordinaire, ou vne abondance notable de mauuaiſes humeurs, ou bien lors que l'hæmorrhagie eſt trop impetueuſe & procede de vaiſſeaux notables, & de plus, où la fracture & diſlocation ſont iointes, rien ne ſe peut faire ſans l'industrie de la main. Mais que peut-on inferer de là, ſinon que l'action de la Poudre ne ſe fait paroître que ſur les parties ſimilaires, & qu'elle ne peut leur communiquer de nouuelles facultez, & que comme en certaines choſes la nature quelque robuste & parfaite qu'elle ſoit, a beſoin abſolument du ſecours de dehors, & de la main industrieuſe de l'oturier: la Poudre de ſympathie n'eſt pas capable de la mettre aux termes de pouuoir tout faire d'elle meſme, & de ſe paſſer de tout ſecours: Mais il faut diſtinguer vn effet de

l'autre, & concevoir que par la Poudre de sympathie nous n'entendons pas un remede capable de guerir la nature quelque indisposition qui luy puisse suruenir : mais qui peut seulement les autres obstacles estans dehors, la fortifier en telle sorte, qu'elle se surmontera soy-mesme de beaucoup, & produira bien à la verité les mesmes effets qu'auparavant, & d'espece du tout semblable : mais d'une façon incomparablement plus noble, plus parfaite & plus efficace. Elle retiendra plus estroitement le sang dans les veines, & empeschera plus aisément l'hæmorrhagie : mais non pas qu'elle puisse boucher toute seule les grandes ouvertures des vaisseaux. Elle cuira le sang, engendrera de nouvelle chair, & réunira les parties séparées d'une façon bien plus prompte, plus entiere & dont la difference sera facile à remarquer, si on a tant soit peu d'experience de l'une & l'autre sorte de guerir les playes, avec & sans sympathie. Mais si l'on pretend que ce remede serue de saignée, de purgation,

B iij

de tirebale, & satisfait indifferemment à toutes sortes de necessitez & d'indications; ie ne doute point qu'on ne passe pour ridicule dans l'esprit des plus iudicieux.

Et c'est icy encore qu'il faut respondre à deux objections de nostre Auteur, l'une conceüe en ces mots, *qu'il n'y a eu aucun qui ait recommandé nostre Poudre pour les playes d'arquebusades, esquelles il y a contusion & fracas, ce qui fait voir que ce remede n'a aucune vertu*; Car pour ne point dire, que c'est mal argumenter de faire vne proposition generale d'un exemple particulier, quand nous demeurerions d'accord que là où il se rencontre grande contusion & fracas, deuant que la Poudre puisse librement agir, il faut que le Chirurgien donne ordre à deux choses, à separer les corps estranges, comme les esquilles d'os, les bales & semblables, & à procurer par quelque autre remede que sympathique, la cheûte des chairs contuses & qui sont comme mortifiées, faut-il conclure de là qu'elle n'aye aucun effect? &

au contraire ne voyons nous pas apres que ces obstacles sont ostez, qu'elle agit tres puissamment, & qu'il ny a personne qui ne soit capable de remarquer son effet? Que si elle ne suffit pas pour tirer dehors tous les corps estranges, c'est pour la raison que nous disions tantost, qu'elle ne communique pas à la nature des facultez d'espece differente de celles qu'elle possède : mais sert seulement à les fortifier & à les reduire en vn estat plus parfait.

L'autre objection est fondée sur la diuerse constitution des personnes blessées, laquelle, ainsi qu'il dit, *empesche qu'une blessure se puisse guerir d'une mesme façon en toutes sortes de personnes, & chaque partie blessée estant de differente nature, demande des remedes qui luy soient appropriez*, ce que nous luy accordons volontiers, puis qu'y ayant telle rencontre où l'industrie du Chirurgien est necessairement requise, il ne faut pas exiger de la Poudre de sympathie, qu'elle face des effets au delà de sa nature & de la vertu que nous luy attribuons. Et quant à la diuer-

fité des remèdes qui est requise à chaque partie, selon la nature particulière; c'est ce qui se rencontre merueilleusement bien en la cure sympathique, ainsi que nous auons expliqué ailleurs, puis que la sympathie estant tirée de la partie mesme qu'il est question de guerir, autre est celle de la teste, autre celle de la poitrine, autre celle des pieds, & généralement, chaque partie rencontre en ce remède ce dont elle a précisément besoin, c'est pourquoy il a tort de faire passer pour vne folie, la croyance que nous auons que la Poudre de sympathie est capable de contribuer indifferemment à la guerison de toutes sortes de blessures, moyennant qu'on ne neglige pas d'y apporter l'industrie que chaque playe peut requerir, auant que nostre Poudre produise son effet.

Nous auons dit cy-deuant, que la troisieme raison des effets Sympathiques consiste en la position d'un esprit vniuersel & substance moyenne, qui serue de vehicule & de milieu, pour transporter d'un lieu à l'autre la vertu Sympathi-

que, & en la consideration du moyen par lequel cét effet est produit en l'application du remede. A la premiere position nostre Autheur n'objectant aucune chose, nous ne luy dresserons point de procez sans sujet: Mais il nous reste seulement à examiner de quelle façon il combat la production de l'effet sympathique, & pour cét effet nous le suivrons pas à pas.

Il dit premierement que c'est vne maxime receüe parmy les Philosophes que nulle action ne se peut faire sans atouchement, qui se fait ou lors que deux corps se touchent de pres, ou lors que l'un d'iceux, quoy que distant & esloigné de l'autre ne laisse pas d'agir sur luy. Il n'est pas question de la premiere sorte, puisque nous demeurons d'accord que l'effet Sympathique est ordinairement produit nonobstant vn espace notable.

Quant à la seconde, il la diuise encore en deux classes, dont la premiere comprend la communication entre deux corps esloignés qui se fait par le moyen des atomes ou parties, deliées

qui s'escoulant de l'un ou l'autre corps, sont portés iusques à l'autre. Et en la seconde il y range la communication des especes qu'on appelle vulgairement intentionnelles, telles que sont les sons, les couleurs & ainsi qu'il adioute, la lumière & les odeurs.

Il dit donc qu'il n'y a pas d'apparence que l'effet de nostre Poudre se puisse rapporter à la premiere classe, puisque s'appliquant d'ordinaire en petite quantité, tous les atomes seroient espuisez deuant que de paruenir à la partie malade, & qu'ainsi le sujet manquant, l'effet qui y est attaché, viendrait necessairement à cesser. Mais qui luy a dit qu'encor qu'il se face vne communication d'atomes, le sujet dont ils partent soit si promptement dissipé : ne sçauons nous pas que le musc & le camphre ne touchent nos sens que par ce moyen, & cependant quoy qu'ils s'espandent iusques à vn espace fort considerable, ils ne laissent pas de subsister plusieurs années en vn estat parfait & sans diminutiō considerable, au lieu qu'il nous suffit que nostre

remede puisse durer peu de iours, ou au moins quelque semaine. Et pour ce qu'il dit que sa substance seroit espuisée si elle estoit obligée de remplir tout l'espace qui se rencontre entre le remede & la partie malade, il a peu prendre garde à ce que nous auons dit en nostre Traité, que l'espace doit estre limité, & ne se pas imaginer qu'il n'y ait point de distance capable de diminuer son effet, Mais cependant soit que nous maintenions l'opinion que nous auons posée en nostre premier Discours, que cette communication Sympathique se fait au moyen de l'esprit vniuersel, ou de cette substance de nature imperceptible qui est respanduë par tout, laquelle sert comme d'organe pour transporter toutes les facultez qui surpassent la portée des élémens, laquelle me semble fort admissible & conforme à la raison, soit que nous demeurions d'accord avec ceux qui estiment que toute communication entre les corps esloignez, mesme celle que l'on comprend sous le nom d'especes sensibles ou intentionnelles, ne se fait que

par le moyen d'un escoulement d'atomes & par vne substance corporelle, comme la doctrine de Democrite semble le prouuer manifestement, nous serons contrains d'auoier que cette instance de l'esloignement est de peu d'efficace contre l'effet de nostre Poudre.

De fait la lumiere ne passe elle pas en l'esprit de plusieurs pour vne substance corporelle & neanmoins celle du Soleil se communique en vn instant d'un bout à l'autre du monde, sans que son sujet soit espuisé depuis tant de siècles.

Les influences des astres qui penetrent iusques aux entrailles de la terre, y produisent des effets si sensibles, que plusieurs osent bien leur attribuer vne nature corporelle, & cependant qui a remarqué que la grosseur de ces corps en reçoie quelque diminution ? Les couleurs font assez voir leur corporeité, & qu'elles ne se rendent sensibles que par les atomes qu'elles enuoyent de toutes parts, puisque se dissipant peu à peu, elles perdent premierement leur esclat, & s'esuanoüissent enfin

entièrement ; Et cependant iusque à quel espace ne se font elles point appercevoir, & combien de siècles sont requis avant qu'elles reçoivent vne alteration considerable?

Le mesme se peut encore remarquer sur l'ayman, dont la moindre portion au delà mesme de la Ligne, va rendre hommage par ses atomes, aux parties plus esloignées du Nord, qui est vn exemple seul capable de diminuer nostre admiration en toute autre rencontre, & qui donne vn suffisant preiugé de toutes les actions sympathiques.

On peut encore adionster en ce rang l'exemple des maladies contagieuses, dont les moindres semences non seulement se communiquent d'un lieu à l'autre, nonobstant la distance assez considerable : mais mesme s'attachant à vn troisieme corps, comme du linge, du drap & semblables, se conserue plusieurs années sans diminution de forces. Car pour moy ie ne comprends pas pourquoy Monsieur Cattier reiette cet exemple, puis qu'il prouue manifestement, que

plusieurs substances corporelles se peuvent étendre iusques à vne distance notable sans rien diminuer de leur force. Et pour la raison qu'il allegue, que la santé ne se communique pas comme la maladie, à cause que les vapeurs qui sortent d'un corps sain sont douces & benignes, au lieu que celles qui procedent d'un corps mal disposé, sont acres & malignes, elle ne fait rien à nostre sujet, puis que c'est assez qu'il auouë qu'il se fait également communication des vnes & des autres, car en suite pour ce qui regarde la façon d'agir, il la faut tirer de la force sympathique, & non du cours ordinaire qui se remarque en la nature. Il s'eforce aussi de banir l'effet de nostre Poudre de la seconde classe, qui attribuë au coulement d'especes la communication des corps esloignez, & dit pour raison qu'elles ne se pourroient pas estendre si au loin, chaque chose ayant ses limites, comme nous voyons l'ayman dont l'effet d'attirer le fer, vient à cesser à certaine distance. Mais premierement ie croy qu'il n'a pas raison d'attribuer

tribuer au seul coulement d'especes
l'operation de l'ayman sur le fer, puisque
ce mot n'a esté inuenté que pour l'ac-
commoder aux objets des sens. Secon-
dement tous ceux qui ont traité cette
matiere attribuent cet effet à vn cou-
lement notable d'atomes, qui partans
de l'aymans'insinuent dans les pores du
fer, ou comme veulent les autres, qui
dissipant l'air qui est entre ces deux
corps, oblige le fer par la fuite du vide à
s'approcher de l'aiman. Et ce qui con-
firme ce sentiment, c'est que la vertu
de l'ayman se dissipe assez facilement.

En 3. lieu, ne deuoit-il pas plustost
rapporter l'effet de l'aiman lors qu'il se
tourne vers le Pole, qui ne reçoit point
de limites, que celui d'attirer le fer, qui
n'insinüe pas si parfaitement l'estendue
de nostre remède.

Et en quatriesme lieu, puis qu'il en-
treprenoit de parler du descoulement
qu'on nomme especes intentionnelles,
pour y accompagner l'effet de nostre
Poudre, que n'alleguoit-il l'exemple des
couleurs qui s'espendent au loin & au

C

large sans grande diminution de leur force.

Je sçay bien qu'il fait deux objections, l'une touchant la lumière qui ne peut pénétrer les corps opaques, & l'autre touchant les odeurs & la fumée qui font transportez çà & là par les vens, sans se pouoir maintenir par l'air en vn estat stable, voulant dire par là, qu'il n'est pas croyable que la vertu de nostre Poudre ait plus de pénétration que la lumière pour franchir tous les obstacles qui se peuuent rencontrer en son chemin, & qu'estant communiquée par le moyen d'un flux de substance, elle ne se garantira pas mieux de l'impetuosité des vens & autres causes qui transportent çà & là l'air & les substances qui y sont respenduës.

Mais lors qu'il est question de raisonner par exemples, il ne suffit pas d'en rapporter vn ou deux pour establir ce qu'on a dessein de poser, puis qu'un exemple conuenable nous est vn suffisant preiugé pour la confirmation de nostre opinion; combien qu'on en peult alleguer cinq cens autres dif-

ferens. Ainsi si toutes les substances estoient distraites en leur chemin par la rencontre d'un corps opaque, comme la lumière, on pourroit inferer de là que nostre Poudre ne peut communiquer sa vertu lors qu'elle trouve pareil obstacle, mais il y a milles autres choses qui méprisent ces empeschemens, comme sont les sons, les odeurs, en diverses rencontres, les influences des astres qui penetrent iusques au fonds de la terre, l'ayman qui agit sur le fer au trauers de grosses pieces de bois, & le mesme qui se tourne vers le Pole quelque muraille qu'on luy puisse opposer: Tous lesquels exemples nous font assez voir qu'il y a plusieurs substances dans la nature qui trouuent des conduits assez sensibles en toute sorte de corps pour se communiquer au trauers.

Pour l'autre exemple, si la substance des odeurs respandue dans l'air aussi bien que la fumée, ne se peut exempter d'obeir aux mouuemens des vens, il y a nean moins plusieurs substances qui sont d'une autre nature, & ainsi la lu-

miere & les couleurs sont inébranlables & penetrent l'air d'un mouvement droit, sans ressentir aucune agitation, autant en peut-on dire de l'effet de l'aiman qui se conserve entier quelque agitation qui soit dans l'air voisin. Et ainsi tous les exemples qui ont esté alleguez ne prouuent autre chose qu'une variété de nature qui se rencontre entre les substances sublunaires, & qui ne destruit point celle que nous reconnoissons en nostre Poudre, mais qui est plustost capable de servir à sa confirmation, & de nous donner une idée de la façon qu'elle opere.

Je laisse donc cette instance pour acheuer de résoudre quelqu'autres objections qu'on fait contre nostre Poudre, ou plustost contre les remedes Sympathiques, dont la premiere est prise de la matiere dont on se sert pour cet effet, car c'est ce que nostre Auteur obiecte, que de ceux qui vsent de ce remede en forme de Poudre, les uns ne prennent que le vitriol, & les autres se servent de divers ingrediens, comme de mouffe de

crane humain, de mumie, de vers de terre & semblables, ce que font pareillement ceux qui preparent ce medicament en forme d'onguent, y adioustant les vns vne graisse & les autres vne autre, chacun le preparant diuersement, d'où il conclud que ce remede est non seulement incertain; mais sans aucune efficace.

Et cependant puisque les remedes Sympatiques ne sont autre chose que des matieres capables de destacher les parties balsamiques, & si vous voulez la portion de l'humide radical qui s'est separée du corps avec le sang coulé de la playe, pour la faire retourner en sa source, accompagnée aussi de certaines qualitez procedantes du remede, propres à contribuer à la prompte guérison de la playe. Qui trouuera estrange qu'il se rencontre plus d'un remede en la nature capable de produire cet effet; lequel dependant en mon auis d'une espece de fermentation que la matiere Sympatique produit sur le sang où elle est appliquée, faisant par ce

moyen separation exacte des parties heterogenes, il n'est pas plus difficile de concevoir que cette faculté soit attachée à diuerses matieres, que celle de faire leuer le pain, qui se remarque au vinaigre, en l'escume du vin nouueau & en celle de la bierre ; Que celle de preparer les humeurs dans le corps, & les disposer à la purgation, qui se remarque peut estre inegalement ; mais toutesfois d'une façon très considerable, ie ne diray pas aux racines aperitiues, dont l'effet me semble incertain : mais au tartre vitriolé, à la creme de tartre, au crystal mineral, en l'acide prepare, au vitriol de Mars & en plusieurs autres. Et enfin il n'est pas plus difficile de s'imaginer que cette faculté Sympathique soit attachée à diuerses matieres, que celle par exemple de purger la bile, comme en l'aloës, la rhubarbe, la scamonee, le suc de roses pales, ainsi qu'on le pose vulgairement ; celle de vider la pituite qu'on attribue à la colloquinte, aux hermodates, au turbith, au mechoacham & ainsi des autres. C'est pour.

quoy personne ne doit trouuer estrange si chacun se sert diuersement de remedes differens pour la cure Sympathique, selon que l'experience luy en a appris les facultez. Et ainsi pour mon particulier, comme n'ayant fait esprouue que du vitriol preparé, ie n'ay point voulu faire parade des diuers remedes qui se trouuent dans les Autheurs: mais neantmoins ie n'ay pas pretendu diminuer leur credit, ny les faire passer pour du tout inutiles, puis qu'au contraire ie croy qu'il s'en peut encore rencontrer qui ne luy sont en rien inferieurs; mais c'est à ceux qui en ont l'experience d'en faire part au Public. Je croy donc que cette objection ne fait rien contre les remedes Sympatiques.

La seconde est prise de la preparation du remede, & semble proprement s'attaquer à la Poudre de Sympathie faite avecque le vitriol preparé au Soleil, pendant qu'il est au signe du Lyon: car il dit, qu'il ne sert de rien d'asseurer que cette Vertu est deriuée de l'influence Celeste, puis que cette cause est trop generale, & ne

peut pas produire vn mesme effet en toutes sortes de personnes, qui n'ont pas vne semblable disposition. En quoy il semble qu'il ne fait pas distinction de l'operation du Soleil & de son influence sur le remede pour la preparation, & de celle du remede desia preparé, lors qu'il agit sur le sang coulé de la playe pour la cure Sympathique, quoy que cependant il y ait pareille difference entre ces deux choses, qu'entre l'effet du Soleil pour la production des plantes, & celuy des plantes paruenues à maturité, lors qu'elles contribuent à la nourriture de nostre corps. De fait comme en l'exemple des plantes, le Soleil par sa chaleur vitale suscite premierement la vertu interne des semences & prepare la terre voisine pour leur nourriture, faisant par ce moyen qu'elles viennent en suite à se gonfler, à germer, à produire vn tronc, des racines & des branches, à prendre leur accroissement conuenable, à produire leur fruit chacune selon son espece: De mesme quand le Soleil agit sur le vitriol, il le penetre iusques

aux moindres petites parties, separe ce qu'il y a d'excrementeux, exalte la vertu dissolvente qui se rencontre en ses premiers principes, & fait par ce moyen qu'il est conuertý en vne espece de leuain (qu'il me soit permis de le qualifier de ce nom) propre par sa vertu dissolvente & fermentatiue à dissoudre le sang sur lequel il est appliqué, à en extraire les parties heterogenes, & à produire l'effet que nous nommons Sympathique.

Ce n'est donc pas que le Soleil aye des influences particulieres par lesquelles il agisse sur le vitriol, & qui soient d'espece differente de celles qu'il employe à la production des plantes: mais comme on dit que le Soleil & l'homme engendrent vn autre homme, à cause que l'influence du Soleil agit selon qu'elle est determinée par la disposition de la matiere sur laquelle elle produit son operation. Ainsi autrement agit elle sur le vitriol quelle ne fait sur les plantes, à raison que la diuersité de la matiere fait aussi que son action est diuersement receuë par les vns & par les

autres. De mesme aussi c'est le mesme Soleil qui produit l'or, l'argent, le fer, l'estain, le cuivre & le plomb : mais de manieres differentes & diuersement disposées. Cette instance donc de l'vniuersalité de l'action du Soleil n'est d'aucune consequence pour destruire ce que nous auons posé de son operation sur le vitriol.

Et quant à l'autre partie de l'operation Sympathique, qui regarde l'effet du vitriol desia preparé, qui ne voit que l'objection de nostre Autheur n'a pas plus de force à l'encontre, qu'elle en a pour la destruction de la premiere, qui comprennent l'action du Soleil sur le vitriol? Car lors que nostre Poudre a acquis sa perfection, elle agit à la verité d'une façon égale en toutes les applications; mais neantmoins son effet est diuersifié selon la difference du sujet dont le sang est tiré & selon la complexion, non seulement de chaque personne, mais aussi de chaque partie blessée, qui est ce que nous auons posé comme vn fondement en nostre premier escrit, & que nous auons expliqué plus au long.

La troisieme obiection est tirée de l'application du remede, laquelle nostre Auteur propose en forme d'argument à deux branches, qu'on nomme vulgairement Dilemme. Si, dit-il, l'application de ce remede sur l'instrument qui a fait la blessure avoit la puissance de la guerir, il faudroit que cette vertu vint de l'instrument ou du medicament, que si elle venoit de l'instrument, ce seroit une pure folie d'y joindre l'application du remede, que si elle venoit du remede, ne deuroit on pas l'appliquer plustost sur la blessure que sur l'instrument qui a fait la playe. En quoy certes il n'a pas observé toutes les formes de l'argument, puisqu'il a oublié la principale branche composée des deux precedentes, sçavoir que la vertu Sympathique depend de l'applicatiō du remede sur le sang coulé de la playe ou sur l'instrument qui l'a faite. Car qui ne sçait que si la force de la Sympathie dependoit simplement de l'instrument qui a blessé, ou du sang qui y est attaché, il ne seroit point besoin de chercher aucun remede pour parvenir à nostre intention, la Sympa-

thie se produisant ainsi d'elle mesme sans aucun agent exterieur. Mais comme nous reconnoissons que cela ne se peut faire sans l'application du remede qui dispose le sang, ainsi que nous auons dit cy-deuant, à rendre aux parties du du corps dont il est sorty la portion d'humide radical qu'il auoit entraînée avec foy, aussi ne doit-on pas trouuer estrange qu'on soit astraint à la nécessité de se seruir du remede & d'appliquer l'agent au patient ainsi qu'on a de coustume de parler.

Quant à l'autre branche par laquelle il pretend si cette vertu depend du remede, qu'il doit estre appliqué sur la partie malade, & non sur l'instrument. Il sçait bien que ce n'est pas vne reigle generale en Medecine, puis que les remedes cardiaques & hysteriques, c'est à dire, ceux qui sont propres à fortifier le cœur, & qui ont la vertu de repousser la matrice en bas, se doiuent souuēt appliquer au nez. Les amulettes dont la pluspart des Medecins s'ont d'aceord pour la peste, pour l'épilepsie & semblables, se met-

rent rarement sur la partie mesme qu'on croit estre attaquée. Le vif argent porté à la ceinture fait mourir la vermine qui se trouue en tout le reste du corps. Et ce que nous pouuons dire de plus, c'est que nostre cure Sympathique n'ayant rien de commun avecque la pluspart des autres effets qui se font en la Medecine, on ne doit pas aussi s'astreindre à tous ses axiomes. De plus qui comprendra que le remede doit premierement agir sur le sang qui est sorty de la playe, & l'effet qu'il y doit produire, reconnoistra aussi facilement pourquoy cela doit estre fait au dehors & non sur la playe mesme dont le sang est sorty, puis qu'il n'est pas question de remettre dans le corps les parties grossieres, terrestres, excrementueuses & desia corrompues du sang qui en est sorty, qui seroient plustost capable de luy faire tort, que de contribuer à sa guérison: mais seulement celles qui sont athérées, spiritueuses & de nature celeste, ce qui n'a point besoin d'une application immediate. Et enfin comme nous

croyons que le vitriol communique quelque chose de sa nature & de sa vertu pour cette guérison ; qui ne sçait s'il s'en faisoit application sur la partie mesme, qu'il seroit capable de la brusler par sa vertu à demy caustique, & que son excessiue adriction iointe à la vertu extraordinaire qu'il a de dessécher, apporteroit plus d'incommodité, qu'il ne contribueroit à la guérison de la playe : au lieu que ne luy enuoyant que quelques parties plus pures, plus spiritueuses & plus destachées de la terrestrité, la distance du remède fait que nous rencontrons iustement la mediocrité qui est nécessaire pour nostre intention ; ce qui doit seruir de réponse à cette troisieme objection.

La quatriesme est prise de l'operation : Car l'experience ayant fait voir, ainsi que nostre Autheur auouë, que les remèdes Sympathiques seruent aussi bien à la guérison des asnes, des cheuaux, & semblables animaux blesez, qu'aux playes du corps humain (ce que ie prens desjà pour vn bon argument de mon

osté, puis qu'il demeure d'accord de l'expérience) Il infere de là deux choses, ou que cette guérison prouient d'ailleurs que du remede, ou qu'il y a vne conformité de nature entre l'homme & les bestes. Mais pour la conformité, il est certain que comme elle n'est pas absolue puisque l'homme constitué vne espece differente, & qu'il a vne forme beaucoup releuée au dessus de celle des bestes, elle n'est pas aussi fort esloignée en diuerses choses. Les Philosophes sont d'accord que nostre corps est composé des mesmes elemens que celui des bestes, elles ont les mesmes facultez naturelles & vitales que nous, & à peu pres les mesmes organes, elles sont cōposées de mesmes parties similaires, & la liqueur qui coule dans leurs veines, n'est pas fort differente de celle qui se remarque dās les nostres. Et au reste elles sont sujettes à la pluspart de nos incommoditez & reçoient guérison par les mesmes remedes, si vous en exceptez peut estre la dose, qui ne fait rien à l'essence de la chose. Qui trouuera donc estran-

ge que les mesmes remedes Sympathiques qui agissent sur le sang de l'homme facent semblablement paroistre leur efficace sur celuy des bestes, & qu'elles en reçoient vne égale vtilité? Car pour ce qu'il dit, que l'effet de ce remede vient de sa conformité & de sa sympathie avecque les blessures du corps humain, Il faut distinguer le remede deuant & apres l'application sur le sang: Car deuant l'application il n'a pas plus de conformité avec le corps de l'homme qu'avec celuy des bestes, particulièrement s'il est question de nostre Poudre preparée avec le vitriol, (car ie laisse à part les remedes tirés des parties mesme de l'homme, qui sans doute ne doiuent pas auoir pareil effet sur les bestes) mais apres l'application sa Sympathie avec tel sujet ou tel autre, depend du corps mesme dont le sang a esté tiré, soit celuy d'un homme ou celuy d'une beste, & de tel ou tel indiuidu en particulier. Car comme nous auons dit cy-deuant de l'influence des astres & de l'operation du Soleil icy bas, la vertu sympathique
que

que nostre Poudre possede en general & à la cōsiderer seule, vient à estre determinée par quelque sujet particulier, auant que de produire son operation, & ainsi son obiection est nulle.

La cinquiesme & derniere, tirée de la façon qu'on a accoustumé de conseruer le remede appliqué sur le sang pendant que la playe est encore ouuerte, consiste en deux points, dont le premier combat le soin avec lequel on le serre & enuëlope, quoy qu'il semble, dit-il, qu'on le deust plustost exposer à l'air, afin qu'estant ainsi en liberté il paruint plus facilement à la partie malade. Et l'autre improuue la temperature moderée du lieu auquel on le conserue.

Mais quant au premier, Il est assez aisé de iuger par ce que nous auons dit cy-deuant, qu'il n'est question en l'application de ce remede, que de rendre à la partie blessée certaines portions de substance de nature celeste, ætherée & subtile qui sont renfermées dans le sang qui est sorty dehors, & lesquelles pouuant aysement passer au trauers des po-

D

res plus imperceptibles de quelque corps que ce soit, n'ont point besoin d'estre exposées à vn air descouvert, qui quand il n'auroit point d'autre mauvais effet, seroit capable de dissiper trop promptement toute l'humidité contenue dans le sang & la transporterait çà & là auant que la Poudre y eust peu produire son operation, & ainsi rendroit nostre remede inutile, ou au moins de tres peu d'effet: Ce que l'on peut dire pareillement du chaud & du froid excessif, qui est le second point de l'obiection, dont le premier peut dissiper trop promptement toute l'humidité du sang, & le froid au contraire empescher par la puissance qu'il a de reserrer, que la Poudre ne puisse suffisamment fermenter le sang, & ainsi l'un & l'autre rendroient sa vertu sans effet.

Et de plus, puisque nous reconnoissons la merueilleuse correspondance qui est entre la partie blessée & le sang couuert de nostre Poudre, en sorte que les principales qualitez de l'un parviennent à l'autre, n'est-ce pas bien fait de ne point

souffrir que le sang ainsi disposé soit exposé à aucunes qualitez excessives de l'air, dont nous ne voulions aussi que la partie malade se ressente ? & ceux qui ont l'expérience de ce remede, ne font point de doute que cela ne soit de tres grande consequence pour conduire la blessure en meilleur estat, ou la faire tomber en pis.

Car pour ce qu'il objecte que souvent l'instrument dont a esté faite la blessure qui est couuert de sang, & le sang mesme qui est coulé de la playe sont exposez aux iniures de l'air : La responce en est facile, puis que n'y ayant point eu de Poudre dessus, ils ne peuvent pas produire pareil effet que le sang qu'on employe pour ce fujer : Ce qui fait que plusieurs respandent de la Poudre sur tous les linges qu'ils tirent de la playe, & generalement sur tout le sang qu'ils peuvent recouurer, afin que l'effet Sympathique en soit plus parfait. Les autres croyent qu'apres la premiere application il suffit de serrer les autres linges proche de celui où est la Poudre, pour ce

qu'ainsi les esprits qui sortent de l'un se portans dans les autres y produisent vn pareil effet. Et c'est le sentiment que i'ay soustenu dans mon Traicté, fondé sur diuerses raisons, dont l'une est pour espargner la Poudre, de laquelle on en puiseroit autrement vne grande quantité en chaque playe, & l'autre est fondée sur l'exemple des choses qui se fermentent, dont la seule odeur, c'est à dire les esprits qui s'en esleuent, sont capables de produire le mesme effet sur les substances de pareille nature qui leur sont voisines: Ainsi le vin viel se trouble & viét à bouillonner au temps de la vendange, quand il est aupres du vin nouveau, le vin s'aigrit estant aupres du vinaigre, & generallyment tout ce qui se fermenté ou qui se pourrit en fait le semblable: Car pour n'en pas dire davantage des liqueurs où cet effet n'est que trop sensible, les chairs des animaux lors qu'elles se corrompent attendrissent premierement & font gasser, enfin celles qui leur sont voisines, ce qui se remarque pareillement au froment &

autre bled empire ou eschauffe, qui communique le mesme vice à celuy qui sera enfermé dans vn mesme lieu quoy qu'à vn espace assez notable, & l'exemple des fruits à cet egard est si vulgaire, qu'il n'est pas besoin de le rapporter.

Peut estre que cecy exemple des choses qui se corrompent, que nous alleguons pour faire concevoir l'effet de nostre Poudre sur les linges voisins abbruez de sang & de matiere purulente, semblera suspect à plusieurs, comme si nous prouuions par là, que son operation ne tend qu'à faire pourrir & corrompre les choses sur lesquelles elle agit; Mais ceux qui auront plus de connoissance de la nature de la Fermentation dont nous faisons dependre la vertu, n'y trouveront aucune difficulté, scachans que ce mesme mouuement interne des substances, fondé sur leur sympathie ou antipathie est à la verite le principal moyen dont la nature se sert pour la destruction & la corruption de tous les corps mixtes: mais aussi celuy qui luy sert d'instrument admirable pour la pro-

duction, pour la viuification & pour l'entretien de tous ses ouurages. Mais cette matiere qui doit passer pour le supplement des liures d'Aristote de la Generation & Corruption, merite bien vn travail à part pour la reseruer à vne autre fois. Et il est temps de finir cet ouurage, puisque i'ay satisfait selon mon dessein à routes les objections proposées contre nostre Poudre.

Cependant puisque mon cher Du Prat, quoy qu'il s'interesse fort peu aux effets de nostre Poudre, est d'avis que pour satisfaire dauantage le Lecteur & luy faire mieux conceuoir les matieres dont il s'agit, i'adiouste vn abregé de tous les sentimens qui sont contenus dans mon premier Liure: le le feray d'autant plus volōtiers, que Mōsieur Cartier se plaint en son Discours de l'obscurité des raisons de ceux qui ont escrit des operations Sympathiques.

Tout ce que i'en ay dit se peut rapporter à quatre chefs, dont le premier enseigne quelle est la matiere de la Poudre, & la façon de la preparer, Sçauoir le

Vitriol Romain conuenablement purifié, lequel on fait calciner en blancheur aux rayons du Soleil pendant les chaleurs de la Canicule.

Le second expose la maniere de s'en seruir, qui est de receuoir sur vn linge le sang qui sort de la playe, & de verser dessus auant qu'il soit seché quelque portion de la Poudre, puis le garder en vn lieu temperé, non trop esloigné du malade, & auoir soin de tenir la playe nette.

Le troisieme contient les merueilleux effets de ce remede, tirez tant des experiences de plusieurs personnes dignes de foy, que des miennes propres.

Et le quatriesme comprend le raisonnement touchant sa façon d'agir, qui se peut diuiser en deux parties, dont la premiere gist en l'exposition d'autres exemples & operations Sympathiques qui se remarquent en la nature, qui peuuent seruir de preiugé pour confirmer celle de nostre Poudre. Et l'autre contient les raisons qui regardent particulièrement nostre remede,

Je n'examineray point icy toutes les autres matieres, puis qu'elles ne reçoivent aucune difficulté, & qu'on ne les peut accuser d'estre obscurément deduites en mon Traité. Mais pour ce dernier point, voicy de quelle façon ie l'explique.

Premierement ayant supposé selon le sentiment ordinaire, qu'il ne se fait point d'action entre deux corps esloignez, si non au moyen de la communication de l'un à l'autre ou par vn flux & coulement d'atomes, ou par l'impression virtuelle des qualitez de l'un ou de l'autre sur vn troisieme corps qui se trouue entre deux, & qui tient lieu de moyen & de vehicule. Je soustiens que nostre Poudre produit son effet en ces deux façons, c'est à dire qu'il se porte certains atomes du lieu du remede iusques à la playe; & que de plus il se fait vne impression des vertus du remede sur vne substance moyenne, qui se communique pareillement à la partie blessée.

Je pose en second lieu pour vn fondement certain l'axiome d'Hippocrate,

que c'est la Nature qui guerit les maladies: où par ce mot de Nature j'entens l'humide radical, qui est vne substance celeste espanduë par toutes les parties du corps, qui sert d'organe immediat à l'ame pour l'execution de toutes ses operations: mais sur tout de celles qui dependent de la faculté naturelle, à laquelle appartient non seulement de nourrir les parties du corps & de les entretenir en vn estat parfait: mais aussi de les y reestabliir lors qu'elles en sont deschuës; & ainsi de rengendrer la chair quand elle est perduë & de reünir les parties separées contre nature, comme aux playes & aux vlcères.

En troisiésme lieu, ie tiens que cét humide radical est à la verité d'une même nature en tout le corps à le considerer en general, c'est à dire que c'est vne substance tellement releuée au dessus des elemens, qu'elle peut à bon droit passer pour vn cinquiesme corps, & qu'elle merite avec raison selon le sentiment d'Aristote, d'estre comparée à la substance lumineuse des astres. Mais

neantmoins ie croy qu'il y a vne telle difference entre les proprietiez de cette substance celeste selon la nature des parties de nostre corps où elle se trouue, qu'autre est celle de la teste, autre celle du cœur, autre celle de l'estomach, autre celle du foye & ainsi des autres. Ce qui se peut prouuer par deux choses, sçauoir la diuersité des operations auxquelles chaque partie est destinée, qui ont sans doute besoin d'organes differens: Et la Sympathie diuerse de chaque partie avec certains remedes, comme tous les Medecins en demeurent d'accord: Ainsi tel medicament est Cordial qui n'est pas Cephalique, & tel peut fortifier le foye, qui ne peut rien ny sur l'estomach, ny sur la matrice.

Ie dis en quatriesme lieu, que plus chaque partie possede de cét humide radical, & plus elle est capable de travailler promptement à la guerison des maladies qui l'attaquent, & par consequent à la reünion des playes.

En cinquiesme lieu, qu'il se perd de cette substance lors qu'une partie est

blesée, d'autant qu'il ne se peut faire de playe ou d'ulcere sans quelque perte de la substance du corps, avec laquelle cét humide radical estant estroitement ioint, la moindre partie venant à estre separée du reste, l'humide radical qui y est attaché en est pareillement esloigné. Outre que les substances que les Latins appellent conformement au sentiment des Medecins Arabes, *Ros, Gluten, Cambium*, qui sont des acheminemens prochains de la conuersion de l'aliment en nostre propre substance, & qui en font desia partie en quelque degré, venans à s'escouler de la playe avec le sang, elles n'entraînent pas avec elles vne portion peu considerable de cette substance humide & radicale.

La sixiesme position gist en ce que nous croyons que cét humide radical ainsi separé du corps ne s'euanoit pas en l'air, mais demeure attaché avec le sang ou autre substance avec laquelle il est sorty du corps, & y demeure tant qu'il se face vne entiere corruption de la matiere qui la tient attachée.

Par la septiesme nous posons que cette substance peut estre destachée de la matiere qui la retenoit, au moyen de l'operation de nostre Poudre, qui fermenté toute la masse, & fait vne separation conuenable des parties heterogenes.

Et finalement la huitiesme tend à faire voir que cet humide radical ainsi separé du sang & des autres matieres qui la retenoient, se porte immediatement & avec necessité au lieu dont il estoit sorty, & à la mesme partie dont il auoit esté destaché, cōme estant son veritable centre, & que lors qu'il est rejoint avec l'autre, la partie en reçoit vne merueilleuse restauration & travaille plus puissamment & avec plus de facilité & de promptitude à la reparation de la substance perdue, & à la reunion des parties separées.

De fait, si nous croyons que les remedes specifiques, c'est à dire qui sont appropriés d'une façon imperceptible à chaque partie, ont vne si notable puissance de les fortifier & de leur faire ressi-

ster à toutes sortes d'iniures, tant internes qu'externes qui les attaquent d'une façon occulte, & qu'ils ne possèdent cette vertu que par la force de la ressemblance, & à raison de la sympathie qui est entre tels remèdes & telles parties. A combien plus forte raison devons nous espérer un plus divin effet de ce retour de l'humide radical en la partie d'où il estoit sorty; puisque la similitude & la sympathie en est toute évidente?

Et ce qui nous oblige à croire que cette substance celeste s'en retourne ainsi au lieu dont elle estoit partie, c'est la position générale des plus illustres Scrutateurs de Nature: Que la principale cause qui fait que les corps s'entre-recherchent est la similitude de substance ou ressemblance de nature. D'où vient que Bacon estime en son Histoire naturelle, que l'or rechercheroit l'or avec pareille nécessité, & de même sorte que le fer fait l'ayman, que l'argent se porteroit vers l'argent, le plomb vers le plomb, & ainsi de toutes autres choses, s'ils n'en

tant que nostre Pouvoir luy ayant esté

estoyent empeschez par leur pesanteur. Ce qui estant, il est aisé de comprendre comment cette portion de l'humide radical destachée de nostre corps estant assujettie à la mesme loy, s'en retourne directement au lieu dont elle estoit partie, n'ayant point d'autre centre où elle soit attirée. Car pour la similitude de substance qui est le fondement du transport & de l'operation sur le corps, elle est si grande entre cette portion de l'humide radical, & celle qui reste en la partie du corps dont elle est sortie, que l'on luy peut facilement appliquer ce dire vulgaire: *Nemo nemini similior quam sibi.* Rien ne ressemble tant à aucune chose qu'à soy-mesme: Car c'est comme la mesme substance qui se trouue en ces deux diuers lieux, & qui ne demandant qu'à estre réunie; celle qui est dans le corps ne se peut pas porter vers l'autre à raison de la pesanteur de la matiere où elle est estroitement attachée: Et celle qui en est sortie est pareillement empêchée d'y retourner par la mesme raison, tant que nostre Poudre luy ayant osté

cet obstacle ; il ne luy manque plus rien pour suivre les loix de Sympathie. Car d'un costé elle n'est plus retenue par le poids , n'en ayant point de soy-mesme capable de l'entraîner en bas , puis qu'elle est de nature celeste : Et de l'autre, quoy que nous la facions passer pour celeste, il ne faut point craindre qu'elle s'enuole vers le Ciel , puis qu'elle a un centre qui luy est plus naturel, pendant que l'homme dont elle a esté tirée est encore en vie. Et de plus nous l'appellons celeste, plus par ressemblance de qualitez , & à cause de son excellence , qu'à raison de son origine , la nature l'ayant destinée des le commencement du monde à servir icy bas à l'entretien des animaux.

Et comme la separation de cette substance d'avec le sang où elle est attachée ne se fait pas tout d'un coup , & que cependant elle communique sa vertu à la partie malade dès le moment qu'il se fait application de la Poudre dessus. De là vient que nous auons rappellé en memoire le sentiment de l'es-

36 La Poudre de Sympathie.

prit vniuersel posé par les Anciens, & confirmé par la pluspart des Modernes: Qui est vne substance extrêmement desliée & subtile, comme nous auons desia dit cy-deuant, laquelle estant espanduë par tout & de nature celeste, est propre à receuoir les impressions de mesme espece, & les porter diuersement de costé & d'autre selon l'inclination de chacune. Car ainsi les qualitez de l'humide radical qui sont releuées par dessus les Elemens, ne se pourroient pas facilement communiquer d'un lieu à l'autre sans l'entremise d'un tel milieu, & d'une substance moyenne, qui estant de pareille nature receust facilement ses impressions; Desquelles l'air, qui rend pareil office à l'égard des qualitez elementaires, est du tout incapable en cette rencontre à raison de sa nature trop grossiere & trop esloignée de celle de la substance dont il s'agit: Mais ie suis desia plus long que ie ne m'estois proposé; & il n'est pas besoin d'en dire dauantage en ayant parlé plus amplement ailleurs.

F I N.

P Ag. 14. l. 6. lisez rencontre. p. 21. l. 4. lisez l'espace
p. 23. l. 22. conseruent. p. 30. l. 16. autres. p. 37. l. 9.
l'astreindre. p. 39. l. 1. costé. 16. l. 22. incommodité.

RESPONSE

A MONSIEVR PAPIN

Docteur en Medecine,

TOUCHANT

LA POVDRE DE SYMPATHIE.

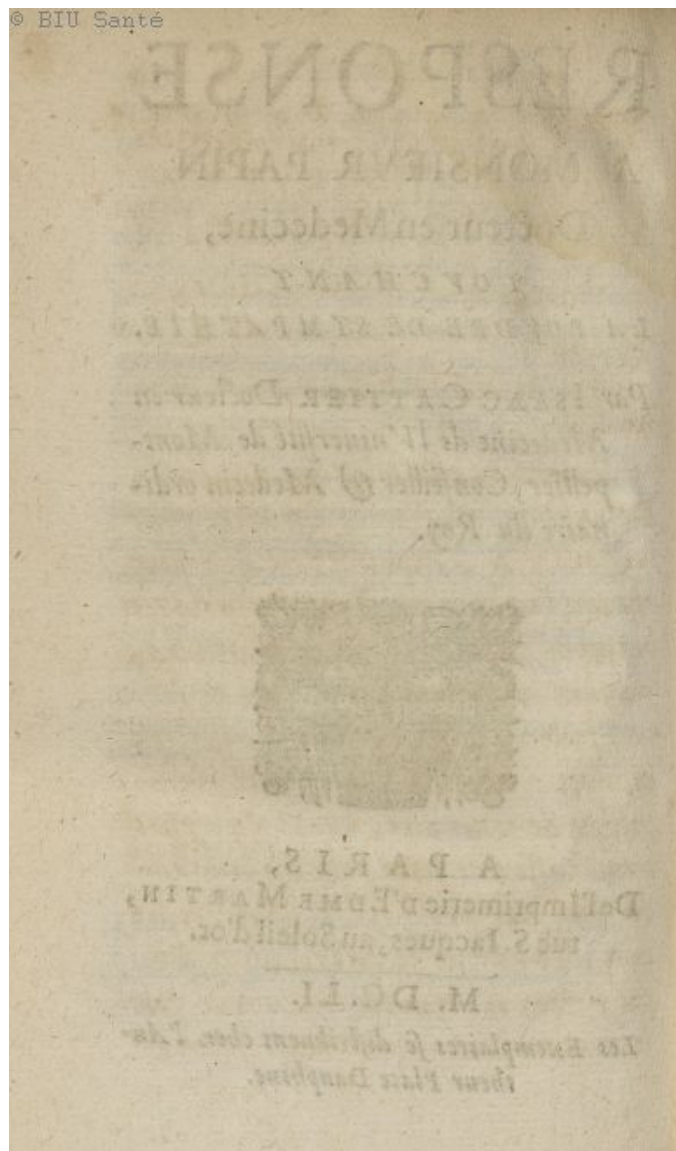
*Par ISAAC CATTIER Docteur en
Medecine de l'Vniuersité de Mont-
pellier, Conseiller & Medecin ordi-
naire du Roy.*



A PARIS,
Del'Imprimerie d'EDME MARTIN,
ruë S. Iacques, au Soleil d'or.

M. DC. LI.

*Les Exemplaires se distribuent chez l'Au-
teur Place Dauphine.*



A MONSIEVR
MONSIEVR PAPIN
Docteur en Medecine.

MONSIEVR,

*Ie ne vous puis celer que i'ay leu la
Defense que vous auez entreprise pour
la Poudre de Sympathie, & que vous
m'auiez fait l'honneur de m'adresser, avec
beaucoup de plaisir & de contentement,
y ayant rencontré toute la grace & tou-
te l'inuention qui peuuent orner un
discours : cependant ie ne puis m'em-
pescher de vous dire, que ie n'y aypas
trouué assez de force pour me contrain-
dre & pour m'obliger à suivre vostre
party. Vous ne vous estonnerez donc
pas si vous me trouuez encore vne fois
les armes à la main pour vous resister: &*

A ij

comme vous auez employé beaucoup d'industrie à soustenir une mauuaise cause, j'espere aussi trouuer d'autant plus de gloire dans sa ruine. Peut-estre, MONSIEVR, que vous m'accuserez d'ambition; mais vous considererez s'il vous plait que c'est une passion en quelque sorte requise dans la dispute aussi bien qu'en la guerre, pour soustenir l'esprit & le courage, & pour l'empescher d'estre rampant. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il faille estre ialoux de ses opinions, iusques au poinct de ne pouuoir souffrir qu'on les choque sans échauffer sa bile, & sans témoigner beaucoup d'aigreur; puisque dans tout mon procédé i'ay essayé autant que i'ay pû de vous faire voir que ie n'approuue pas cette maniere d'agir. Que si neantmoins il m'est arriué dans la chaleur du discours, de laisser échaper quelques paroles un peu libres, ie vous prie

EPISTRE.

5

de croire que c'est sans perdre le respect
que ie vous dois, & sans diminuer en
aucune sorte l'estime que ie fais de vo-
stre sçavoir. Je ne croy pas aussi faillir,
si ie prends la liberté de vous adresser la
réponse au liure que vous avez fait en
faveur de la Poudre de Sympathie,
puisque ie ne puis pas m'imaginer que ce
soit un crime de suivre vostre exemple.
Je voudrois qu'il me fust autant permis
de vous imiter dans la beauté du lan-
gage, dans la facilité de s'énoncer, &
dans tout le reste des belles qualitez que
vous possédez. Et si j'ay le déplaisir de
ne pouvoir atteindre à ces perfections,
ie me contenteray deles admirer, & té-
moigneray tousiours auoir receu beau-
coup de satisfaction d'auoir eu l'hon-
neur de vous connoistre, & de vous pou-
voir assurer que ie suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & obéissant
seruiteur, I. CATTIER.

A Paris ce 21. Mars 1651.

ἡμεῖς οὖν ἐν τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ

Σφαλερὴ καὶ δ' ἡμεῖς ἡμεῖς ἀδελφεῖς
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ. ἡμεῖς οὖν
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ.

ἡμεῖς οὖν ἐν τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ
ἐκείνῃ τῇ πόλει ταύτῃ



RESPONSE
A MONSIEVR PAPIN
Docteur en Medecine,
Touchant la Poudre de Sympathie.



Il y a quelques années que la Poudre de Sympathie fut en plus grande recommandation pour la guerison des playes que pasvn autre remede, & fut estimée vn des plus grands & des plus admirables secrets que la nature nous pouuoit fournir. Sa composition estoit vn mystere qu'on ne reueloit qu'à grand prix d'argent : l'inuention en parut si belle, que plusieurs personnes de condition voulurent posseder ce thresor; & l'usage en sembla si utile & si agreable aux blesez, qu'ils creurent se pouoir

A iiij

passer de tous les autres medicamens. Mais comme les choses qui ont apparence de nouveauté, sont receuës au commencement avec applaudissement; aussi ne me suis-je pas beaucoup estonné si d'abord tant de personnes auoient recours à cette Poudre, comme à quelque remede infailible & bien assuré, me persuadant aysément que le temps luy feroit perdre beaucoup de son credit, lors qu'il auroit fait connoistre par les effers, le peu de raison qu'il y a de se reposer sur la vertu de ce remede.

Et de fait, plusieurs ont remarqué que la gangrene & mortification suruenoit assez souuent aux parties blessées après l'usage de cette Poudre, lesquelles on n'auroit iamais esté contraint d'extirper, si dès le commencement elles eussent esté traitées d'une autre sorte. Il y a des Chirurgiens en cette ville & ailleurs dignes de foy, qui ont suiuy les Princes aux armées, lesquels peuuent rendre témoignage de cette verité; & ne faudroit pas employer beaucoup de raisons pour persuader vne chose si évidente, s'il n'est

trouuoit encore des personnes qui fauorifent de tout leur possible l'opinion contraire, & tâchent de nous ietter de la poudre aux yeux pour nous ébloüir.

Cette confideration m'obligea il y a quelque temps, de donner à la priere de mes amis, vn Discours que i'auois prononcé en public, par lequel ie faisois voir la vanité de cette opinion, combattant les raisons de ceux qui defendent la Poudre de Sympathie; & qui nous veulent faire passer pour souveraine loy, les productions de leur imagination. Je n'eus pour lors autre dessein que de faire voir la foiblesse de ceux qui soustenoient ce party, sans vouloir m'attacher à aucun particulier. Cependant Monsieur Papin sçauant Medecin, ayant fait auparauant vn traité en Latin pour la Poudre de Sympathie, s'est imaginé que i'auois entrepris de le refuter, quoy que pour lors son Liure ne fust pas encore venu à ma connoissance: c'est pourquoy il ne doit plus s'estonner si ie fis ce Discours en langue vulgaire, puisque ie ne croyois pas auoir affaire avec luy.

C'est ce qui luy a fait croire qu'il estoit interessé en cette cause, & luy a fait mettre encore vne fois la main à la plume pour defendre son party, & pour seruir de réponse au Discours que i'en auois fait.

Ainsi ie me trouue insensiblement engagé dans vne dispute que ie ne preuoys & n'attendois pas, puisqu'il semble que ce traité, que Monsieur Papin m'a fait l'honneur de m'adresser, est vn cartel de défy que ie suis contraint d'accepter.

Auant donc que i'entreprenne de répondre à chaque partie de son Liure; ie iuge qu'il est à propos d'en faire vne censure generale, & de declarer quel iugement ie fais des deux Liures qu'il a composez sur ce sujet: il semble m'auoir d'autant plus induit à ce faire, que m'ayant traité assez ciuilement dans l'Epistre qu'il m'adresse, neantmoins il dit au commencement de son ouurage, que tout ce qu'il a rencontré dans le Discours que i'auois fait contre les qualitez que l'on attribué à la Poudre de Sympathie, *luy a semblé si foible & si peu*

DE SYMPATHIE.

II

capable d'ébranler ses premières pensées, qu'elles luy en ont semblé meilleures; comme qui flateroit d'une main une personne & luy donneroit un soufflet de l'autre. A la vérité ie ne trouue pas cela fort estrange, puisque c'est une chose assez ordinaire que de se flater en ses opinions. Toutefois ie ne le puis entierement excuser, veu qu'il deuoit en laisser le iugement au lecteur, suiuant ce dire ordinaire, Que personne ne doit estre iuge en sa propre cause; c'est ce qu'il auouë en suite, reconnoissant aucunement son erreur, disant qu'il veut laisser au public la liberté d'en iuger.

Je dis donc après auoir considéré exactement les moyens qu'il employe en sa Defense pour la Poudre de Sympathie, que cét ouurage ressemble à un edifice qui n'a aucun solide fondement, & qui n'est appuyé que sur du sable mouuant, lequel est prest de tomber au moindre choc & secousse qu'il pourra receuoir, quelque peine que l'on ait pris d'ailleurs à l'enrichir de diuerses parures & ornemens. Car tous les raisonnemens dont il se sert, sont appuyez sur des maximes

fausses, & sur des suppositions qu'il met en auant sans aucune preuue, comme si on n'en deuoit non plus douter que de la verité des premiers principes. C'est ainsi qu'il establit en la nature des choses vn esprit vniuersel, lequel entretient vn commerce & vne si grande correspondance avec toutes les parties du monde, qu'il leur porte & leur fournit en vn instant ce qu'elles n'ont pas, & leur communique des qualitez admirables, deriuées de l'influence des astres, comme l'on peut recueillir de ce qu'il dit parlât de la nature de cét esprit, *Que c'est vne substance imperceptible qui est répandue par tout, laquelle sert comme d'organe, pour transporter toutes les facultez qui surpassent la nature des elemens*: comme encore lors qu'il approuue cette opinion absurde & ridicule de ceux, qui attribuent aux figures grauées sur des pierres precieuses, des vertus celestes & des qualitez sympathiques, avec des choses qui n'ont aucun rapport & proportion entr'elles, quand il dit que cette partie est vne des plus puissantes pour appuyer les remedes sympathiques, &

Pag. 21.

Pag. 7.

DE SYMPATHIE.

13

qui nous fournit vn valable préiugé des admirables effets de la nature. Voyez ie vous prie quel fondement il a trouué pour appuyer & fortifier son opinion, & comme il veut faire passer des réueries & des creances superstitieuses, pour des veritez indubitables. De mesme il tient pour assuré que l'estoile du Nort ^{Magnetem Cynosura allicit.} attire l'ayman, quoy qu'il y ait beaucoup ^{Pag. 3. Disfertat. de pulu. symp.} d'inconuenient à admettre cette opinion: & pense auoir prouué fortement l'effet prétendu de la Poudre Sympathique, par cet exemple qu'il met en auant. Je mets en mesme rang ce qu'il dit de ^{Pag. 29. de sa Defen-} l'humide radical, qui reste dans le sang ^{sa.} coulé de la playe & séparé du corps, lequel retourne en sa source.

Ces maximes si estranges qui peuuent passer pour des prodiges en Medecine, me firent naistre la pensée, que nostre Auteur auoit entrepris de defédre la Poudre de Sympathie, plutôt pour s'égayer, & faire voir la subtilité & gentillesse de son esprit, que pour faire croire qu'il étoit persuadé de ce qu'il disoit, & pour cōtraindre par la force de ces raisonnemens les esprits à se ranger de son costé,

Quoy qu'il en soit, ie ne laisseray pas d'examiner les raisons par lesquelles il croit auoir pleinement satisfait à mes obiections, & les moyens dont il se sert pour soustenir son opinion, ne me proposant aucun ordre que celuy qu'il a tenu en la suite de son Discours, & me contentant de le suiure pas à pas.

Il dit premierement qu'il ne voit point que i'aye allegué aucune obiection contre les effets sympathiques qui arriuent en la nature, & qu'il semble que i'enaye parlé plustost comme les admettant, que les improuuant. A quoy ie répons qu'il faut icy distinguer touchant la puissance qui produit ces effets: l'une estant physique & naturelle, & l'autre metaphysique & surnaturelle; la premiere agit conformément à sa nature; & quoy qu'elle ne soit pas bien évidente, soit qu'elle procede de la forme, ou qu'elle vienne de la particuliere temperature de la chose, elle ne fait rien neantmoins qui soit au dessus de sa condition, c'est à dire, qu'elle produit son action sans violer les loix de la nature. Cette qualité se trouue dans les plan-

DE SYMPATHIE.

15

tes, dans les animaux, & dans les mine-
raux lesquels Galien recommande, &
lesquels on peut sans scrupule employer
dans les maladies, pourueu qu'ils ne
soient pas accompagnez d'aucune su-
perstition, comme de prononcer quel-
ques paroles à voix basse plusieurs & di-
uerfes fois, ou d'observer d'autres cé-
remonies ridicules. Ainsi l'on croit que
la racine de pivoine, & le guy de ches-
ne pendus au col guerissent l'épilepsie,
que le vif argent porté dās vne ceinture
sur le corps tuë la vermine, & que la pier-
re d'aigle portée à la cuisse facilite l'en-
fantement; Quoy que nous ne deuions
pas tousiours estre assurez de l'effet de
ces remedes, si ce n'est que l'experience
nous en ait donné vne parfaite con-
noissance.

Et veritablement c'est vne sagesse de
ne rien croire legerement & aueuglé-
ment. Car comme ceux-là sont teme-
raires qui veulent mettre la nature en
brassiere, ou qui luy veulent mettre les
fers aux pieds, resserrant trop estroitte-
ment l'estenduë de sa puissance : ainsi
ceux-là sont trop superstitieux & trop

Nerius sa-
pientiz est
non temerè
credere.

credules, qui reçoivent auidement tout ce qu'ils entendent dire, ou lisent dans les autheurs touchant les vertus & admirables effets de certains remedes, veu que l'Histoire naturelle est toute remplie de contes fabuleux : comme par exemple, que les petits de la vipere rongent le ventre de leur mere pour en sortir, que le castor s'arrache les genitoires quand il se voit pourfuiuy des chasseurs, que l'austruche digere le fer, que l'ourse fait ses petits semblables à vne masse de chair, & que puis après elle les forme par son léchemēt; que le cameleon vit d'air; que l'homme qui a veu le premier vn loup deuient enroué; que l'inflammation suruient à vne playe, & que les maladies redoublēt s'il suruient quelqu'un en la maison qui ait fait vn voyage à pied; que le sang de bouc amollit le diamant; que l'ayman estant frotté d'ail, ou estant proche d'un diamant, n'attire pas le fer; que le mesme ayman estant mis sous la teste d'une femme qui dort, donnera à connoistre à son mary si elle en ayme vn autre; car si estant receuillée elle l'embrasse ardemment c'est vn

*R. Hannas
lib. de lapi-
dibus pretio-
sis Hebraicè
conscripto.*

DE SYMPATHIE.

17

vn témoignage de sa chasteté ; que si elle se leue du liét, c'est vn signe de son infidélité ; que cette pierre mise sur des charbons aux quatre coins d'une maison, fait fuir tous ceux qui sont dedans, & donne lieu aux voleurs d'en emporter ce qu'ils voudront, & vne infinité de choses semblables dont on repaist les ignorans.

Que neque sunt usquam, neque possunt esse profecto.

L'autre vertu que l'on appelle métaphysique & surnaturelle, qui produit des effets sympathiques, est celle que l'on attribue aux paroles, ou à certaines figures & caractères grauez sur des pierres précieuses & sur des anneaux, lesquels on porte au doigt ou pendus au col : Ainsi dans Homere les enfans d'Autolycus arresterent avec quelques paroles le sang d'Ulysse, & Circé changea les compagnons du mesme Ulysse en pourceaux. Odyss. 19.
Odyss. 10.

Philostate rapporte qu'Apollonius par le moyen de certains anneaux vécut plus de cent trente ans. Ioseph en dit de mesme de Moyse & de Salomon.

B

Cap. 52.
Inferibis
charta
quod dici-
tur Abra-
cadabra.
sapius &
subter re-
petes, &c.

Vn Sénateur Romain nommé Marcus Seruilius Nouianus, portoit pendu à son col vn billet où estoient écrites ces deux lettres P, & A, pour guérir le mal des yeux auquel il estoit suiet. Serenus Sammonicus recommande contre la fièvre double-tierce ce mot *Abracadabra*. Toutes lesquelles choses n'ont d'elles mesmes aucune puissance naturelle pour produire tels effets : d'autant que la quantité, à laquelle se rapporte le nombre & la figure, est de soy oyfiue, & ne peut estre le principe d'aucune action, il n'y a que la qualité qui aye ce droit. Et par consequent les paroles qui se rapportent au nombre, & les caracteres qui se reduisent sous la figure, ne pourront naturellement parlant, produire aucun effet : car les paroles estans les images de nos pensées, ne peuuent pas auoir plus de force & de vertu, que les choses dont elles sont les images, & ces paroles n'ayans souuēt aucune signification, ne peuuēt aussi vraysemblablement auoir aucune vertu.

Que si neantmoins on a reconnu que les paroles & les caracteres produi-

soient des effets admirables en la guérison des maladies, il faut auouër de nécessité que ce n'est pas par aucune vertu naturelle, mais par l'entremise du Demon qui produit ces effets à la presence de ces signes: ce que Galien semble reconnoistre en vn Liure qu'il a fait de la propriété des choses, & qui n'est pas venu iusques à nous: Trallian qui auoit leu ce liure en recite les paroles: Plusieurs, dit-il, croyent que les enchantemens sont des contes de vieille, comme i'ay creu aussi autrefois; mais avec le temps i'ay esté persuadé, par des apparences toutes euidentes, qu'elles n'estoient pas sans efficace, & ay éprouué par leur moyen vn grand soulagement dans les piqueures de scorpion, comme aussi lors que quelque arreste ou esquille d'os, estoient demeurées dans le gosier, lesquelles ont esté reiettées dehors par la vertu des charmes & enchantemens.

Cap. 4. li. 9.

Il est vray que Trallian approuue l'usage de ces choses pour surmonter & chasser les maladies, lors que les remedes ordinaires n'ont pas assez de

B ij

*ibidem.
καλὸν νικᾶν
καὶ πᾶσι μὴ
χαρῆ βου-
δῆν.
ὁ paulo
ἐνστῶ.
καὶ περὶ
γενναῖα
καὶ ἐκαστὸν
εἶς, καὶ ἐ-
πεὶ δὲ πυ-
ραυνοὺς τῶ
ἐκαστῷ.*

puissance : c'est vne belle chose, dit-il, d'employer toute sorte de ressorts, & de moyens, pour vaincre le mal, & secourir le malade, & plus bas, il dit que les enchantemens ont vne puissante vertu, lors qu'ils suiuent l'institution de leur Autheur. Il adiousté à cela qu'il y a plusieurs remedes contre le calcul des reins ; mais qu'il n'y en a aucun qui ait tant de vertu qu'un anneau de cuire de Cypre, sur lequel on ait gravé vn lyon, avec vne demie lune, à l'entour duquel soit écrit le nom d'une beste, & que l'on porte au doigt annulaire.

Paracelse qui estoit fort addonné à la magie & à l'yurognerie, comme témoinne Oporinus son disciple, dit que les figures & les caracteres sont les boëstes dans lesquelles le Magicien garde les vertus des Astres, & que la nature a donné autant de vertu aux paroles qu'aux plantes ; Il croit qu'il n'importe pas quel remede on employe pour obtenir la guerison, & que pour luy il auroit autant d'obligation à vn Diable qui luy auroit tendu la main pour le tirer d'un précipice, que si c'estoit vn Ange

DE SYMPATHIE.

21

qui luy eust rendu ce service : Je laisse à iuger au Lecteur si ces aduis sont salutaires, & s'il est permis de les suiure.

L'Empereur Caracalla defendit expressément de se servir des billets pendus au col, ou appliquez sur d'autres parties du corps. Plutarque dit que Theophraste en ses Morales, au lieu où il dispute si les mœurs des hommes se changent selon les aduantures, & si les passions & afflictions du corps les peuuent tant alterer qu'elles les fassent passer au delà des bornes que la vertu prescrit, recite que Pericles ayant esté atteint de la peste, montra vn iour à l'un de ses amis, qui l'estoit allé visiter, quelques billets & charmes préservatifs, que les femmes luy auoient attaché au col, pour luy faire entendre qu'il estoit fort malade, puisqu'il enduroit vne telle folie. Fernel dit qu'il a veu vne iaunisse épandue par tout le corps estre guérie & dissipée en vne nuit, par le moyen d'un billet pendu au col, & qu'il a veu des fièvres chassées par des billets, & par certaines ceremonies, lesquelles reuenoient en suite,

In vita Pericles.

cap. 17. lib.

2. de abdit.

rer. caus.

Vidi scripta

chartulâ

collo sub-

nexâ vni-

uersi corpo-

ris iterum

vnâ nocte

interum

B iij

22 DE LA POVDRE

detergeri: & affligoient le malade plus cruelle-
 vidi & fe- ment qu'auparavant : c'est pourquoy
 bres verbis, il conclud que cette sorte de cure n'est
 ceremoniis- que certaine ny asseurée, mais trompeu-
 que qua- se, captieuse, & dangereuse, qu'il n'est
 dantenus pas possible que le demon, qui est en-
 profigari, nemy de l'homme, luy veuille rendre
 sed quæ aucun bon office, mais qu'il fait seule-
 mox simili- ment semblant de le guérir, pour se fai-
 ter aut re d'autant plus admirer, & pour sur-
 multo de- prendre plus facilement les hommes
 terius re- dedans ses rets. Pline dit qu'il ne faut
 current, point douter que la magie ne soit venue
 & c. de la Medecine, afin que sous vn pre-
 cap. i. lib. texte salutaire elle peust s'introduire &
 30. hist. s'élever au dessus d'elle. Agrippa de-
 nat. clare les moyens qu'elle employe pour
 Nat am pri- s'insinuer dans les esprits des hommes,
 mùm è Me- disant qu'il est certain que les Magi-
 dicina ne- ciens par les paroles & par les charmes,
 mo dubitar, produisent des effets estranges, non
 ac specie seulement au dedans d'eux mesmes,
 salutati ir- mais aussi au dehors, & qu'ils leur at-
 rephisse ve- tribuent vne certaine vertu & puis-
 lor altiore- sance d'attirer à eux les choses ou de les
 sanctio- repousser, ne plus ne moins que l'ay-
 remque man attire le fer, l'ambre la paille, &
 quàm Me-
 dicinam.
 lib. de va-
 nitate
 scient.

DE SYMPATHIE. 23

que le diamant & l'ail lient la vertu de l'ayman: & par ce moyen Iamblicus, Proclus, & Synesius assurent que par vne certaine enchainure & sympathie des choses les vnes avec les autres, on peut receuoir d'en haut, des dons non seulement naturels & celestes, mais aussi intellectuels & diuins; & quelques - vns d'entr'eux sont venus à vn tel excès de folie, qu'ils ont creu que sous certaines constellations & en certain temps, on pouuoit faire vne figure qui receuroit des Astres la vie & l'esprit d'intelligence, laquelle estant consultée pourroit reueler les choses cachées.

C'est à peu près de la sorte que l'on nous veut persuader les admirables vertus que l'on attribue à la Poudre de Sympathie, lesquelles on pretend estre deriuées de l'influence des Astres, & estre fondées sur la sympathie, & le rapport que les choses ont entr'elles. Pour fortifier cette opinion on allegue l'exemple de quelques effets sympathiques, & entr'autres celui de l'ayman qui a la propriété d'attirer le fer & se

B iiii

tourner vers le Nord, qui est le principal fondement sur lequel l'Autheur de la Defense de la Poudre de Sympathie, appuye ses coniectures, (& lequel ie destruiray dans la fuite de mon discours) ne pouvant, ce luy semble, mettre en auant aucune experience plus certaine, pour conuaincre de fausseté l'opinion contraire à la sienne.

Car quant aux histoires tirées de Taliacotius & de Vanhelmont, i'ay assez monstre par le peu de reflexion que i'ay fait dessus, que ie ne les tenois pas pour asseurées. La principale raison qui m'a induit à les reuoquer en doute, est que ie ne les ay point leuës ailleurs que dans Helmontius, lequel a employé toute son industrie pour renuerfer & destruire la veritable doctrine de la Medecine, receuë dans toutes les academies, & pour défigurer autant qu'il luy a esté possible cette belle & noble science, y introduisant plusieurs opinions monstrueuses & extrauagantes, desquelles il a remply ses ouurages: Ioint aussi que ie n'ay rien veu dans Taliacotius, qui fasse croire cette histoire

veritable ; Au contraire il met en que-
 stion ſçauoir ſi l'on n'a iamais reparé la
 ſubſtance qui manquoit à vne partie,
 par l'emprunt que l'on pourroit faire de
 la chair d'un autre corps, & dit qu'à la
 verité c'eſt vne choſe qu'il n'a iamais
 leuë, ny entenduë, ny meſme eſſayée,
 ne pouuant pas ſe perſuader qu'il ſe
 trouue aucun qui veuille accorder
 vne telle choſe, pour eſtre tourmenté
 ſans neceſſité. Il montre en ſuite plu-
 ſieurs inconueniens qui empeſchent de
 faire cette operation, & qui la rendent
 impoſſible : Car comment pourroit-on
 inferer le nez d'une perſonne dans l'in-
 ciſion que l'on auroit fait dans le bras
 d'une autre; puis les lier enſemblement
 & y accommoder vn bandage, en telle
 forte que les parties fuſſent tenuës tou-
 iours dans vne meſme ſituation, & ſans
 ſe mouuoir aucunement, pour ſe ioindre
 & s'unir enſemble, comme il ſeroit re-
 quis ? comment pourroient-elles gar-
 der vne meſme poſture, lors qu'une de
 ces perſonnes, ou toutes les deux en-
 ſemble, auroient enuie de dormir, ou
 lors qu'ils voudroient boire & man-

Cap. 18. lib.
 1. de curto-
 rum Chirur-
 gia.
 An verò
 qua doque
 id generis
 curta ex
 alieno cor-
 pore reſti-
 tuta fuiſſe
 viſum fue-
 rit : certè
 neque legi-
 mus, neque
 audiuiſus,
 neque ar-
 tentauimus
 vnquam,
 neque qui
 hoc conce-
 dat vt fru-
 ſtra ſe ſe ex-
 cruciet, vix
 nobis per-
 ſuadere
 poſſumus.

ger, ou lors qu'ils seroient contraincts d'aller à leurs necessitez.

Je dis encore que quand mesme ces histoires seroient veritables, que tels effets pourroient arriuer par rencontre, & par cas fortuit; ou par la force de l'imagination, qui est vne faculté princepsse, laquelle exerce son empire sur les facultez qui gouernent & entretiennent l'œconomie naturelle de nostre corps, & qui peut alterer & émouuoir nos humeurs, en telle sorte qu'elles peuuent courir, se ietter d'un lieu à l'autre, & tomber sur des parties debiles de leur nature ou affoiblies des douleurs precedentes, comme peut-estre il seroit arriué à cette femme, de laquelle Helmontius fait mention, qui estoit plus cruellement tourmentée des gouttes lors qu'elle se reposoit dans la chaire de son frere defunt: Car ie ne trouue rien de plus impertinent que ce que dit Helmontius, à sçauoir que la mumie qui estoit restée de ce defunt, auoit rendu cette chaire contagieuse, puisqu'il n'y a aucun si peu versé dans la connoissance des mala-

*lib. de ma-
gnet vul-
ner. curat.*

dies, qu'il ne sçache que les gouttes ne peuvent estre mises au rang des maladies contagieuses, & qui se peuvent communiquer d'un suiet à l'autre, soit en distance, soit par l'attouchement, soit par aucune substance ou qualité maligne restée en quelque suiet.

Je passe plus avant, & ie dis que quand j'aurois accordé à nostre Auteur, ce qu'il pretend inferer de ces exemples; neantmoins il ne pourroit pas tirer de là aucun aduantage pour l'opinion qu'il defend: Car pour vne chose miraculeuse que l'on auroit obseruée en la nature, seroit-il pour cela loisible & raisonnable d'en introduire plusieurs autres de la mesme sorte, n'ayant pour fondement que des simples coniectures: Ainsi ie pretends auoir fait voir assez clairement ce qui m'oblige à tenir la negative contre ces experiences, & que la Poudre de Sympathie est prestée d'estre ruinée n'ayant plus d'appuy & de soustien de ce costé là.

Nostre Auteur cependant redouble ses efforts, & pour tascher par tous moyens d'éuiter les atteintes que l'on

Ex vno
naturæ mi-
raculo non
oportet plu-
ra eiusdem
generis in-
troducere.

donne à ce remede, il dit que les témoignages que Hildanus & Paré rendent des mauuais succès arriuez en l'vsage de cette Poudre, ne sont pas capables de faire changer aucun d'opiniõ; que si Hildanus ne l'approuue pas, il ne voit pas aussi qu'il l'improue, & reiette les facheux accidens arriuez à cette Damoiselle en l'vsage de ce remede, sur la mauuaise habitude & disposition du corps qui se rencontre dans les femmes nouuellement accouchées, telle qu'estoit celle-cy, à cause du reflux des humeurs qui se fait naturellement de la matrice aux mammelles. Mais quoy, l'inscription de cette obseruation ne porte-t'elle pas assez manifestement le defaueu de ce remede, & les mauuais accidents qui accompagnerent cette cure, ne prononcent-ils pas assez hautement sa condamnation? Je ne sçay comment nostre Autheur a voulu alleguer pour cause de l'infortune arriüée en la cure de cette playe, la mauuaise habitude & constitution de la personne blessée, puisque Hildanus remarque expressement que c'estoit vne ieune Damoiselle bien con-

*Obseruat.
25. centur. 3.
De infœli-
ci successu
vnguenti
Sympathi-
ci suc ar-
marij.*

située, & que cette ouverture en la mammelle ne pouenoit d'aucune cause interne ou mauuaise disposition du corps ; mais qu'ayant esté accouchée heureusement, elle receut cette blessure le dixième iour après son accouchement par hazard à costé du tetin gauche vers le sternum : c'est pourquoy il n'y a pas d'apparence de dire que la fièvre, la douleur de teste, les frissonnemens, & les mauuais accidens suruenus après la reünion de la playe, venoient d'un reflux d'humeurs des parties basses aux mammelles, puisque ce reflux de sang aux māmelles, & les accidents qui l'accompagnent, arriuent ordinairement aux femmes dans le troisième & quatrième iour après leur accouchement.

Nostre Autheur voyant que cette excuse n'estoit pas valable, s'est aduifé d'un autre expedient, & a dit que l'on deuoit plustost accuser l'ignorance de l'artisan, qui n'auoit pas obserué toutes les conditions requises en l'application de ce remede, que d'accuser cette Poudre d'impuissance. C'est ainsi qu'en vident la pluspart de ceux qui ne vien-

Pag. 9.

30 DE LA POVDRE

nent pas à bout de leur dessein : semblables à ce personnage qui auoit promis au Roy de voler en l'air, & comme il fut prest d'en faire l'essay en sa presence, reconnoissant la temerité de son entreprise, & la difficulté de la faire reussir, s'excusa sur ce que le vent ne luy estoit pas fauorable; ce qui n'empescha pas qu'il ne portast la peine deuë à sa legereté, & qu'on ne le fist voler contre son gré du haut d'une tour en bas.

Mais pour parler serieusement, ie dis que cette excuse n'est pas receuable au fait dont il s'agit: Car Hildamus remarque que cette playe estoit traittée avec grand soin, & avec toutes les conditions requises. Ie dis de plus, qu'il n'est pas necessaire de s'arrester dauantage aux témoignages que les Autheurs rendent de cette verité, puisque l'experience nous en a fourny assez d'exemples, que nous pouuons opposer à bon droit à celles que nostre Auteur vante tant, au commencement de son ouurage.

Fig. 10.

Estant ainsi pressé & enuironné d'un nombre de difficultez, il cherche de tous costez les moyens d'échapper, & de

DE SYMPATHIE. 31

sauuer sa Poudre du danger où il la voit
 reduite : c'est pourquoy il appose certai-
 nes conditions qu'il faut obseruer en
 l'application de ce remede, comme de
 nettoyer la playe, d'empescher que les
 leures se reioignent auant le fonds, de
 donner ordre aux inconueniens qui sur-
 uiennent, & enfin il en reuiert à ce qu'il Pag. II.
 auoit desia dit auparauant, que le peu
 d'industrie de l'artisan, est la cause qui a
 diminuë en l'esprit de plusieurs l'estime
 qu'ils en auoient conceuë: Mais qu'est-
 ce dire autre chose sinon que pour se ser-
 uir de cette Poudre, il ne faut pas negli-
 ger la cure dogmatique & ordinaire des
 playes, laquelle consiste principale-
 ment à oster les empeschements qui
 s'opposent à leur reünion & consolida-
 tion, comme d'empescher au commen-
 cemēt la fluxion sur la partie blessée, pro-
 curer la suppuration, principalement
 lors qu'il y a contusion, laisser vne libre
 issue à la matiere, nettoyer & consumer
 les chairs baueuses & superflues, & en-
 fin de deseicher & de cicatrizer l'vlce-
 re, qui est en vn mot faire tout de mes-
 me, comme si on ne se seruoit pas de

3107

32 DE LA POUDRE

la Poudre de Sympathie ?

Peut-estre toutefois qu'après avoir employé toutes ces choses, il attribuera la gloire toute entière de la guérison à cette Poudre : Mais comme celui qui auroit fourré sa main dans un fagot d'épines, ne pourroit pas dire précisément quelle seroit l'épine qui l'auroit picqué : aussi ie croy que parmi tant de moyens qu'il faudroit employer pour obtenir la guérison d'une playe, il seroit difficile à chacun de dire quel seroit celui qui y auroit le plus contribué, pour moy ie ne ferois point de difficulté de iuger en faueur de la methode dogmatique.

Pag. 14.

Cependant il ne peut pas si bien déguiser, qu'il ne découure la foiblesse de ce remede, lors qu'il demeure d'accord, qu'il y a par fois telle complication de mal, où la Poudre de Sympathie n'est pas suffisante, comme lors que l'hémorragie est trop grande, & que la fracture & la dislocation s'y rencontrent : qu'elle n'est pas capable de mettre la nature aux termes de pouuoir tout faire d'elle-mesme, & de se passer de
tout

DE SYMPATHIE.

33

tout secours, comme s'il disoit que la Poudre de Sympathie est vne medecine qui guérit ceux qui ne sont pas beaucoup malades. Je ne voy pas pourtant que ceux qui ont defendu auant luy cette opinion, parlent en ces termes des effets sympathiques, n'y en ayant aucun qui ne les éleue au dessus de ce qui se fait ordinairement en la nature : d'où vient que Caton dans Pline assureoit constamment, que les membres disloquez se pouuoient reduire en leur situation naturelle par le moyen de certaines paroles.

Je ne sçay ce qu'il entend quand il dit que l'action de cette Poudre ne se fait paroistre que sur les parties similaires. Est-ce que l'action des parties similaires, estant celle par laquelle elles se nourrissent, se trouue aidée & facilitée par la vertu de cette Poudre ? Je ne croy pas qu'il y ait aucune apparence ; puisqu'elle ne pourroit pas faire cét effet sans aider pareillement la coction, & ainsi deuroit estre appelée plustost Poudre digestiue, que Poudre de Sympathie. On ne pourra iamais conceuoir comment vne cho-

C

se fort éloignée de nous, par vne simple qualité qu'elle communique à trauers d'un long espace, peut fortifier nostre nature, & entretenir la vigueur de nos parties : il semble à proprement parler qu'il n'y ait que les alimens que l'on prend au dedans, qui puissent produire cét effect.

Nous auons oüi parler autrefois d'une plante qui croist dans les Indes, laquelle purge en la touchant seulement, & il y a plusieurs choses odorantes, lesquelles reparent & réioüissent les esprits estans approchées du nez : mais qui a iamais oüi dire, qu'il y eût aucun simple, ou aucun remede qui nous peût purger, ou qui peût subuenir à vne foiblesse de cent lieues loin. Neantmoins nostre Auteur qui n'attribuoit pas cy-dessus assez de puissance à sa Poudre, luy en donne maintenant dauantage que les Philosophes n'en donnent à leur Medecine vniuerselle, voulans qu'elle soit prise au dedans pour reparer nostre chaleur naturelle, pour éloigner de nostre corps les causes des maladies, & pour l'entretenir en vne parfaite santé.

DE SYMPATHIE.

39

Si d'ailleurs il entend, que la vertu de cette Poudre entretient & conserue la bonne temperature des parties similaires, en laquelle consiste leur essence, pourquoy est-ce que l'inflammation ne laisse pas, nonobstât ce remede, d'arriuer aux parties blessées, & comment dit-il, que faute de sçauoir donner ordre aux legers inconueniens qui suruiennent par fois (entre lesquels sans doute sera l'intemperie) on laisse tomber le malade dans des accidens fascheux, si ce remede a la vertu de retenir la partie dans vn iuste temperament?

Je croy que ce que j'ay allegué cy-deuant fait voir assez clairement la nullité de la réponse qu'il donne à ce que ie disois, que cette Poudre n'a aucune vertu es playes, où il y a contusion & fracas, & il me semble que c'est mieux arguer qu'il ne pense. Car ou cette Poudre fait quelque chose de plus que la nature seule ne peut faire, ou elle ne fait rien de plus. Il ne peut pas dire qu'elle fasse quelque chose d'auantage, puisqu'il accorde icy que non seulement elle ne peut rien où il y a fracas; mais mes-

C ij

36 DE LA POVDRE

me où il n'y a que de la contusion, & qu'elle ne peut pas separer les corps étran- ges, comme les esquilles des os & les balles, & que lors qu'il y a contusion, il est besoin de procurer par quelque autre remede que sympathique, la cheute des chairs contuses, & qui sont comme mortifiées : encore moins pourra-t'elle, ie croy decouvrir le fonds d'une playe pour empescher que la matiere n'y crou- pisse, ou separer la carie des os, & con- sumer les chairs baueuses qui empes- chent la reünion de l'ulcere; & enfin on reconnoitra par son discours, qu'elle ne pourra servir que dans les playes simples, lesquelles la nature seule peut guerir. Il dira peut-estre que cette Poudre don- ne à la nature vne force, qu'elle ne pou- uoit pas se procurer d'elle-mesme : Mais on luy répondra que cette force de la nature est conseruée & entretenüe par le bon regime de viure, & qu'ayant éloigné les empeschemens qui luy ostoient la liberté d'agir, elle travaille d'elle-mesme pour sa restauration & conseruation. Que si elle ne fait rien de plus que la nature, c'est vne folie d'y

DE SYMPATHIE.

37

adioindre l'usage de ce remede, & de medicamenter l'épée, ou autre instrument qui auroit fait la blessure, avec le soin & toutes les circonstances qu'il faut observer : en quoy i'estime que ceux qui se seruent de cette methode, imitent la simplicité des enfans qui prennent autant de soin & de peine à parer & habiller vne pouppée, & ont autant de plaisir de se iouer avec elle, que si c'estoit quelque creature viuante.

Quant à ce qu'il répond à vn autre argument pris de la diuersité des remedes requise à chaque partie selon sa nature; que cette diuersité se rencontre parfaitement en la cure sympathique estant tirée de la partie mesme qu'il faut guérir, autre estant celle de la teste, & autre celle de la poitrine, & qu'ainsi chaque partie rencontre en ce remede ce dont elle a parfaitement besoin. Je ne luy veux opposer autre chose que la difficulté que i'ay alleguée dans mon premier discours, laquelle il n'a point touchée, sçauoir comment vne personne estant blessée en plusieurs parties de son corps de diuerses épées, & ne pouuant

Pag. 18.

C iij

38 DE LA POUDRE

appliquer ce remede que sur vne de ces épées, ne laisse pas cependant de guérir également de ces blessures, puisqu'en cette épée il ne se rencontre pas la sympathie de toutes les playes qu'il faut guérir: ou comment pourra-t'on appliquer cette Poudre sur toutes les épées si on ne les a pas presentes. Car de dire que l'on peut tremper quelque linge ou petit baston dans chaque playe, & qu'ainsi l'on peut appliquer cette Poudre sur chacun de ces linges, c'est ce qui ne s'accorde pas avec la creance de ceux qui suivent le party de nostre Auteur, lesquels tiennent pour constant que l'on peut par la vertu de ce remede guérir vne personne absente & éloignée de beaucoup de lieux.

Pag. 18.

Il nous faut maintenant examiner ce qu'il dit, qu'une des raisons des effets sympathiques, consiste en la position d'un esprit universel & substance moyenne, qui serve de vehicule & de milieu, pour transporter d'un lieu à l'autre la vertu sympathique. Pour nous faire entendre cette opinion, il devoit premierement nous dire ce qu'il entend

DE SYMPATHIE.

39

precifément par cét esprit vniuersel, & prouuer par folides raisons, qu'il faut neceffairement admettre cét esprit en la nature des choses, auant que de parler de ses effets & de ses operations. Il est vray que dans le dernier chapitre du premier liure qu'il a fait en Latin de la Poudre de Sympathie, il dit quelque chose de la nature de cét esprit, & semble recevoir l'opinion de Platon, quand il dit qu'il ne luy importe pas si on l'appelle l'ame du monde, & tout ce qu'il allegue dans ce chapitre sur ce fujet ne font que des pures suppositions, tirées de la Philosophie de Platon toute mystericuse, allegorique, & remplie de plusieurs creances superstitieuses & erronées, reietées dans les Ecoles; telles que sont la doctrine des Idées, celle des figures & caracteres, celle de la nature de l'ame, laquelle il dit estre composée des elemens; d'autant que chaque chose ne se peut pas connoistre que par son semblable: d'où vient qu'Alcinous Philosophe de la mesme secte, dit que puisque nostre esprit connoist toutes choses, il faut de neceffité qu'il ait natu-

*In dissertat.
de Puluere
Sympathico.
Substantiā
illam æthe-
ream totam
diffusam
per orbem,
animam
spiritumque
mundi si
dixeris per
melicet.*

C iij

40 DE LA POVDRE

rellement des principes de toutes choses suivant ce dire d'Empedocles :

Terram namque homines ex terrâ vidimus ipsi;

Sic genus ex undâ nostrum, cognouit & undam.

Celle encore de la matiere du monde, *In Timæo.* laquelle Platon dit estre eternelle, & cette-cy, que le monde est vn animal participant d'intelligence & de raison, duquel toutes les parties sont animées & doiüées de mouuement & de sentiment, & suivant cette doctrine, il dit *In Philebo.* que nostre corps est tiré de celuy du monde, & que nostre ame est tirée & extraite de celle de l'Vniuers.

Et pour faire voir la diuersité d'opinions que ceux de cette secte ont conceüe sur ce sujet: C'est que quelques-uns ont estimé avec Platon que la terre estant au milieu du monde, cette ame auoit choisi cét élément pour son siege; de mesme que l'ame humaine auoit choisi le cœur pour le lieu principal de sa residence, d'où elle épandoit sa vertu iusques aux extremittez & parties plus éloignées: d'autres considerans que

DE SYMPATHIE. 41

la terre estoit fort impure, ont iugé que cette demeure n'estoit pas conuenable à la dignité de cette ame : c'est pourquoy ils l'ont logée dans le corps du Soleil, lequel est comme le cœur au milieu des planettes, & peut-estre pour cette raison Cicéron a appelé le Soleil le Chef ^{in somnio Scipionis.} & le Prince des autres luminaires, l'intelligence & l'esprit du monde. Plin ^{Cap. 6. lib. 2.} semble pancher vers cette opinion, quand il dit que le Soleil est le gouverneur, non seulement des temps & des saisons; mais aussi du Ciel & des Astres, & qu'il faut croire qu'il est l'esprit & l'intelligence du monde. Picus Mirandulanus aime mieux donner le logement à cette ame dans le corps de la Lune: mais Porphire veut que le milieu dans lequel elle consiste, ne signifie pas aucun corps ou aucun interualle, mais plustost vne propriété essentielle de cette ame, laquelle est d'une nature moyenne entre l'intelligible & le sensible.

Ils alleguent plusieurs raisons pour nous obliger d'admettre cette ame ou esprit du monde. Premièrement qu'il n'y a pas d'apparence que les parties

soient plus excellentes & plus nobles que le tout dont elles sont les parties, & que les hommes qui sont parties de cét Vniuers, estans pourueus d'intelligence, de mouuement, & de sentiment, on ne peut pas croire raisonnablement que le tout, qui est le monde, soit destitué d'une ame, qui contienne en elle mesme toutes ces perfections.

Ils disent en suite qu'il faut croire que le monde est tres-parfait, & qu'il ne pourroit pas estre estimétel, s'il ne iouïssoit en toutes ses parties, de la presence de l'ame. Ils adioustent que le monde est vn en essence & en nombre, & que l'union de l'essence dépend de la forme interieure, laquelle ne peut estre que tres-parfaite & tres-excellente, telle qu'est l'ame.

Mais il faut remarquer que tous ces raisonnemens sont fondez sur vne fausse supposition, qui est que le monde est vn tout, ayant vne mesme continuité par le moyen de laquelle toutes ses parties soient iointes & vnies ensemble tres-estroitement, & non pas vn tout par assemblage, duquel les parties s'entre-

touchent seulement, & c'est peut-estre
 ce qui a seruy de pierre d'achoppement
 à nostre Auteur: car encore que dans
 le premier traitté qu'il a fait de la Pou-
 dre de Sympathie, il ne demeure pas
 d'accord avec luy-mesme, appellant
 tantost cét esprit vniuersel l'ame du
 monde, tantost soustenant que c'est vne
 substance qui n'est pas animée, & qui
 n'anime point; neantmoins tout ce qu'il
 propose de la nature de cét esprit est ap-
 puyé sur vn mesme fondement, comme
 on peut inferer aisément de ce qu'il dit,
 que c'est vne substance celeste qui at-
 teint depuis le plus bas de la terre ius-
 ques au plus haut des Cieux, épanuë
 dans toutes les parties du monde, sim-
 ple, inuisible à la façon des formes sub-
 stantielles, par le moyen de laquelle les
 diuerses parties de cét Vniuers ont vne
 estroite liaison & sympathie entr'elles,
 & qui estant empreinte de la vertu des
 Astres, fournit & porte à ces parties des
 qualitez qui leur sont necessaires: Car
 pour establir vne telle sympathie entre
 toutes les parties du monde, il faudroit
 que tout l'Vniuers ne fust qu'un corps

*Dissertat. de
 Pulv. Sym-
 path. pag.
 33.*

*Dissertat.
 de Puluer.
 Sympath.
 pag. 32.*

*Hæc sub-
 stantia nec
 animata,
 nec ani-
 mans.*

continu, animé d'une seule forme, ne plus ne moins que le corps humain, qui entretient cette mutuelle correspondance, & estroite liaison en toutes ses parties, par le moyen des esprits épanchus par tout le corps, & qui accourent promptement vers les parties affligées pour les secourir, comme nous voyons principalement lors qu'une partie souffre de la douleur, & lors que ces mesmes parties s'entr'aident, & se communiquent les vnes aux autres les choses nécessaires pour leur entretien, comme est le sang dont elles se nourrissent, lequel est tiré & porté aux parties supérieures contre sa propre nature, par le moyen des esprits, lesquels sont les organes dont nostre ame se sert en toutes ses operations, & qui estans de nature moyenne entre l'ame & le corps, les lient & les joignent tous deux ensemble tres-parfaitement: Au contraire de ce qui se voit en l'amputation d'une partie, laquelle par la separation d'avecque son tout, perd cette douce & agreable influence des esprits, & toute la communication qu'elle avoit aupara-

uant avecque le reste du corps.

Je ne sçay si nostre Autheur voudroit asseurer que le monde fust vn tout continu, & par consequent n'ayant qu'une mesme forme: Car par ce moyen il faudroit de necessité admettre l'opinion des Platoniciens, que tout le monde seroit animé; puisqu'il y a plusieurs creatures vivantes, & que l'on ne peut pas dénier au tout, ce que l'on accorde aux parties; ce qu'il n'a pas osé recevoir, craignant de tomber dans plusieurs inconueniens fascheux, comme de ne mettre aucune difference entre les choses animées & inanimées, entre les creatures vivantes & celles qui sont mortes, de dire qu'un corps mort seroit mort & vivant, mort à cause de l'absence de l'ame qui luy donnoit la vie, & vivant à cause de la presence de cét esprit vniuersel, & de cette ame du monde, qui animeroit ce corps d'une façon peut-estre plus excellente qu'auparavant, puisqu'elle est douée d'intelligence & de raison; que les elemens seroient autant d'animaux, ayant mouvement & sentiment, que la terre souf-

friroit grande douleur, quand le foc de la charue luy ouvre le flanc, que les estoiles seroient des animaux qui se remueroient dans les Cieux, comme les poissons dans la mer, & que tout le monde composé de ces diuerses parties, seroit vn animal d'une grandeur prodigieuse, duquel le soufflé seroit peut-estre le vent.

Je ne voy pas aussi que la raison puisse souffrir cette opinion: car si les elemens ne faisoient ensemble qu'un corps ayant vne mesme continuité, & vne mesme forme interieure, comment pourroient-ils auoir des mouuemens differens: veu que cette diuersité de mouuemens ne peut partir que de diuers principes & de diuerses formes? loignez à cela qu'il n'y a personne qui puisse dire que la matiere & la forme du Ciel ne soient differentes des choses sublunaires, & par consequent vne seule & mesme forme ne se trouuera pas en toutes choses. D'ailleurs si en la production de plusieurs choses & en la generation des insectes, la chaleur du Soleil est suffisante pour animer la matiere,

quelle necessité y a-t'il d'admettre cét esprit vniuersel, & cette ame du monde? Peut estre que nostre Auteur dira que c'est vne puissance, qui n'est pas establie dans la nature, pour animer aucune chose: & qu'elle est seulement destinée pour receuoir les influences des Astres, & pour porter d'un lieu à l'autre les qualitez sympathiques. Mais n'est-ce pas attribuer à cét esprit le don d'intelligence, qui est retomber dans l'opinion des Platoniciens?

Et si les vertus celestes sont infuses dans chaque chose à proportion du mérite & de la dignité de la matiere, comme veut Platon, & si les Astres communiquent leurs influences aux pierres precieuses, principalement à cause de leur pureté, clairté, & autres qualitez approchantes de la nature du Ciel: pourquoy croyrons nous que le vitriol duquel est faite la Poudre de Sympathie, & qui est vne espece de sel terrestre & assez impur, soit plus capable de receuoir l'impression de la vertu celeste, que pas vne autre chose, & que l'esprit vniuersel contenu en ce mineral,

48 DE LA POVDRE

soit plus détaché de la matiere que dans
vn autre corps?

Il est vray que plusieurs grands per-
sonnages de l'antiquité ont creu cét es-
prit vniuersel & cette ame du monde.

*Cap. 9. Pi-
mandri.*

Mercure Trismegiste, qui viuoit du
temps de Iosué, en parle en ces termes.
Le monde est doié de mouuement & de
sentiment plus puissans & plus simples
que ceux que l'homme possède : car le
sens & l'intelligence du monde, est de
faire tout, & de dissoudre tout, estant
l'organe & l'instrument de la volonté
Diuine, ordonné principalement à
cette fin, qui est qu'en receuant de
Dieu les semences de toutes choses,
& les cachant dans son sein, il pût pro-
duire toutes choses par la composition,
& ruiner toutes choses par la diuision,
& qu'à l'imitation d'un bon Iardinier,
il peust retrancher le vieux bois, pour
produire en certain temps de nou-
ueaux surçons.

Mais il n'y a pas de doute que la plus
grande partie de ceux qui ont parlé de
la sorte, ont caché sous ces termes vn
sens allegorique & mystereux, voulans
signi-

signifier par cette ame & intelligence
 du monde, Dieu mesme qui remplit
 toutes choses par son esprit; c'est ainsi
 que Galien doit estre entendu, lors
 qu'admirant l'artifice de la nature en la
 compositiō & structure de nostre corps,
 il s'écrie: Qui est-ce qui ne dira pas que
 ce ne soit vne certaine intelligence,
 qui ayt vne vertu & puissance admira-
 ble, & laquelle penetrant toute la ter-
 re s'épand en toutes ses parties?

Seneque veut que le mot de nature
 soit pris au mesme sens vsant de ces ter-
 mes, quand on dit que la nature a fait
 ou donné quelque chose, on nerecon-
 noist pas que par cette façon de parler
 on change le nom de Dieu.

Il ne se trouuera point en quelque
 maniere que l'on considere cét esprit
 vniuersel, qu'il puisse rien contribuer à
 l'effet de cette Poudre. Car ou cét es-
 prit sera l'ame contenuë en chaque par-
 tie du monde, ou il sera Dieu mesme.
 Le premier ne se peut pas dire, dautant
 que l'ame hors de son corps ne peut
 produire aucun effect naturel. Le der-
 nier aussi n'est pas receuable, autrement

17. de usu
 part.
 Tis d' ex ar
 cu d'us es-
 du mundū vū
 nna dūia-
 mū ē xūvta
 dūu masūv
 amē dūvta
 ē d'us ē nte-
 tā dūu n'ī
 tā mōeū.
 Seneca 4. de
 benef. cap 7.

Natura in-
 quit hæc
 mihi præ-
 stat. non
 intelligis re
 cūm hoc di-
 cis mutare
 nomē Deo.

Quid enim
 aliud est
 natura
 quàm Deus,
 & diuina
 ratio toti
 mundo &
 partibus
 eius inserta.
 Et paulo
 inferius.
 Quæcum-
 que voles
 illi nomina

D

50 DE LA POVDRE

la guérison des playes faite par la Poudre de Sympathie ne seroit pas naturelle, mais miraculeuse, puisque Dieu en seroit l'auteur.

Je pense que l'on peut aisément iuger de ce que j'ay dit cy-dessus, que cét esprit vniuersel, en la sorte que nostre Auteur nous le depeint dans la dernière partie de son premier traitté de la Poudre de Sympathie composé en Latin, n'est qu'un phantome qui luy a passé deuant les yeux, & qui n'a eu aucune subsistance que dans son imagination.

Examinons le reste de sa Defense, & voyons s'il se sert de meilleures armes. Il dit qu'ayant posé que la communication entre deux corps éloignez, se fait ou par le moyen d'un flux d'atomes & de substances deliées, qui sortant d'un corps se portent iusques à l'autre; ou bien par l'enuoy des especes intentionnelles, ie n'ay pas eu raison de dire, que la Poudre de Sympathie ne pouuoit pas agir en la première sorte, & que tous les atomes de cette Poudre seroient épuisez auant que de paruenir

pag. 20.

DE SYMPATHIE.

51

à la partie malade : veu que le camphre & le musc ne touchent nos sens que par ce moyen, & cependant quoy qu'ils s'épandent iusques à vn espace fort considerable, ils ne laissent pas de subsister plusieurs années sans diminution considerable. Cette repartie est si foible, qu'elle n'est pas capable de m'arrester long-temps: car qui ne sçait que le camphre est d'une substance assez subtile, pour s'évaporer & se dissiper facilement, s'il n'est gardé & enfermé soigneusement, & que le musc quoy qu'il ne soit pas si prompt à s'exhaler, & qu'il ayt besoin du mélange d'autres choses pour ouvrir son corps, comme nous voyons en la composition des parfums, doit estre neantmoins bien enveloppé pour conseruer sa vertu. Les essences & substances spiritueuses se dissipent facilement, si elles ne sont gardées en des vaisseaux bien clos & bien bouchés ; Et cependant elles ne peuvent pas porter leur odeur d'une maison à l'autre : c'est pourquoy il y a suiet de croire qu'il en peut arriuer autant à cette Poudre, ayant son corps pre-

D ij

52 DE LA POVDRE

paré & ouuert par la vertu des Astres, comme veut nostre Autheur.

Il ne sert de rien d'alleguer que l'espace qui est entre le remede & la partie malade doit estre limité, puisque ceux qui soustiennent cette opinion ne le determinent pas, & que quand il ne seroit que d'une lieuë ou de deux, il seroit encore trop vaste & trop estendu pour estre entierement remply des atomes de cette Poudre.

Il croit peut-estre que l'exemple de la lumiere, de l'influence des Astres, des couleurs, & de l'ayman, sont plus propres & plus puissans pour establir & affermir son opinion: mais voyons s'il ne s'abuse pas.

Fig. 12.

Il dit premierement que la lumiere passe en l'esprit de plusieurs pour vne substance corporelle, & que neantmoins celle du Soleil se communique en vn instant d'un bout à l'autre du monde, sans que son suiet soit épuisé depuis tant de siecles. J'aurois icy plusieurs choses à dire, mais ie me contenteray de rapporter succinctement ce qui sert le plus à nostre suiet.

DE SYMPATHIE. 53

Ie sçay bien que quelques-vns estiment que la lumiere est vne substance corporelle : mais il y en a beaucoup d'autres qui tiennent le contraire, & qui croient que la lumiere n'est pas vne substance, & qu'elle n'est pas corporelle : il est vray que quelques-vns disent que dans sa source elle peut estre appelée substance corporelle, mais dans le milieu par où elle passe, elle ne peut estre estimée telle ; d'autant qu'elle penetre l'air, l'eau, & plusieurs corps solides, ce qu'elle ne pourroit pas faire si elle estoit corporelle, autrement il faudroit croire que deux corps se pourroient penetrer l'un l'autre, & qu'en respirant l'air nous respirerions aussi la lumiere ; D'ailleurs elle ne pourroit pas se produire en vn instant, autrement il faudroit qu'un corps pût se mouvoir d'un lieu à l'autre en vn moment, ce qui est du tout impossible. Et ie voudrois icy demander à nostre Auteur le moyen d'accorder ces deux choses, *que la lumiere est vne substance corporelle, & qu'elle se communique en vn instant d'un bout à l'autre du monde : car ce sont les*

D iij.

propres termes dont il se sert : mais laissons à part cette dispute, pour ne pas faire vn nouveau procès.

Pag. 12.

Je dis donc seulement que c'est mal à propos que nostre Autheur a allegué l'exemple de la lumiere, du Soleil, des influences celestes, & des couleurs, pour faire voir qu'une chose peut communiquer ses qualitez à vne autre, nonobstant l'éloignement des lieux. Car premierement il n'a pas pris garde à ce que j'ay dit en mon premier discours, que le Soleil & les Astres auoient cette puissance, d'autant que ce sont des corps d'une excessiue grandeur, & qui surpassent de beaucoup celle de la terre ; que pour cette raison il ne falloit pas s'estonner s'ils produisoient des effets sur des suiets si éloignez d'eux ; & par consequent il ne deuoit pas faire entrer en comparaison la vertu de la Poudre de Sympathie avec celle des Astres. 2. Il n'a pas considéré que la lumiere n'est pas vne qualité qui altere & qui change le suiet dans lequel elle est receuë, puisqu'elle n'a point de contraire à détruire ; ce qu'il ne voudroit pas dire de

DE SYMPATHIE.

55

la Poudre de Sympathie, laquelle pour produire son effect doit oster & chasser les mauuaises dispositions qui se rencontrent en la partie blessée, & qui s'opposent à la reünion. Et ie ne sçay comment il voudroit que les influences fussent sensibles, & d'une nature corporelle, puisqu'elles ne se peuuent discerner par aucun de nos sens. 3. Les couleurs ne se voyent que par les especes visibles & les images, qui sont receuës dedans l'œil: or est-il que les especes sensibles & les images des choses ne font autre impression sur les sens, tant externes qu'internes que celle de leur reception; par exemple la blancheur qui sera dans vne muraille, ne produira rien de blanc dedans l'œil, & la connoissance qu'un Medecin aura d'une maladie, ne luy rendra pas pour cela le cerueau malade, & par consequent l'exemple tiré des couleurs ne sert de rien pour montrer que la Poudre de Sympathie a la vertu de guérir les blessures, & de produire des effects puissans sur vn sujet éloigné.

Mais ie croy qu'il s'imagine auoir triomphé quand il met en auant l'exem-

D iij

ple de l'ayman, & qu'il dit, *que la moindre portion d'iceluy, au delà de la ligne, va rendre hommage par ses atomes, aux parties plus éloignées du Nord: & quand vn peu après il adioust, ne deuoit-il pas plustost rapporter l'effct de l'ayman, lors qu'il se tourne vers le pole, qui ne reçoit point de limites, que celui d'attirer le fer qui n'insinue pas si parfaitement l'étendue de nostre remede.* Puisqu'il requiert de nous ce deuoir, il faudra tâcher si faire se peut, de nous en acquiter: c'est pourquoy nous parlerons de l'vn & de l'autre effect de cette pierre; & d'autant qu'il presse le plus sur la propriété qu'elle a de se tourner vers le Nord, & qu'elle luy semble fauoriser dauantage son opinion, nous discourerons aussi de cette qualité plus amplement.

Je me suis estonné comment nostre Auteurs a voulu proposer cét exemple pour defendre la qualité sympathique de sa Poudre; puisque les plus grands Philosophes ne demeurent pas d'accord entr'eux de la veritable cause d'vn tel effect, & qu'elle est tellement cachée & enuelpée de difficultez, que

de mettre en avant cét exemple pour prouuer cette opinion, c'est vouloir éclaircir vne matiere desia assez obscure & difficile d'elle-mesme, par vne autre beaucoup plus obscure. Et pour faire voir cette verité, ie rapporteray icy les diuers sentimens que plusieurs grands personnages ont eu sur ce suiet.

Marfile Ficin Philosophe de la secte de Platon croit que les estoiles de la petite ourse font tourner l'ayman vers le Nord. Cardan dit que c'est vne estoile qui est en sa queue. Fernel se contenté de dire que cette propriété nous est cachée & inconnüe. Fracastor dit que ce sont des montagnes d'ayman, lesquelles il appelle les chaines du monde, situées au delà du Septentrion, qui attirent, & font tourner de ce costé là l'aiguille aymanée. Scaliger n'attribuë pas cette puissance à ces montagnes; mais plustost à la vertu de la cause qui les a produites, à sçauoir de la partie du Ciel qui est du costé du Septentrion. Cortesius pose vn certain point au delà des poles, qui a cette vertu

*Lib. de vitâ
coelitus com-
parandâ.
lib. 7. de
subtil.
lib. 2. de
abstr. rer.
caus. cap. 2.
lib. de
sympathia
& anti-
path. cap. 7.*

*Exersit. 137.
in Carda-
num.*

58 DE LA POVDRE

*s. de nat.
fossil.*

d'attirer. Bessardus dit que c'est plustost le pole du Zodiaque. Robert Norman Anglois suppose vn certain poinct & endroit du Ciel, qui n'est pas attractif; mais plustost respectif, c'est à dire qui n'a pas la puissance d'attirer l'aiguille: mais qui est seulement le but vers lequel elle vise. George Agricola croit que l'aymã se tourne ainsi, non pas pour aucune inclination qu'il ayt vers les poles; mais seulement pour prendre la mesme situation qu'il auoit dans les mines.

De toutes ces opinions nostre Auteur a choisi celle qui auoit le moins d'apparence de verité, qui est que l'estoile du Nord attire l'ayman, & le fait tourner de son costé: c'est ainsi qu'il bastit à son ordinaire sur des fondemens ruineux.

Il faut faire voir cette verité. Premièrement la declinaison de l'ayman détruit entierement cette opinion: car si l'aiguille aymancée estoit guidée & attirée par l'estoile du Nord, elle ne se destourneroit iamais de la vraye ligne meridionelle. Cependant l'experience nous fait voir le contraire, cette decli-

naïson se remarquant diuerſement en pluſieurs endroits du monde, & eſtant ſi certaine & ſi aſſeurée, que Vincent Rodriquez Pilote fort expert, qui a fait vingt-huiſt fois le voyage du Portugal aux Indes, l'a touſiours remarquée de meſme façon. En cét hemiſphere l'aiguille biaïſe du coſté de l'Oriēt: en l'autre elle ſe détourne du coſté d'Occidēt: Il n'y a qu'aux lieux où paſſe le premier meridien, comme vers les Iſles fortunées, que les Eſpagnols appellent Azores, & vers le Cap de bonne eſperance, que la ligne de l'ayman ſe rencontre parfaitement avecque la ligne Meridionelle; encore a-t'on remarqué que dans le meſme Meridien, elle ne garde pas touſiours cette meſme ſituation: car approchant du Breſil l'aiguille biaïſe du coſté de l'Occident, & dans vn meſme parallele elle ne garde pas touſiours vne meſme declinaïſon; ce qui montre euidentement qu'on ne peut pas admettre vn point au Ciel, ou en la terre, vers lequel l'aiguille ſe tourne conſtamment.

Si noſtre Autheur diſoit que cette de-

clinaison vient du mouuement de l'étoile du Nord, il feroit aisé de luy faire voir que cela ne peut pas auoir lieu, car si cela estoit l'aiguille aymantée, quoy que le cadran demeurast immobile, & ne fust point transporté ailleurs, changeroit neantmoins de situation; veu que cette étoile n'estant pas iustement au pole, mais en estant éloignée environ de trois degrez, tourne autour de luy, & ainsi si l'aiguille suiuoit le mouuement de cette étoile, il faudroit qu'elle changeast perpetuellement de situation; puisque cette étoile passant deux fois chaque iour par le meridiem, lors qu'elle monte au dessus du pole, & lors qu'elle descend au dessous, il faudroit que l'aiguille estant conduite par elle, se rencontrast deux fois le iour avecque le vray meridiem, & qu'elle biaist vne fois vers la droite, & vne autre fois vers la gauche sans remuer la boussole: ce qui seroit à souhaitter; car par ce moyen on auroit vn horloge perpetuel & assuré, & on auroit trouué le mouuement perpetuel, quel'on cherche il y a si long-temps.

On ne pourroit pas dire que la foiblesse de l'ayman peut estre cause de cette declinaison ; veu qu'au contraire l'experience fait voir que tant plus on frotte l'aiguille d'un bon ayman , tant plus elle biaise & se détourne du Nord.

2. Si l'aiguille aymantée estoit attirée par l'estoile du Nord, la partie de l'aiguille qui se tourne vers le pole arctique, deuroit estre élevée à proportion que le pole est sur l'horizon : mais au contraire nous voyons que l'aiguille estant dans l'équilibre, la partie qui se tourne vers le Septentrion s'abaisse au dessous de l'horizon.

3. Si cette opinion estoit veritable, pour quelle raison l'ayman tourneroit-il vne face plustost que l'autre vers le Nord ; veu que tout son corps est homogène & de semblable nature ?

Quelqu'un peut-estre dira, que l'opinion des montagnes d'ayman trouuera plus d'applaudissement, & que ces montagnes posées au delà du Nord, ayans la vertu d'attirer vers elles l'aiguille aymantée, nostre Autheur trouueroit encore en cet exemple des raisons pour prouver la

puissance que la Poudre de Sympathie auroit de produire ses effets sur vn corps fort éloigné: mais ie dis que cette opinion n'est pas plus receuable que l'autre.

1. La mesme facilité qu'une grande piece d'ayman a de se tourner vers le Septentrion, qu'une autre plus petite, nous fait voir manifestement que le principe de ce mouvement ne vient pas du dehors; mais plustost du dedans. Car si ces montagnes imaginaires attiroient l'ayman, il s'ensuiuroit qu'une petite piece d'ayman se tourneroit avecque plus de promptitude & de vigueur, qu'une plus grande, à cause qu'elle seroit moins pesante, & qu'elle ne resisteroit pas tant à cet attirerement; de mesme que nous voyons le vent enleuer plus facilement une paille qu'une piece de bois: or est-il que l'experience nous fait voir le contraire, & par consequent il ne faut pas chercher le principe de ce mouvement dans ces roches d'ayman, mais il le faut tirer d'une vertu interne qui est en cette pierre, laquelle n'est pas diminuée ny empeschée par la quantité de la matiere; Ains au contraire se trouue d'au-

tant plus forte & plus vigoureuse, que la pierre se rencontre plus grande.

2. Si cette conuersion de l'aymā venoit de ces montagnes, il arriueroit que plus on s'éloigneroit du Septentrion, aussi l'aiguille se tourneroit d'autant plus lentement de ce costé là, & avec moins de viuacité; plus on est éloigné d'une cause, & moins aussi en ressent-on les effets: ceux qui sont sous les poles n'éprouuent pas tant les ardeurs du Soleil, que ceux qui approchent de la ligne, à cause qu'ils en sont plus éloignés; toutefois nous ne voyons pas que l'ayman se tourne avec moins de vigueur vers le Nord dans les pays meridionaux; au contraire il semble qu'il s'y tourne plus viuement & plus promptement, lors qu'il est éloigné des poles que lors qu'il en est proche.

Je ne sçay si le sentiment d'Agricola feroit plus fauorable au dessein de nostre Autheur, & s'il voudroit s'en preualoir pour fortifier son opinion: quoy qu'il en soit, ie croy qu'il n'est pas certain que l'ayman garde la mesme situation dans les entrailles de la terre, que celle qu'il affecte au dehors. Il n'y aura

Cap. 7. lib.
1. de magne-
tica Philoso-
phia.

pas suiet d'en douter, s'il est veritable ce que dit Cabeus d'un sçauant personnage, lequelluy escriuit l'experience qu'il en auoit faite estant en l'isle d'Ilua, qui est qu'ayant tiré vne piece d'une grande roche d'ayman, & ayant remarqué auparavant quelles parties estoient tournées vers le Septentrion, & vers le Midy, il suspendit en l'air loing de la roche cette piece d'ayman, & trouua que la partie qui regardoit auparavant le Septentrion, se tourna du costé du Midy, & que celle qui regardoit le Midy se tourna vers le Septentrion.

Cap. 17.
libri 1. de
magnete.

Ceux qui ont traité le plus soigneusement de la nature, & des proprietés de l'ayman, & qui ont recherché la cause de ses effets, ne fournissent à nostre Authheur aucun moyen de fonder son opinion sur l'exemple de cette pierre. Gilbertus dit que tout le globe de la terre est vn vray ayman, lequel a ses poles particuliers, & que sa forme essentielle & radicale dispose toutes ses parties en tel ordre, & en telle situation qu'il est requis à leur nature, de sorte que si vous separiez de la terre vne partie

DE SYMPATHIE. 65

tie premiere, pure, & qui ne fut point corrompue, ou souillée d'aucune ordu-
re externe, elle seroit gouvernée & dis-
posée par cette forme totale & premie-
re, en la façon requise à la condition, &
à la nature de son globe, & par conse-
quent la disposition & situation naturel-
le de toute la terre estant d'un pole à
l'autre, ce n'est pas de merucille si cette
partie de la terre se dispose de la mesme
façon, & que cette vertu paroist d'au-
tant plus en l'ayman, que c'est vne sub-
stance principale & homogenée de la
terre, & qui en est comme la moëlle,
que si les metaux & autres corps n'ont
pas cette vertu, c'est qu'ils sont des par-
ties de la terre corrompues & changées
par des nouvelles formes.

De là vient qu'une boule d'ayman a
esté estimée estre vne vraye image de la
terre, ayant des poles qui répondent à
ceux de la terre, un equateur, des pa-
ralleles, des meridiens, & un horizon, *μνησθη.*
ce qui a fait dire à Gilbertus que c'estoit *Cap. 1. lib.*
vne petite terre. *6. de man-*
gnete.

Et quoy que Cabeus ne demeure pas *Cap. 9. lib.*
d'accord avec Gilbert, que la terre soit *1. de magne-*

E

vn grand ayman; neantmoins il croit que cette propriété de se tourner vers les poles, est vne qualité qu'il possède naturellement, laquelle est conforme à celle que possède tout le globe de la terre pour sa conseruation, & pour son affermisement: de mesme qu'une pierre a vne propriété naturelle de tendre en bas pour y trouuer son repos.

Pour préuue de cela il allegue que le globe de la terre est composé en telle sorte que toutes ses veines tendent vers le pole & le regardent, & sont comme tirées d'un pole à l'autre; ce qu'il dit auoit remarqué dans les montagnes de Lombardie, & de l'Apennin, & que Keplerus auoit aussi remarqué auparavant la mesme chose.

Il dit après, que nous voyons que la terre communique la mesme propriété au fer, & que plusieurs ferremens qui n'ont iamais touché l'ayman, se tournent neantmoins vers le Nord: ce qui ne peut pas estre attribué aux influences celestes, mais plustost à la terre, d'autant que les barreaux de fer dont les fenestres sont grillées, de quelque costé

qu'ils soient exposez, acquierent avec le temps vne telle force que la partie qui est en bas tire la partie de l'aiguille qui regarde le Midy, & chasse l'autre: au contraire la partie d'en haut attire la partie septentrionale & chasse celle qui regarde le Midy; & s'il y a long-temps que ces barreaux de fer sont posez aux fenestres, ils attirent des aiguilles, & d'autres ferremens. Que si après vous prenez ces barreaux, & les posez sur leur centre, vous trouverez que la partie qui estoit en haut se tourne vers le Midy, & celle qui estoit en bas se porte vers le Septentrion. On pourroit remarquer la mesme chose en vne brique cuite, qui seroit demeurée debout long-temps sur la terre, de laquelle la partie qui a touché la terre, attirera la partie meridionale de l'aiguille, & la partie superieure attirera celle du Septentrion: or il est constant que c'est la terre qui leur confere cette vertu; autrement on ne pourroit pas dire, pourquoy la partie de ces barreaux qui regardoit la terre, se tourneroit plustost vers le Septen-

68 DE LA POVDRE

trion que vers le Midy, veu qu'il semble que si cette vertu estoit deriuée du Ciel, la partie superieure sur laquelle la partie septentrionale du Ciel pouuoit verser ses influences, se deuroit plutôt tourner vers le Septentrion que vers le Midy.

*Lib. 1. part.
2. de arte
magneticâ.*

Kircherus suit la mesme opinion, & dit que l'ayman estant le legitime fils de la terre, est rendu participant des qualitez qu'elle possede naturellement, & que la qualité qu'a la terre de se disposer ainsi vers les poles, vient de sa propre forme, & assure auoir remarqué les veines de la terre disposées de la mesme sorte que nous auons dit cy-dessus en plusieurs montagnes de l'Allemagne, des Alpes, de la France, de la Bourgogne, de l'Italie, & mesme près de la sainte Baume en Prouence.

Ces choses estant ainsi posées, ie ne voy pas que nostre Autheur ait raison de se préualoir de l'exemple de l'ayman pour appuyer son opinion : car si cette propriété de l'ayman vient de sa forme interieure, ne plus ne moins que l'inclination de la pierre à descendre en bas, il est constant que cette vertu ne doit

DE SYMPATHIE. 69

plus estre mise au rang de celles que l'on appelle sympathiques, & qui produisent leurs effets sur vn suiet éloigné.

S'il estoit veritable que deux personnes fort éloignées l'une de l'autre se pussent communiquer leurs pensées, par le moyen de deux cadrans, desquels les deux aiguilles seroient touchées d'un mesme ayman, & autour desquels seroient écrites les lettres de l'alphabet; de sorte que faisant tourner l'aiguille de l'un, en mettant dessous vne piece d'ayman sur le mot que l'on voudroit, pour exprimer les lettres que l'on auroit en la pensée, l'aiguille de l'autre cadrā en quelque lieu qu'il fût, se tournast semblablement sur les mesmes lettres, ie ne doute point que Monsieur Papin ne pût nous persuader plus fortement par cét exemple la vertu sympathique de sa Poudre: mais iusques à ce qu'il nous ait fait voir la verité de cette experience, nous demeurerons tousiours en possession de douter de l'un & de l'autre.

Ie ne parlerois pas de la vertu qu'a l'ayman d'attirer le fer, puisqu'il n'insinuë pas si parfaitement, comme dit nostre

Pag. 25.

Autheur l'estenduë de ce remede, si ce n'estoit qu'en parlant de cette propriété, il dit, *que tous ceux qui ont traité cette matiere, attribuent cét effet ou à vn coulement notable d'atomes, qui partans de l'ayman s'insinuent dans les pores du fer; ou comme veulent les autres, qui dissipant l'air qui est entre ces deux corps, oblige le fer par la fuite du vuide à s'approcher de l'ayman.* Car ie dis bien autrement, que tous ceux qui ont traité cette matiere exactement, n'ont attribué ny à l'une ny à l'autre de ces causes cét effect de l'ayman.

L'interposition des corps solides, laquelle n'empesche pas l'ayman d'exercer sa puissance sur le fer, nous fait rejeter l'opinion d'Epicure qui veut que cette vertu se communique par vn flux & coulement d'atomes, d'autant que ces petites substances ne pourroient pas pénétrer les corps solides, & passer à trauers en vn moment, comme fait la vertu de l'ayman : c'est ce qui a fait dire à Scaliger que cette vertu pénétrante qui se remarque en l'ayman, estoit vne qualité spirituelle.

Pour le second point, on ne peut pas dire que cela se fasse par vne dissipation d'air qui arriue entre ces deux corps, lesquels se ioignent pour remplir le vuide, telle dissipation ne pouuant pas arriuer en plein air, & à découuert; puisqu'en la place de celuy qui seroit dissipé, vne autre partie d'air succederoit incontinent, & cette dissipation ne se pourroit pas faire, sans que l'air souffrist quelque émotion ou agitation, laquelle se remarqueroit lors que l'on approcheroit vne chandelle allumée, de laquelle la flamme seroit par ce moyen agitée, & suiuroit necessairement le mouvement de l'air. On pourroit encore reconnoistre au Soleil cette agitation, par le mouvement extraordinaire des atomes, qui se verroient en l'air, ou par le transport des pailles qui seroient prochaines: toutefois il ne s'est rien veu de semblable en cette rencontre.

D'ailleurs si cela arriuoit par impulsion ou dissipation d'air, le fer seroit veritablemēt attiré; mais il ne seroit pas retenu par l'ayman, comme nous le voyons, & d'abord il repousseroit le fer qui luy seroit

E iij

présenté; de mesme qu'il chasseroit & dissiperoit l'air qui l'environne: comme donc nous ne voyons pas qu'il arriue aucune de ces choses, aussi y a-t'il suiet de croire, que le fer ne se porte pas vers l'ayman pour la fuite du vuide, & à cause de la dissipation de l'air qui arriue entre deux.

Ces considerations ont fait naistre d'autres sentimens à plusieurs, qui ont recherché avec curiosité la cause de cet effect. Galien a creu que l'ayman attiroit le fer, en la mesme sorte que les parties attiroient le sang pour leur nourriture; ce qui peut-estre a fait dire à Cardan, que l'ayman estoit animé, & qu'il attiroit le fer pour luy servir de pasture. Peregrinus dit que l'ayman a deux faces, l'une qui se tourne du costé du Septentrion, & l'autre du costé du Midy, & que le fer, par le voisinage de l'ayman, prend les mesmes visages, c'est à dire qu'il acquiert la faculté de se disposer en sorte que d'un costé il regarde le Septentrion & de l'autre le Midy: ce que Cabeus qui est venu depuis a appelé vne qualité à deux faces, & Kircherus

*In epistolâ
quâdam
de magnete.*

*Qualitas
dispositio
& bifrons.*

DE SYMPATHIE.

73

vne qualité à deux formes : cherchant donc la raison pourquoy la face de l'ayman qui regarde le Midy, attire la face du fer qui regarde le Septentrion, & au contraire la face meridionelle de l'ayman chasse la face meridionelle du fer, il dit que cela arriue à cause que dans l'ordre des choses naturelles, chaque cause ne s'efforce pas seulement de produire vn effect qui luy soit semblable; mais aussi tasche pour sa conseruation de l'vnir avec elle mesme, de telle façon qu'ils ne semblent estre tous deux qu'une mesme chose.

Gilbertus dit que le fer estant dans l'étenduë de la puissance de l'ayman, acquiert comme vne nouvelle forme, laquelle estoit auparauant comme enscuelie dans sa matiere, mais qu'elle se réueille à la presence de l'ayman, & que pour acquerir de nouvelles forces, elle porte le fer vers l'ayman, adioustant que cette qualité ne tient rien du corps ny de la matiere.

Cap. 4.
lib. 2.
Coitio ma-
gnetica
actus est
magnetis
& ferri, non
actio vnius,
sed potius
συμμετλέ-
ται, & con-
nactus
quàm sym-
pathia.

Cabeus tombe dans ce mesme sentiment, & dit que cette qualité de l'ayman se produit à la façon de la lumiere,

Lib. 2. de
magnetica
philos. ph.

74 DE LA POVDRE

laquelle se répand & se disperse par tout en vn moment, sans l'entremise des atomes, ou d'aucune substance : mais seulement en tirant de la puissance du milieu cette qualité.

*Magnesin-
gust, qui in
proximo
est qualita-
tem inten-
tionalem
in ferrum
producit in
eodem situ
in quo est
illa quali-
tas.*

Pag. 25.

L'opinion de Kircherus ne se trouue pas differente de celle-cy : car il dit que si le fer se porte vers l'ayman, ce n'est pas qu'il y soit attiré par cette pierre; mais d'autant qu'il se produit en luy vne qualité, par le moyen de laquelle le fer se porte vers l'ayman, & deuient comme vn autre ayman. Et icy ie prie nostre Autheur de remarquer que Kircherus a appelé cette qualité intentionnelle, & que pour luy il se montre trop rigoureux, quand il veut assuiettir le coulement d'especes aux sens seulement. Peut-estre que cette façon de parler ne déplaira pas tant à ceux qui croient que la vertu de l'ayman se communique & se répand dedans l'air en la mesme sorte que les sons.

L'exemple des maladies contagieuses, sur lequel il insiste, fauorise si peu son party, que ie me suis estonné comment il a osé le mettre en ieu; veu qu'elles ne

DE SYMPATHIE. 75

se communiquent que par l'attouchement d'un corps malade, ou infecté; ou par le moyen des vapeurs qui sortent de ce corps, lesquelles ne se peuvent pas épandre bien loin, & se continuer dans un grand espace; si l'éventement que l'on fait recevoir aux choses infectées, éteint & dissipe la vertu maligne des semences contagieuses qui estoient cachées en elles, comment la vertu & qualité de cette Poudre, pourra-t'elle estre transférée d'un lieu en un autre assez éloigné, sans recevoir aucune alteration de l'air? S'il y a lieu de comparer l'effect de la Poudre de Sympathie à celui des maladies contagieuses, il ne faut pas donner plus de force & d'étendue à la vertu de cette Poudre qu'à celle des maladies contagieuses, & l'une ne doit pas rencontrer plus ou moins de difficulté en toutes les circonstances de son action que l'autre; car c'est en ce point principalement que doit consister la comparaison: Cependant on ne peut pas donner autant d'étendue à la communication des maladies contagieuses que l'on en attribue à la Poudre de Sympathie.

Si donc la peste, qui est la plus perniciose des maladies contagieuses, ne se communique pas d'une rue à l'autre, quand l'air n'est pas généralement infecté, si ce n'est par la fréquentation, quelle apparence y a-t'il que cette Poudre puisse estendre beaucoup au delà, comme l'on pretend, la force de son action? Et si le vent a la puissance de divertir & de dissiper les seminaires de cette contagion épandus en l'air, & que l'air par une qualité contraire peut corriger leur malignité, avec quelle raison nostre Autheur peut-il soustenir que la vertu de sa Poudre méprise la rencontre de ces choses, & communique sa vertu sans aucune diminution de sa force, & sans empeschement iusques à la partie malade?

On dit qu'il n'y a pas de comparaison si iuste qui ne soit defectueuse en quelque point: mais ie ne croy pas qu'il en faille employer aucune, quand la chose que l'on veut comparer, ne s'accorde pas avec l'autre dans le fait dont il s'agit: c'est neantmoins la faute que commet nostre Autheur en tous les exemples

qu'il allegue, pour prouver l'effect
sympathique de sa Poudre.

Il veut que la qualité de sa Poudre
ait de la conformité avec les maladies
contagieuses, quoy qu'elles soient du
tout différentes. Celle des maladies
contagieuses deuroit estre plus puissan-
te & plus agissante que l'autre, toutes-
fois elle se trouve beaucoup plus foible,
& d'une moindre estendue. Il n'y a per-
sonne qui ne sçache qu'il n'en est pas de
la maladie comme de la santé, la mala-
die vient tout à coup & en peu d'heu-
res, la santé ne se repare qu'avec un
long temps: la raison en est facile à ren-
dre, c'est que les causes qui produisent
les maladies, ont beaucoup plus de for-
ce que les remedes, & rencontrent plus
de facilité en leur action. Il est plus
aisé d'abattre une maison que de la rele-
uer, & il y a beaucoup plus de choses
requises pour estre sain que pour estre
malade, la santé consiste principale-
ment dans une mediocrité de toutes
choses; mais il ne faut que l'excès d'une
seule pour la troubler: il n'y a donc pas
de raison de comparer l'effect d'une

Pag. 23.

cause maligne, & qui destruit nostre nature entierement, avec l'effect d'une chose que l'on pretend pouuoir la conseruer & la restaurer. Je ne sçay pas maintenant si nostre Autheur voudra dire encore qu'il ne comprend pas pourquoy ie reiette cét exemple.

Pag. 26.

Et quoy qu'il die que pour establir ce qu'on a dessein de poser, il ne suffit pas de rapporter vn ou deux exemples : neantmoins ie me contenterois s'il pouuoit seulement en produire vn qui eust toutes les qualitez qu'il attribué à la Poudre de Sympathie ; c'est à dire qui pût produire son action dans vn sujet fort éloigné, & duquel la vertu ne fût point affoiblie, ou interrompue par les empeschemens qui se rencontrent dans le milieu. Je ne croy pas que les couleurs nous puissent fournir ce que nous desirons : puisque nous ne pouuons pas les discerner, si nous en sommes vn peu éloignez, & si l'air est trouble & remply de broüillards. Il en est de mesme des sons & des odeurs, & ie ne croy pas qu'il recoure plus aux influences, & à la vertu de l'ayman,

puisqu'enous luy auons montré les inconueniens qui s'y rencontrent.

Je ne voy rien dans le reste de son discours qui soit considerable, ne tendant qu'à éluder la force des obiections que j'auois proposées contre la Poudre de Sympathie : c'est pourquoy ie passeray legerement par dessus. Premièrement il dit, *que les remedes sympathiques ne sont autre chose que des matieres capables de détacher les parties balsamiques, & se vous voulez la portion de l'humide radical, qui s'est séparée du corps avec le sang coulé de la playe pour la faire retourner en sa source. Voila à la verité vne Philosophie de laquelle la nouueauté nous surprend. Cette separation des parties balsamiques du sang coulé hors des veines par l'application du vitriol calciné au Soleil, n'estoit pas encore venue à nostre connoissance, & nostre veüe n'a pas encore esté assez subtile pour remarquer la fermentation, par le moyen de laquelle cette separation se fait; aussi n'est-elle pas si sensible & si apparente que celle qui se fait dans le mélange de l'huile de tartre & de l'esprit de vitriol.*

Pag. 28.

80 DE LA POVDRE -

Et ce que l'on enseigne dans les écoles, que de la priuation à l'habitude il n'y a point de retour, se trouue maintenant faux, s'il est vray que l'humide radical separé du corps puisse retourner en sa source. Je ne pouuois pas m'imaginer que le sang fût le suiet de l'humide radical, puisque i'auois oüy dire iusques icy, que les parties solides & spermaticques estoient le siege de cette humidité : c'est pourquoy ie me persuade que nostre Autheur ne fera pas consister les fièvres hectiques dans les parties solides, mais plustost dans le sang qui est contenu dans les veines; & ainsi ne fera point de distinction entre les fièvres synoques, & les fièvres hectiques. Voyons maintenant s'il a raison de dire, qu'il reste dedans le sang coulé hors des veines vne portion de cet humide radical, & si raisonnablement on peut appeller de ce nom l'humidité qui se rencontre dans vn corps mort.

L'humidité radicale au dedans de nous, est le siege & le suiet non seulement de l'esprit & de la chaleur naturelle, mais aussi de la vie; & en cette
con-

DE SYMPATHIE.

81

consideration elle a esté appellée radicale, dautant qu'elle est comme la source & la racine de la vie: comme donc la chaleur qui reste dans vn corps mort ne peut plus estre appellée chaleur naturelle, dautant qu'elle n'est plus sujette à l'ame, dont elle estoit auparavant l'instrument, mais est entièrement assuiettie aux formes des elemens; aussi l'humidité qui reste après la mort ne peut pas estre appellée radicale, dautant qu'elle n'est plus la racine & la source de la chaleur & de la vie, & qu'elle n'est plus vn organe pour seruir dans les operations de l'ame. C'est pourquoy ce fondement estant détruit, ie croy que tout ce qu'il bastit dessus tombera facilement.

Quant à ce qu'il dit de l'operation du Soleil & de son influence, qui agit sur ce remede pour sa preparation: Je doute fort qu'elle soit differente de la calcination qu'il peut recevoir par le moyen de la chaleur, laquelle ne luy donne rien de nouveau qu'une plus grande acreté & seicheresse qu'il n'avoit auparavant. Toutesfois s'il est

F

Pag. 31. 32.
Ch. 33.

veritable que le Soleil verse des influences particulieres sur le vitriol, lors qu'il est exposé à l'air sous de certaines constellations, il me sembleroit à propos pour estre bien assuré de la vertu de cette Poudre, auparauant que de l'employer, de faire dresser son horoscope pour reconnoistre ce qu'elle promet.

Ce qu'il répond en suite au dilemme que j'auois proposé touchant l'usage de cette Poudre, que la vertu sympathique dépend de l'application du remede sur le sang coulé de la playe, ou sur l'instrument qui l'a faite, ne satisfait aucunement. Car comme le sang sorty d'une playe, n'est pas vn suiet capable de santé ny de maladie; aussi n'est-il pas propre à receuoir la guérison, & les impressions que font les qualitez d'un remede sur vn corps viuant: & si l'administration & l'usage des medicamens ne seruent de rien, lors que la nature vient à défaillir, & que les esprits & la chaleur naturelle ne reluisent plus en vne partie; que peut-on esperer de l'application d'un remede, sur vne substan-

ce entièrement séparée & éloignée de
 nostre corps ? quelle communication
 peut auoir ce sang avec la partie de la-
 quelle il est forté ? est-ce par le moyen
 des esprits ? il n'y a pas d'apparence,
 puisqu'ils sont dissipés, ce commerce
 n'ayant pû estre entretenu dauantage,
 depuis que leur société a esté rompuë.
 Est-ce à cause de la portion de l'humide
 radical qui est restée dans ce sang ? mais
 nous auons montré que c'estoit vne fo-
 lie d'y songer, & que cette humidité
 prétendue, estant deuenue barbare &
 estrangere, depuis qu'elle s'est deta-
 chée du seruice de l'ame, & qu'elle
 s'est soumise à vne autre puissance &
 domination, ne pouuoit auoir aucune
 familiarité, & communication avec au-
 cune substance de nostre corps.

Il dit qu'il prend pour vn bon augu- *Pag. 38.*
 re de son costé, que ie demeure d'ac-
 cord que les remedes sympathiques ser-
 uent aussi bien à la guérison des ani-
 maux blesez, qu'aux playes du corps
 humain, ne considerant pas que ie fon-
 de cet argument sur vne supposition que
 mettent en auant ceux qui tiennent son

84 DE LA POVDRE

party, de laquelle cependant ie ne demeure pas autrement d'accord, faisant voir qu'il n'y a pas d'apparence qu'un mesme remede puisse produire vn mesme effect indifferemment sur les hommes, & sur diuerses sortes d'animaux: car si les hommes sont differens entr'eux de complexion & de temperament; à plus forte raison seront-ils differens en ce poinct des animaux de diuerses especes; & quoy que les principes de la generation des vns & des autres soient communs, cela n'empesche pas que la constitution particuliere d'un chacun ne soit differente, à laquelle cependant il faut approprier la faculté du remede.

Pag. 41.

Il tâche enfin de couvrir de beaux pretextes les ceremonies que l'on observe en cette cure, & le soin que l'on prend à resserrer & enuclopper le remede appliqué sur l'instrument qui a fait la blessure; & la raison qu'il en donne c'est que l'humidité contenuë dans le sang, venant à estre exposée à vn air libre & decouvert, seroit incontinent dissipée & transportée çà & là: mais plustost n'y

DE SYMPATHIE.

85

auroit-il pas plus suiet de craindre, que cette humidité qu'il suppose dans ce sang sorty des veines, ne fût beuë & absorbée passant à trauers des linges & bandes qui l'environnent, que dissipée & consumée dedans l'air : & si la qualité de cette Poudre ne rencontre aucun obstacle & empeschement dedans l'air, pour paruenir à la partie blessée ; pourquoy cette humidité qui est iointe à la qualité de ce remede, ne pourroit-elle pas estre transportée sans receuoir aucun dommage ?

Quant à ce que ie disois qu'il ne seruoit de rien de tenir l'instrument qui a fait la blessure, & qui est ainsi médicamenté, en vn lieu temperé, pendant qu'une autre partie du sang répandu est exposée à l'air ; il répond que n'y ayant Pag. 43. point eu de Poudre sur ce sang, il ne peut pas ressentir aucun de ces effets, voulant dire que cette Poudre par vne maniere de fermentation, réueille cette qualité sympathique residente en la portion de l'humide radical qui est dans ce sang : Mais puisque nous auons dit, que nous ne pouuons pas reconnoistre cette

F. iij

86 DE LA POVDRE

humidité pour estre radicale, & pour auoir quelque correspondance & sympathie avec celle de nostre corps, ie croy que c'est en vain qu'il allegue cette réponse.

Plusieurs autres ceremonies superstitieuses que l'on obserue en l'application de ce remede, nous font voir de quelle boutique cette inuention est sortie, n'y en ayant aucune qui soit fondée sur quelque raison naturelle. Par exemple ie demanderois volontiers à nostre Auteur, pourquoy ceux qui enseignent l'application de ce remede, recommandent d'en froter l'épée commençant par la partie plus proche de la pointe, & finissant vers la poignée. Et au contraire, ils defendent de commencer l'application de ce remede sur la partie de l'épée qui est plus proche de la poignée, descendant après vers la pointe? Il me trompera fort s'il en peut rendre aucune raison valable.

Le reste de son liure estant vn recueil des principales maximes, (que nous auons cy deuant détruites) sur lesquelles il establit son opinion; ou pour mieux

DE SYMPATHIE. 87

dire estant vn tableau racourcy, dans lequel il nous represente vne chimere qu'il a enfantée avec grande peine & travail, ie ne pense pas que quiconque se donnera la peine de le considerer, n'en reconnoisse aisément la deformité, & ne iuge incontinent que c'est vne pure fiction, & vn ouurage de son imagination.

F I N.



ERRATA.

- pag. 10. lig. 5. au lieu de *servir de*, lisez *faire*.
Pag. 16. ligne 18. au lieu de *survient* lisez *arrive*. Pag.
21. au bas de l'addition, au lieu de *iterum* lisez *istherum*.
pag. 17. lig. pen. au lieu de *Joseph*, lisez *Josephe*.
pag. 30. au lieu de *hildamus*, lisez *hildanus*.

RESPONSE
DE N. PAPIN
MEDECIN,

A LA LETTRE D'VN AVTRE
DE LA MESME PROFESSION,
touchant les Fièvres Malignes de ce
temps, & l'usage des potions cordiales,
de la saignée & des vésicatoires,



A PARIS,
Chez SIMEON PIGET, rue S. Jacques,
à la Fontaine.

M. DC. L.

Οὐ γὰρ αὖ μεθ' ὅρκου ἐρέω ὅδε ποτε ἰησῶ
 λογισμὸς φθονήσειεν αὐτὸν ἔτερον, ἀκιδνὸς γὰρ
 αὐτὸν φανείη.

Hoc namque iureiurando, affirmare au-
 deam Medicum ratione utentem, alterum
 nunquam invidiosè calumniaturum. Sic
 enim animi impotentiam prodet. Hippo-
 crat. lib. præception.



R E S P O N S E D E N. P A P I N
Medecin, à la Lettre d'un autre de la mes-
me profession touchant les fieures malignes
de ce temps, & l'usage des potions cordia-
les, de la saignée & des vésicatoires.



ONSIEVR,

Vous me faites trop d'honneur
 de me demander mon sentiment
 touchant vne chose où le vostre
 est preferable, ie ne diray pas
 au mien, mais à celuy de tous
 les meilleurs Praticiens; puisque vous raisonnez
 aussi doctement en la Medecine, que vous faites pa-
 roistre avec l'admiration d'un chacun cette industrie
 qui vous est hereditaire à travailler au soulagement
 des pauvres malades. Cependant pour ne pas refu-
 ser si peu de chose à vne personne à qui ie dois tout;
 ie ne craindray point de respondre par le menu aux
 demandes que vous me faites, qui se peuuent redui-
 re à ces quatre chefs. 1. *Si les fieures qui ont couru*
en ces quartiers depuis plus d'un an, & qui bien
loin de s'appaiser semblent se réveiller encore de
nouveau, doivent passer pour malignes. 2. *S'il est*
à propos d'user pour leur guerison de potions cor-
 • A ij

diales & en quel temps. 3. Si la saignée y est nécessaire & iusques à quel temps : & 4. Si l'on se peut servir de vésicatoires & quel est leur usage.

Je respons au premier, qu'elles meritent ce nom sans difficulté, puis qu'elles possèdent tous les signes par lesquels les Autheurs ont de coustume de les designer; qui sont, d'opprimer puissamment toutes les facultez, & principalement la vitale; De produire des accidens au delà de ce que leur nature semble estre capable, & de se rendre populaires par les semences contagieuses qu'elles respandent en l'air. Car ne voyons-nous pas que la plupart sont soudainement surpris de vomissemens fâcheux, accompagnez de defaillance. Les autres tesmoignent vne telle oppression de poux & abbatement de forces qu'ils paroissent mesme dès les premiers iours incapables des grands remedes, i'entens la saignée & la purgation. Les vns sans qu'il paroisse vne chaleur violente au dehors, se plaignent d'estre brulez au dedans, sont trauallez d'une soif excessiue, & ressentent des inquietudes & des veilles extraordinaires, & plusieurs mesme ne sont pas sans quelques taches pourprées. Les autres au contraire sont trauallez d'assoupissemens, d'estourdissemens, de delire, de parotides & autres apostemes, & de mille autres signes de malignité; Et ont tous cela de commun que les parties nobles sont puissamment attaquées par la qualité veneneuse, mais qui produit des effets differens en chaque corps selon la disposition des humeurs corrompuës qui luy tiennent compagnie. De fait, comme dit tres-bien le docte Fernel, quoy que cette malignité possède quelque chose de releué au dessus de la corruption qui se trouue ordinairement

dedans les humeurs, elle attaque neantmoins bien plus facilement les corps en qui cette premiere corruption se trouue abondante. l'estime donc qu'il ne faut auoir qu'une legere teinture de la Medecine pour recognoistre cette malignité, qui tenant quelque chose de la pestilence, nous fait apprehender que ce ne soit vn auant-coureur des maladies plus fascheuses dont la deprauation des saisons semble nous menacer.

Ierespons au second, que puis qu'on ne scauroit nier qu'une maladie qui a tranché la vie à tant de personnes, en si peu de temps & avec de si fascheux accidens ne soit accompagnée de beaucoup de malignité; l'un des principaux remedes par lequel on doit luy couper chemin, est l'usage des cardiaques: c'est à dire des remedes, qui par vne puissance occulte fortifient toutes les facultez, de mesme que la malignité les opprime; mais sur tout, la vitale qui fait sa residence au cœur: & lesquels ne seruent pas moins à conseruer l'humide radical qu'à repousser les vapeurs malignes qui trauaillent à sa destruction.

Tous les liures de Galien qui portent le tiltre de Methodé medecinale ne tendent à autre chose qu'à nous enseigner que tout Medecin Methodique doit s'estudier à combattre directement chaque indisposition maladiue dont nostre corps est attaqué, en luy opposant son contraire. Des maladies, les vnes consistent en la mauuaise temperature des parties, les autres en la mauuaise conformation, & les dernieres en leur mauuaise vnion. Et pour ne me pas estendre icy sur la nature des autres maladies: par le vice du temperament; ou nous entendons l'excez des qualitez elementaires, dont le chaud veut estre guery par le

A iij

froid, celui-cy par le chaud, le sec par l'humide, & l'humide par le sec ; ou la mauuaise disposition de l'humide radical auquel les Medecins attribuent vne temperature celeste, dont les qualitez respondent en quelque sorte à celles des Astres, & lesquelles nous estans entierement incognûs, ont meritè le nom que l'on leur donne de qualitez occultes.

De mesme donc que ce qu'il y a en nous d'elementaire est attaqué par les qualitez des elements, & guery par les mesmes qualitez directement opposées ; aussi cette disposition occulte de l'humide radical est attaquée & destruite par les qualitez veneneuses, malignes & occultes qui se trouuent non seulement aux poisons, mais aussi dans la peste & aux fieures malignes de la nature de celles dont il est question ; & ne se peut restaurer que par l'usage des remedes cordiaux. Voila ce me semble quel est le sentiment non seulement des plus doctes Medecins, mais de tous ceux qui meritent ce nom.

Cependant vous aurez peine à croire l'abus qui s'est glissé en ce païs, & qui a esté fomenté par des personnes qui ne cognoissoient pas assez, ny la nature, ny l'usage des cordiaux. C'est que comme ces fieures malignes, puis qu'elles meritent le nom de fieures, sont accompagnées de chaleur au delà de nostre temperament naturel ; le vulgaire ayant esté persuadé qu'il n'y a point de cardiaque qui ne possede vn degré excessif de chaleur, tremble mesme au seul nom de potions cordiales, comme si c'estoient autant de charbons ardents par lesquels on voulust augmenter la chaleur de leur fieure : Et neantmoins vous scauez combien ce sentiment est éloigné de la verité & indigne de la Medecine ; puisque comme nous di-

fion tantost la vertu cordiale des medicamens est absolument differente des qualitez elementaires & se peut aussi bien rencontrer avec le froid qu'avec le chaud.

Et si nous voulons encor examiner la chose davantage; quels sont les cardiaques dont nous nous servons en pareille rencontre? sinon entre les simples le suc & le sirop de limons, dont personne que ie sçache n'a encore nié l'extrême froideur; l'Aceteuse & l'Oxytriphillum, dont l'acidité tesmoigne la froideur, de mesme que le Berberis; la reyne des préz & la scabieuse qui n'ont aucune chaleur excessive; les fleurs qu'on nomme cordialles de bouroche, de buglose & de violettes, qui toutes sont tenuës pour froides. La terre Sigillée & mille autres, dont les moindres apprentifs d'Apotiquaires cognoissent en mesme temps la vertu cordiale & la qualité froide. Et pour les composez, les plus frequens sont la confection de hyacinte, le diamargariton froid, & manus Christi perlata, dont la premiere ne passera jamais que pour froide en bonne Arithmetique, puisque de sept parts il n'y en entre qu'une de medicamens chauds, & six de remedes froids, qui sont les hyacintes, le corail rouge, le vray bol d'Armenie, les racines de tormentille, les semences d'aceteuse & de pourpié, les roses rouges, toutes les especes de sandaus, la rasure d'Ivoire, la corne de Cerf, les safirs, les esmeraudes, les topases, les perles, la foye crüe, les feuilles d'or & d'argent, & le syrop de limons. Pour le diamargariton, ce seroit faire tort à ceux qui luy ont donné le nom de froid, de calculer les remedes qui y entrent: pour sçavoir quelles qualitez il possede. Et quant aux tablettes que l'on nomme manus Chri-

si perlata, il n'y a point de chaleur qui puisse estre suspecte que celle du sucre, puis qu'il n'y entre d'auantage que l'eau rose & les perles preparées : Mais qu'est-il besoin de faire ce denombrement, puisque c'est vous qui en faites leçon aux autres, & ne faut-il pas auoier qu'il n'appartient qu'à ceux qui ignorent entierement la vertu des remedes dont on se sert en Medecine, & qui n'ont iamais jetté l'œil sur les dispensaires pour y voir la description des medicamens, à blasmer l'usage des remedes cordiaux dans les fieures mesme plus violentes.

Pour ce qui est du temps qu'il s'en faut seruir dans les fieures qui courent, puis qu'ils ne sont destinez qu'à combattre la malignité, & que la presence du mal nous montre la necessité du remede; C'est sans doute pendant que la malignité dure, sçauoir dès le commencement, pendant l'accroissement & dans la vigueur. Car en bonne foy, que diriez-vous de ces Praticiens, qui apres auoir abhorré l'usage de ce remede pendant que la nature estoit en estat d'en faire son profit, ayant oublié cette auersion, le prescriuent sans scrupule à ceux qui sont à l'agonie, & taschent lors qu'ils ont desia vn pied dans le tombeau, de les en retirer par force avec quelque potion cordiale, comme avecque vne puissante machine? Ne diroit-on pas qu'ils exercent la Medecine pour faire rire le monde; ou plustost que voyans les hommes près à partir d'icy, ils leur font prendre ce dernier restaurant pour les conduire au royaume des morts, & pour donner quelque vigueur à leurs ombres tandis qu'elles seront contraintes de roder aux bords de l'Acheron?

Entroisiesme lieu, pour respondre à la question que

que vous faites touchant la saignée, on peut proposer deux choses, si la saignée est nécessaire dedans ces fiebres, & quand on s'en doit servir. Et pour cet effet il est nécessaire de sçavoir que la saignée sert à deux usages; à euacuer vne partie de la masse du sang contenue dans les veines, & à imprimer le mouvement aux humeurs. L'euacuation a double usage, l'un qui est immediat d'oster vne partie du sang, soit bon, soit mauvais; & l'autre par accident, qui est de refroidir tout le corps en le priuant de la matiere qui entretient sa chaleur naturelle. Le mouvement qui se communique aux humeurs par la saignée est pareillement double, l'un de revulsion par lequel elles sont tirées vers les parties éloignées, & l'autre de deriuation, qui attirant des parties voisines en euacue les humeurs qui y sont contenuës lors qu'elles sont encore fluides. Et ainsi la saignée est propre lors que le sang est trop abondant, ou corrompu, ou trop eschauffé, qu'il se jette sur quelque partie, ou qu'il y est desia tombé.

Il s'agit donc de sçavoir icy si la saignée est conuenable aux fiebres malignes de ce temps, pour quelle de ces raisons on la doit administrer? Il seroit inutile icy de rien dire de la revulsion, ou de la deriuation; puis que bien qu'il se trouue souuent plusieurs occasions dans ces fiebres où elle s'exerce pour ces intentions, c'est plustost neantmoins à raison des accidens qui leur suruiennent que pour la fièvre mesme. Reste donc que ce soit pour oster la trop grande abondance de sang qui surcharge les vaisseaux, quel'on nomme plethore & plenitude, ou pour les humeurs corrompus dans les veines, ou pour rafraichir; C'est pourquoy il n'y a point de doute que pendant qu'il y

B

à des signes de surabondance de sang qui opprime la nature, il ne faille saigner copieusement. Quant à la corruption lors qu'elle n'est que médiocre, Galien la conseille au II. de la Method. afin que la nature estant déchargée d'une partie de son fardeau, travaille plus facilement à dompter le reste; mais lors qu'elle est abondante il préfère l'usage des purgatifs: Et pour ce qui est du rafraichissement, quoy que l'on l'obtienne facilement par la saignée lors que la chaleur n'est allumée que dans la masse du sang & dans les esprits, comme aux fièvres ^a synoches & ^b ephemeret, si est-ce qu'on en doit user bien sobrement en deux occasions, lors que le siege de la chaleur & de la fièvre n'estant point contenu dans les grands vaisseaux, comme celuy des fièvres putrides intermittentes, n'est point aussi fomenté par la masse du sang: ou que la fièvre qui est allumée témoigne une malignité manifeste; & que dans l'une & l'autre rencontre il n'y a aucun signe de plethore. Car pour la premiere occasion, puisque Galien ne conseille l'usage de la saignée dans la corruption que pour soulager la nature d'une partie de son fardeau, elle est sans doute inutile lors que le sang contenu dans les veines ne peut tenir lieu de fardeau. Et pour la seconde, la malignité ne pouvant estre évacuée par la saignée il ne se faut servir de ce remède que lors qu'il peut estre utile au soulagement de la nature, afin qu'elle combatte plus aisement la malignité. Or il n'y a qu'en la seule plethore qu'elle puisse avoir cet usage, car autrement ostant à la nature le thresor de la vie, c'est à dire, le sang & les esprits sans combattre la malignité qui l'opprime, c'est proprement travailler à la destruction, & donner plus de prise à son ennemy.

*a. e. a. d. continnes qui procedent de l'inflammation des humeurs contenues dans les grands vaisseaux.
b. e. a. d. qui ne durent qu'un iour & procedent de l'inflammation des esprits.*

Et comme les fievres malignes attaquent des corps diuerſement diſpoſez; les vns plethoriques, les autres ſans plenitude: les vns qui abondent en humeurs corrompûs dans les veines, les autres dont la maſſe du ſang eſt ſans corruption; mais la pluſpart ayant le meſentere, & tout le bas ventre farcy d'une abondance extraordinaire de mauuais humeurs. En ceux où il ſe rencontre plenitude, il eſt neceſſaire de ſaigner tant qu'elle ſoit oſtée, & en ſuite ce remede deuient inutile. Lors que les humeurs ſe corrompent auſſi dans les vaiſſeaux, il eſt beſoin, la plenitude eſtant retranchée, de deſcharger par la ſaignée autant de ce ſang corrompu que les forces le peuuent permettre; nous ſouuenans qu'après la ſaignée la nature a encore deux choſes à faire, l'une de combattre la malignité, & l'autre de cuire le reſte des humeurs corrompûs, & qu'il ſe faut bien donner garde de la trop affoiblir crainte qu'elle ne puiſſe ſuffire à l'une & à l'autre.

Pour ce qui eſt des derniers dont les impuretez ne ſont contenuës que dans les petits vaiſſeaux du ventre inferieur, y eſtans amaffées de longue main, ſans que la corruption ſoit paruenüe iuſques aux plus grandes veines; il ſe faut bien garder d'uſer de la ſaignée au delà de ce que la plenitude ſemble requerrir: puis que ce remede ſeroit non ſeulement inutile, mais meſme pernicioeux: Car ainſi qu'Hippocrate nous apprend au liure de Priſc. Medicin. Nous auons beau purger & ſaigner, la coction des mauuais humeurs eſt l'ouurage de la nature, auquel le Medecin ne peut rien que dans les circonſtances, c'eſt à dire, en empêchant ſeulement ce qui l'en peut deſtourner. Et comme nous auons remarqué d'abord que la plus grande part des fievres malignes de cẽ temps ſont de

, B ij

*De l'eleua-
tion & gon-
flement causé
par le bouil-
lonnement
des humeurs.
A fin de
ventre sim-
ple.*

cette dernière sorte comme il se voit par la pesanteur que les malades ressentent au ventre inferieur, par la tension & le ^e meteorisme frequent des hypochondres, les nausées, les vomissemens, les ^d diarrhées & semblables accidens de la faculté naturelle, il faut vser de ce remede avec grande prudence, & ne pas faire comme certains Medecins, dont sans doute vous improuuez le procedé, qui n'ayans d'autre remede que la saignée s'en seruent comme d'une selle à tous cheuaux, ainsi que l'on parle depuis le premier iour iusques au dernier; ayans plus esgard à la fièvre qu'à la cause qui la produit: ne voyans pas que par cette euacuation inconsiderée ils destruisent peu à peu les forces; & ainsi donnent pied d'un costé à la malignité, qui assaut la nature avec plus de violence lors qu'elle est destituée du sang & des esprits, & empeschent de l'autre qu'elle ne se puisse occuper à cuire les humeurs corrompues. D'où vient que les malades sont violemment precipitez à la mort, ou si quelques-uns en eschapent c'est avec des signes manifestes de cruditez & d'abondance d'humeurs que la nature n'a pû parfaitement dompter. De sorte, qu'au lieu que ces maladies deuroient se terminer en sept iours, en quatorze, ou au plus tard en vingt, elles durent des cinq, sept & huit semaines, laissant des incommoditez aussi facheuses que la premiere maladie; comme parotide, apostemes aux autres parties, surditez, douleurs & pesanteurs de teste, & mille autres accidens de pareille sorte.

C'est donc une chose bien necessaire à un Medecin non seulement de sçauoir en quelles rencontres, la saignée est conuenable; mais principalement quand & combien de temps il s'en faut seruir. Et comme

cela n'est pas de peu de consequence, ie veux m'y estendre vn peu amplement, à condition neantmoins que si mon discours vous est ennuyeux il vous sera permis de le reprendre à diuerfes fois, & de n'y employer que les heures que vous aurez dessein de perdre, puisque ces matieres vous sont mieux conuës qu'à qui que ce soit.

Ie diray donc avec Galien aux liu. de la Method. que comme la presence du mal, & de sa cause nous enseigne le temps du remede, aussi se doit-on seruir de la saignée tandis que les raisons que nous auons dit cy-dessus qui la requeroient semblent estre presentes. La plenitude ne veut point de retardement, & doit estre ostée en vn, ou deux iours. Mais lors que la corruption se glisse dans les veines, ou qu'estant contenuë dans les petits vaisseaux, la quantité du sang qui abonde dans les grands, passe pour suspecte, il faut tirer peu de sang à la fois, & à diuerfes reprises, vsans de cette façon de guerir que les Grecs nomment *epicrase*, & continuans selon le precepte de Galien au 9. de la Methode, tant qu'il paroisse manifestement que la nature estant assez soulagée travaille à bon escien à ce qui est de son deuoir, c'est à dire, à cuire les mauuais humeurs, à les separer des bonnes & à les chasser dehors; Car à l'heure comme ses ouurages sont sacrez, aussi est-ce vn sacrilege que de rien entreprendre qui la puisse destourner le moins du monde. Et comme l'on considere quatre temps en chaque maladie, le commencement, l'accroissement, la vigueur & le declin, il semble qu'il n'y ait guere que le commencement qui soit propre à ce remede, ou au plus la premiere partie de l'accroissement; & c'est ce que les premiers Medecins nous

.B iij

ont laissé par escrit, & que les derniers ont observé religieusement; le vingt-neufiesme Aphorisme de la seconde section est à peu près conceu en ces termes. *Lors que les maladies commencent c'est à l'heure qu'il faut mouvoir les matieres que tu trouues devoir estre remuées; Mais lors qu'elles prennent leur accroissement, ou qu'elles sont en leur vigueur, il est beaucoup meilleur de se reposer.* Or par le mot de mouvoir, Galien nous apprend qu'Hippocrate entend les euacuations qui se font par la purgation, ou par la saignée; Et nous rend raison de cet aphorisme en la façon suiuate. *On les maladies tendent à la mort, ou elles sont salutaires; aux premieres le Medecin ne doit rien faire se contentant du prognostic, & aux dernieres, puisque la coction est l'ouvrage de la nature, si le Medecin à quelque chose à faire c'est dans le commencement, ostant à la nature par la saignée, ou la purgation, les empeschemens qui la peuuent distraire de son œuvre. Mais dans la vigueur du mal, qui est lors qu'elle s'occupe puissamment à dompter la cause de la maladie, ou mesmes lors qu'elle a acheué la coction, il est bien meilleur de se reposer & de luy laisser toute la besongne.* Et c'est ecqu'il recommande encor particulièrement aux liures des crises, nous faisant voir que le Medecin n'est que le ministre de la nature, & qu'il doit se donner garde de la troubler en ses opérations. Et c'est aussi ce que Fernel nous enseigne au chap. 13. du 2. liure de sa method. & qu'il couche en de si beaux termes, que ie ne pourrois m'enpescher de les rapporter icy, si ie ne m'estudiois à la briefuete.

Et pour descendre en particulier au nombre des jours, lesquels on observe principalement aux mala-

maladies aiguës, il est nécessaire de sçavoir que les Medecins posent quatre sortes de maladies aiguës, dont les vnes qu'ils nomment tres-aiguës, *ἀκρότατοι* se terminent le quatriesme, ou le septiesme iour, qui sont les deux premieres differences, & les autres qu'ils appellent simplement aiguës *ἀμύδης* s'estendent iusques au quatorze ou au vingtiesme iour, qui sont les deux autres sortes: Le temps propre pour agir dans le premier terme passe à peine le second iour, celui du second où le Medecin se peut servir des grands remedes, s'estend iusques au quatriesme iour, auquel il semble que Celse ait esgard lors qu'il dit au 2. liure que la saignée est inutile, passé le quatriesme iour de la maladie. Le temps de la troisieme sorte des maladies aiguës, iusques auquel on peut agir se termine au onzieme iour, & celui du dernier terme s'estend iusques au dix-sept. Je sçay bien que nous passons quelque fois ces iours là, selon que la necessité nous y oblige: Mais neantmoins il semble que c'est à celà qu'Hippocrate a esgard, lors qu'il nous enseigne au 24. aphor. de la 2. section que les quartenaires sont les signes des septenaires. Car nous remarquons alors si la nature doit agir le iour de la crise, où si elle ne doit rien faire. Si elle se dispose à faire quelque euacuation, & qu'elle travaille à la coction, pourquoy la troubleroit on par des remedes hors de saison, & s'il ne paroist aucun signe de la crise future, ou la maladie est mortelle, ou elle s'estend à vn autre septenaire, & à l'heure nous ne craignons point de faire ce qui nous semble nécessaire iusques aux signes manifestes de la coction commencée ou parfaite, auquel temps il faut se reposer selon l'advis du diuin Hippocrate au lieu sus-allegué.

Et c'est icy que vous me permettez de vous toucher quelque chose de la pratique de certains Medecins, qui sans avoir esgard au mouvement de la nature, saignent continuellement, espargnans à peine le iour de la crise, pour qui l'antiquité a tousiours tant eu de respect; & de vous demander quel iugement vous faites de leur procedé.

Estant appelé il y a quelques iours pour traiter vn Chirurgien de cette ville, attaqué d'une maladie tres-violente & tres-perilleuse, quoy que i'eusse suffisamment donné ordre dès le commencement à la plenitude des vaisseaux, & aux diuers accidens qui arriuent par l'abondance du sang, au moyen de la saignée diuerses fois reiterée; quoy que la maladie fust du nombre de celles qui sont tres-aiguës au second rang *αὐτὴν κατὰ τὴν*, lesquelles doiuent faire crise dans le septiesme iour; Et quoy que tous les signes de la crise future eussent apparu dès le quatriesme iour & perseueré iusques au septiesme, & que ie leur fisse remarquer que non seulement il se deuoit faire crise le septiesme, mais mesme dès l'entrée de ce iour; veu que c'estoit en ce temps que la pire heure de l'accez auoit de coustume de se rencontrer; Ces Messieurs dont ie vous ay parlé, vouloient, nonobstant toutes ces raisons, qu'on luy tirast du sang sur la fin du sixiesme iour, sept ou huit heures avant le temps de la crise, pretendans qu'en cas que l'empeschasse l'execution de ce remede, ie deuois estre responsable de l'euenement; & se fondoient seulement sur ce qu'il auoit quelque agitation plus grande qu'à l'ordinaire. Mais ils ne se ressouuenoient pas de ce que dit Hippocrate au 13. Aphor. de la 7. scct. *Que la nuit qui precede la crise*
est

est ordinairement plus difficile. Dont Galien rendant la raison, dit que c'est à cause que la nature voulant chasser les mauvaises humeurs le conflit s'augmente alors entre eux: De sorte, que qui voudroit en ce temps là se hasarder de tirer du sang, donneroit par ce moyen cause gagnée à la maladie, luy aydant à faire succomber tout d'un coup les forces & la nature.

Et au reste, comme Galien nous enseigne que les forces ou la foiblesse du malade tiennent le premier lieu à nous persuader la saignée ou à nous en destourner. Je puis assurer qu'en la rencontre dont il est question; cette seule consideration estoit capable d'empescher un Medecin prudent d'entreprendre ce remede, puisque il ne suffisoit pas d'estre assuré que la nature ne succomberoit point dans l'evacuation faite par l'art, si l'on ne voyoit aussi manifestement que les forces deussent estre capables apres ce premier choc de supporter encore le second, que la nature devoit bien-tost liurer elle-mesme.

Mais, ie vous prie, permettez-moy plustost de vous demander quel iugement vous faites du succès de cette maladie, & des raisonnemens dont ils se sont voulu servir pour confirmer leur premiere pensée. Cette fièvre comme ie vous ay dit, estoit non seulement du nombre de celles que nous appellons malignes, mais mesme des plus violentes, & accompagnée d'une puissante cacochymie, sans toutesfois que la masse du sang parust fort infectée; la saignée avoit esté reiterée diverses fois; & cependant passé la premiere, le malade se plaignoit d'en avoir recu *plus d'incommodité que de soulagement*, & en avoit

ressenty les forces extrêmement diminuées: les signes de coction parurent des le quatrième iour, & l'on voyoit manifestement que la nature se disposoit à vne crise le septiesme: la saignée fut obmise sur la fin du sixiesme, ainsi que vous avez sceu; & à l'entrée du septiesme, il se fit vn saignement de nez assez copieux qui emporta vne grande partie de la malignité, & fit cesser la violence des symptomes. La dessus, ces Messieurs s'écrierent que cela confirmoit entièrement leurs pensées, & que l'hæmorrhagie tesmoinoit assez le besoin que le malade eust eu de la saignée.

Mais en conscience, si c'est ainsi qu'il faut raisonner en la Medecine, à quoy seruent les observations des crises qui ont acquis à Hippocrate le titre de diuin? Qu'estoit-il besoin qu'on s'estudiait avec tant de soin à nous donner des signes de la crise future & du lieu par où elle doit arriuer? Lors qu'Hippocrate & Galien parlent des signes qui precedent l'hæmorrhagie, & qui nous montrent qu'elle doit arriuer par la force de la nature, disant au 1. des Epidem. tom. 2. text. 37. que quand les temples sont pesantes, que le col fait mal, que les malades semblent voir quelque nuage deuant leurs yeux, ayant les hypochondres tendus & sans douleur, *il faut attendre vne hæmorrhagie par le nez*, que ne disent ils plustost, *c'est signe qu'il faut saigner crainte qu'il n'arriue hæmorrhagie par le nez*, & que le plus subtil du sang ne se perde? Car il ne faut point que ie vous celle que quelques vns en sont venus iusques à la bassesse de ce raisonnement, qu'ils ont aisément fait goustier au peuple, persuadé qu'il est, que c'est en

est le plus subtil du sang qui se perd par le nez, ne sachant pas que de quelque costé, & en quelque forme que la nature chasse l'humeur dans la crise, c'est toujours vne matiere tres-maligne, tres-mes-
chante, & tres-corrompue qui est euacuée, & dont la saignée la plus copieuse n'auroit iamais mis, de-
hors la centiesme partie. Ce que le docte Fernel nous apprend par ces mots au lieu sus allegué. *Natura concoctione impuros noxiosque humores à puriori-
bus secernit, hos vt conseruet, illos vt tandem foras exturber, aut sola per se aut medicamenti ope. At-
qui venæ sectio nullo defectu omnes qui in venis sunt promiscuè & indiscriminatim prolestat.* La nature separe par la coction les mauuais humeurs d'avec les bonnes, en dessein de conseruer celles-cy, & de chasser en suite celles-là dehors, soit par sa propre force ou à l'ayde de quelque medicament. Mais la saignée sans faire aucun choix tire indifferemment toutes sortes d'humeurs contenuës dans les veines, & plus bas. *At si quis hoc tempore venam autem in-
cidere non eos solum, sed pariter viles eliciet, quod-
que grauius est eos qui vi nature secreti fuerant, pu-
ro sanguini permiscebit, hunc inquinabit, omnia con-
fundet, natureque molitionem optimam interpella-
bit. Quum igitur concoctionis manifestæ signa com-
parebunt, non amplius venæ sectione curatio tran-
sigenda.* Si quelqu'un est donc si osé que de se seruir dans ce temps de la saignée (sçauoir lors que la na-
ture a trauaillé à la coction) il ne tirera pas simple-
ment dehors les mauuais humeurs, mais pareille-
ment les bonnes, & ce qui est encore pis, il remesle-
ra parmy le sang le plus pur, les humeurs plus im-
pures qui en auoient esté séparées par la force de la

C ij

nature; Il corrompra derechef ce thresor de nostre vie, remellera confusément le bon avec le mauuais, & reduira à neant les excellens & admirables efforts de la nature. Ce n'est donc plus avec la saignée qu'il faut travailler à la guerison des maladies depuis que nous voyons des signes d'une coction sensible.

Si donc les Medecins doiuent estre religieux observateurs des mouuemens de la nature, lors qu'il ne s'agit que de la simple corruption des humeurs, qui arrive chaque iour par les seules qualitez elementaires, à combien plus forte raison doit-il apprehender de la troubler lors qu'elle s'occupe à dompter une malignité extraordinaire, & du nombre de celles en qui Hippocrate reconnoist quelque chose de divin, à cause du souverain degré de corruption qu'elles possèdent, qui surpasse infiniment celle des elements, & qui ne se peut aussi parfaitement terminer que par une crise.

Il ne faut pas oublier icy que dans la maladie dont il s'agit, la nature s'estant deschargée par le nez de la partie plus maligne de l'humeur qui la pressoit, & ayant encore employé peu de temps à la coction des autres impuretez contenues dans le ventre inferieur, elle travailla à les chasser par les selles, qui estans quelque peu sanglantes, ou par l'ouverture de quelque veine hæmorrhoidale interne, ou par quelque legere excoriation que l'acrimonie des humeurs avoit causée vers le fondement ou à la fin du rectum; Ces Messieurs dont ie vous ay desja parlé, vouloient que cela denotast plus clair que le iour, que le malade avoit deu estre saigné à la fin de son sixiesme, mais si ce sang prouenoit des hæmorrhoides, comme il y a apparence, puisque il estoit inegalement

melle avec les excremens, que le malade ne sentoit
 d'acrimonie qu'au fondement, & que ce sang estoit
 de couleur respondante à celui qui sort de ces vais-
 seaux, quel plus salutaire mouvement pouuoit on
 desirer, puisque ces veines semblent estre destinées
 de nature à l'euacuation de la cacochymie; & mes-
 mes si nous eussions creu que la nature eust peu estre
 distraite de ce mouvement par le moyen de la sai-
 gnée, n'eussions nous pas deu nous en abstenir reli-
 gieusement, plustost que nous mettre en hasart d'em-
 pescher vne euacuation si souhaitable? Que si cela
 prouenoit aussi de l'excoriation des parties voisines
 du fondement produite par la qualité des humeurs,
 il faut auoier que leur acrimonie n'estoit pas bien
 maligne d'auoir causé si peu d'accidens, si benins &
 de si peu de durée; Et quand mesme ce symptome
 auroit esté plus funeste, à quoy en auroit on peu at-
 tribuer la cause qu'au vice des humeurs & à la foi-
 blesse de la nature, à qui seule appartient de corriger
 leur acrimonie: Car il suffit au Medecin d'auoir fait
 soigneusement tout ce que l'art luy prescrit, sans
 s'ingerer d'aller au de là, & à l'encontre des règles
 qui nous ont esté iudicieusement enseignées par les
 Anciens, & sans rien entreprendre par vne temerité
 inconsiderée. Car ce seroit manquer par trop de iu-
 gement, de vouloir faire passer cette euacuation
 pour vne vraye hæmatere, qui est seule capable en
 cette rencontre de persuader que l'euacuation arti-
 ficielle du sang auroit esté defectueuse, puisque ny
 la quantité, ny le temps, ny les qualitez, ny la durée,
 ny le lieu d'où procedoit cette humeur ne respon-
 doit point à l'indisposition qu'on nomme de ce
 nom.

*Flux de sang
 par les selles
 causé de sang
 pur, & qui ne
 peche qu'en
 quantité.*

Mais voyez où la passion m'emporte, de simple
respondant que ie deuois estre, ie suis deuenu en vn
moment censeur, ou si vous voulez plustost gladi-
ateur, mais comme disent tous nos Apologues:
Qui semel illatam iniuriam tolerat, secundam inui-
tar. Je quite donc cette instance pour dire quelque
chose des vessicatoires, qui est nostre dernier point,
auant que de finir cette lettre.

Il est vray comme vous me mandez, que c'est vn remede qui est peu cognu de nos Medecins François, queles vefficaraires appliquez aux pognets & aux malleoles, & dont ils n'ont aucune pratique dans les fieures de quelque nature qu'elles puissent estre; Mais cela neantmoins ne doit pas empescher vn homme de s'en seruir, qui en a veu mille belles experiences dedans l'Angleterre durant ces fieures malignes, que l'on appelloit dans le pays *New diseases*, qui s'estans allumées dans l'armée s'estendirent iusques aux villes, & trancherent la vie à tant de personnes; qui en a encore recognu l'usage dans l'Italie & dans la Candie, & qui a souuent veu des pauvres malades retirez comme du rombeau par ce seul remede, & qui de fraiche memoire en peur ab-

leguer des exemples notables dedans le pays. Mais, outre l'experience, il ne faut pas s'imaginer que ce remede manque de raisons ny d'autoritez.

Ceux qui ont leu les œuvres de Charles Pison, touchant les maladies qui prouiennent des humeurs fereuses, sçauent assez que la pluspart des fieures ne s'allument que par leur moyen, mais sur tout, que celles qui sont malignes tiennent leur mauuaise qualité de la corruption souveraine, comme parle Hippocrate, & tres-pernicieuse de la partie plus subtile des serositez soit bilieuses ou autres: Que les inflammations internes s'allument par vn mesme moyen; & que cette humeur donne des assauts violens en diuerses rencontres à nostre constitution naturelle: Il n'y a donc pas dequoy s'estonner si les vessicatoires produisent de si salutaires effects, puis qu'ils attirent puissamment au dehors cette humeur si pernicieuse, & en deliurent la masse du sang autant qu'il est possible. Vous sçavez aussi qu'elles raisons i'allegue dans ma petite dispute de la circulation pour confirmer leur vtilité.

Pour ce qui est des autoritez, il ne faut que lire les traitez des deux antagonistes Massarias & Saxonia, l'un & l'autre celebres Professeurs de l'vniuersité de Padouë, touchant l'vsage des vessicatoires pour en apprendre la vertu, auxquels on peut adiouster les autoritez suiuanes. Mercurial. Consultat. tom. 2. consult. 6. tom. 3. consultat. 49. & 79. Epiphanius Ferdinand. Histor. 81. cap. 3. Dan. Sennert. libr. 4. de febr. cap. 11. & 13. Iulius Cæs. Claudin. respons. 48. Ioann. Zecchius consultat. 47. où l'on peut voir aussi la solution de toutes les obiections qui se peuvent apporter contre l'vsage de ce remede.

C'est icy que ie finis, apres vous auoir coniué de
me continuer tousiours vostre bien-veillance, puis-
que i'ay l'honneur d'estre.

Monsieur,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant
seruiteur, N. P.

D'Alençon, ce 20. Fevrier 1650.

F A V T E S.

pag. 7. l. fantaux. 12. l. parotides. l. quelle. 15.

à m

